

MÖBIUS

ÉCRITURES / LITTÉRATURE

138

QUÉBEC
VILLE INSOLITE

MÖBIUS 138

Mœbius 138

septembre 2013

Numéro piloté par Marie-Ève Sévigny

Directeur : Robert Giroux

Comité de rédaction : Lucie Bélanger, Robert Giroux, Lysanne Langevin
et Raymond Martin

Conseil d'administration : Robert Giroux (président), Lucie Bélanger,
Isabelle Gaudet-Labine, Lysanne Langevin, Jérémie Leduc-Leblanc,
Tristan Malavoy-Racine, Raymond Martin

Illustrations : photos Lucie Bélanger
Maquette de la couverture : Raymond Martin
Mise en page : Julia Marinescu

Dépôt légal : BAnQ et BAC, 3^e trimestre 2013

ISSN : 0225-1582

ISBN : 978-2-89031-898-4

La revue ne saurait endosser la responsabilité du contenu des textes qu'elle
reproduit.

Mœbius est subventionnée par le Conseil des arts du Canada, le Conseil des
arts et des lettres du Québec et le Conseil des arts de Montréal.

Mœbius est membre de la SODEP.

Mœbius est distribuée au Canada par Dimedia, en Europe par D.N.M.
(Distribution du Nouveau Monde) et ailleurs dans le monde par Exportlivre.

Mœbius est diffusée en version électronique sur Érudit (www.erudit.org).

Mœbius paraît quatre fois l'an.

Mœbius
2200, rue Marie-Anne Est,
Montréal (Québec),
H2H 1N1, Canada
Tél. : 514.597.1666
Courriel : triptyque@editiontriptyque.com
Site Internet : www.revuemoebius.qc.ca

CONSEIL DES ARTS
DE MONTRÉAL



Conseil des Arts
du Canada



Canada Council
for the Arts

Canada

Québec

SOMMAIRE
Mœbius 138

| | |
|--|----|
| PRÉSENTATION..... | 5 |
| PATRICK NICOL | |
| <i>Hommage</i> | 11 |
| DANIEL DANIS | |
| <i>Dédiamenté</i> | 13 |
| JULIE GRAVEL-RICHARD | |
| <i>Exposition</i> | 17 |
| MARTIN GRANGE | |
| <i>Taxi et Mémoires urbaines</i> | 25 |
| MARTINE DELVAUX | |
| <i>Sous chaque pavé</i> | 27 |
| SABICA SENEZ | |
| <i>Le tiroir</i> | 35 |
| NATALIE JEAN | |
| <i>Samedis</i> | 37 |
| ANNIE CLOUTIER | |
| <i>Débit dérisoire</i> | 45 |
| ÉRIC PLAMONDON | |
| <i>Souterrains</i> | 49 |
| HANS-JÜRGEN GREIF | |
| <i>Bestiaire souterrain</i> | 53 |
| JEAN LEMIEUX | |
| <i>I'll remember April</i> | 63 |
| ALAIN BEAULIEU | |
| <i>Le tunnel</i> | 69 |
| MICHEL PLEAU | |
| <i>Le ciel de la Basse-Ville</i> | 75 |
| HÉLÈNE MATTE | |
| <i>Rock City champêtre</i> | 79 |
| WILLIAM LESSARD MORIN | |
| <i>L'escalier Ange-Aimée</i> | 83 |
| EMMANUEL BOUCHARD | |
| <i>Ahte</i> | 87 |
| JULIA PAWLOWICZ | |
| <i>L'étoile du Saint-Sacrement</i> | 91 |

| | |
|---|-----|
| SONIA ANGUELOVA | |
| <i>Lapsang souchong</i> | 95 |
| RAYMOND CARON | |
| <i>Faits d'hiver</i> | 103 |
| GUY BOIVIN | |
| <i>Statue de sel</i> | 109 |
| GILLES PELLERIN | |
| <i>Liturgie pauvre</i> | 115 |
| | |
| LETTRE À UN ÉCRIVAIN VIVANT | |
| Isabelle Forest à Martine Desjardins..... | 121 |
| | |
| NOTICES BIOBIBLIOGRAPHIQUES..... | 129 |
| | |
| LES YEUX FERTILES..... | 133 |

Thèmes à venir (les dates sont sujettes à changements) :

- n° 139 *Voix yiddish de Montréal*, anthologie pilotée par Chantal Ringuet (complet)
- n° 140 *Phobies* piloté par Jean Lejeune (complet)
- n° 141 *Mathématiques* piloté par Normand Baillargeon (date de tombée: 1^{er} novembre 2013)

PRÉSENTATION

PRÉSENTATION

C'est le propre des villes littéraires de nous perdre par des chemins de traverse où plusieurs écrivains se sont emmêlé les pinceaux pour nous livrer une topographie inexistante.

Quelle Londres étrange découvrirait-on en juxtaposant la Tamise de William Boyd et le Chelsea de Jonathan Coe? Quel Outremont nous révéleraient les voix confondues de Mordecai Richler (*Le monde de Barney*), de Myriam Beaudoin (*Hadassa*) et d'Abla Farhoud (*Le sourire de la petite juive*)? Comment retrouver ses repères à New York quand les personnages eux-mêmes s'y égarent (Paul Auster, *Cité de verre*) ou que l'écrivain l'anéantit, le reconstruit différemment (Don DeLillo, *L'homme qui tombe*)? Les repères qui subsisteront ayant été minutieusement choisis par l'auteur pour servir sa représentation du monde, nous voici à visiter un labyrinthe intérieur, hautement subjectif.

À cet égard, l'exemple de Québec est fascinant. Contrairement au discours social largement véhiculé par la presse qui réimprime *ad nauseam* le cliché d'une vieille capitale immuable et arriérée, le discours littéraire ne cesse de réinventer Québec, comme si les motifs du réel constituaient autant de pierres d'assises au déploiement de la fantasmagorie.

À Québec, bien peu de meurtres – sauf dans les romans de Chrystine Brouillet, de Jacques Côté, de Jean-Jacques Pelletier, où le sang coule en abondance. Pour San Antonio, Lévis pris dans les glaces devient « sculptée dans le cristal » (*Ma cavale au Canada*). Selon Jacques Poulin, un arbre à chats pousserait sur l'avenue Sainte-Geneviève (*Chat sauvage*) tandis que, non loin de là, les

canons anachroniques évoquent «un beau désert des Tartares, un rivage des Syrtes merveilleux» (Anne Hébert, *Le premier jardin*). Et rien de mieux que les trottoirs de la rue Saint-Jean pour accueillir les délires éthyliques : «Je me retrouve sur / la rue Saint-Jean / et il est aucune heure / et il fait tous les temps / et les vitrines sont / en feu / et la rue Saint-Jean / est une rivière de bière / et tout est en vie / tout bouge / tout est rouge / et / le soleil est à cheval / sur les / Laurentides bleues / et les montagnes / ont / une montée / de lait / et / le ciel / se nourrit» (Patrice Desbiens, *Satori à Québec*).

Dans ce numéro de *Mæbius*, il s'agissait ainsi d'oublier la carte postale au profit d'une vision insolite de Québec. Laisser aux touristes leur Château et leur pierre à savon, quitter la Terrasse pour «descendre en ville», à la verticale, en un paysage inusité, que Québec n'expose peut-être pas spontanément, mais qui n'en constitue pas moins une matière véridique, on ne peut plus féconde pour le créateur. Quitter le cliché au profit de l'étonnement. Imaginer d'autres personnages que le maire Labeaume et son Clotaire Rapaille. D'autres projets de société que celui d'un amphithéâtre. D'autres «libartés» que celles des radio-poubelles. Certes, tout cela existe. Mais il reste quantité d'autres choses à nommer.

Quoi, exactement?

S'il faut en croire les écrivains ayant participé à ce numéro de *Mæbius*, Québec pourrait offrir, en guise d'invitation au voyage, une sorte d'«anti-tourisme», où il ne serait possible de contourner l'ennui et l'imposture qu'au prix d'un effort sur soi-même. S'aventurer au-delà de la première impression. Ainsi, par les voix mêlées de Patrick Nicol et de Daniel Danis, les oies de Félix et de Riopelle survoleraient des chevaux chagalliens et des murailles dignes de Brueghel (l'Ancien ou le Jeune: à vous de choisir). Il suffirait de jouer sur l'exposition des photographies, comme le suggère Julie Gravel-Richard, pour que la rue la plus touristique de la ville soit moins une galerie d'art qu'une œuvre en soi. De la même façon, peut-être serait-il possible, en renversant les perspectives, de voir le rétrécissement du fleuve devenir un estuaire,

un déferlement où s'abandonner, avec Martin Grange, «comme un grand Bleu sur le dos des océans à venir en te laissant accroché à proue, mat, coque ou quille, n'importe qui soit Vrai!»

Faut-il s'en étonner? Notre appel à faire ressortir le caractère insolite de la capitale a fait jaillir plusieurs textes interpellant la question des origines – laquelle n'est jamais abordée au Québec sans tiraillements. Quatre femmes (Martine Delvaux, Sabica Senez, Natalie Jean, Annie Cloutier) interrogent la maternité et la paternité, lesquelles s'écrivent ici dans le manque, le secret, la blessure. Inquiétante étrangeté de la ville natale, où la famille habite les lieux publics: crèche, hôpitaux, squat, rivière... Fait très surprenant pour une cité de pierres élevée sur le roc et entourée de remparts: la terre natale ici présentée est meuble, instable, périlleuse. L'enfant y devient un adulte précoce, responsable de son lien avec l'origine. Coïncidence fortuite? La ville en question est le berceau de la nation, ainsi que sa capitale.

Sans évoquer tous les textes de ce numéro, notons certaines récurrences amusantes. Il s'y mange beaucoup de poulet rôti. Les rats y sont nombreux. Le fantôme de Monseigneur de Laval, omniprésent. Il faut dire que les caves et les souterrains abondent, donnant un caractère illicite à la «bonne vieille ville tranquille». Les galeries de l'université, aux graffitis rupestres, abritent les heureuses comme les mauvaises rencontres (Éric Plamondon). Les dignes maisons ancestrales du Quartier latin ont parfois des parfums nostalgiques dont on se passerait (Hans-Jürgen Greif). Quant au tunnel ferroviaire de Saint-Malo, qui traverse le cap Diamant, il est à la fois refuge (Jean Lemieux) et péril (Alain Beaulieu) pour ceux qui s'y aventurent.

Mais Québec reste aussi Québec, et même ses motifs les plus connus, incontournables pour avoir forgé son identité, sont en eux-mêmes singuliers. Ainsi l'âme de la capitale est-elle tributaire d'une forte influence anglo-saxonne, et comme nous le rappelle Sonia Anguelova, il est possible de respirer les relents de ce XIX^e siècle britannique dans les jardins des vieux cottages, autour des temples protestants. Étrange ville à deux étages, dont

la trentaine d'escaliers défient la falaise en pure perte : « La Haute-Ville surplombe le fleuve et laisse son ombre couvrir les pauvres, les ouvriers, les immigrants, ceux qui travaillent sur les docks ou à la Daishowa, empuantis par ses exhalaisons, s'imaginant qu'ils sont au bord de la mer quand sonnent les sirènes des porte-conteneurs » (Julia Pawlowicz). Dans la rue Saint-Vallier, « le paysage est un miroir trop haut », et « toute floraison est difficile » (Michel Pleau). Limoilou, campagne remodelée sur les terres industrielles, donne des mégots à fumer aux hérons (Hélène Matte). Et dans le quartier Saint-Sauveur, il est possible de voir un Huron planter des conifères sans racines (Emmanuel Bouchard).

S'il n'y avait qu'un seul aspect insolite à associer à Québec, ce serait le paradoxe existant entre les étiquettes ultra-usées qui lui sont attribuées et sa faculté à stimuler l'imaginaire des écrivains, qui s'ingénient à la nommer autrement. « Certaines choses doivent être dites et scandées pour que l'être puisse exister », écrit Gilles Pellerin. En ce cas, n'ayons aucune inquiétude sur la santé de Québec, tant elle sait s'attirer les mots d'ici et d'ailleurs, chatouiller le romanesque, souffler le poème comme du verre de Murano. Peut-être est-ce l'effet du vent.

À l'heure où les firmes de communication multiplient les initiatives pour réinventer le monde, faisant table rase de tout référent au profit d'« images de marque » rapides, binaires, évidées, farfelues, il n'est pas superflu de rappeler que le discours littéraire, dont ils se détournent si joyeusement, consiste justement à recréer le langage – à déployer la *fabula* justement là où elle leur fait si cruellement défaut, soit au cœur du même du sens. À cet égard, ce panaché de textes sur Québec, ville insolite, est le meilleur pied de nez à faire aux êtres sans mémoire ni imagination.

Bonne lecture.

Marie-Ève Sévigny

PATRICK NICOL

Hommage

Partir du coin Grandes-fourches et King et se dire non, on n'ira pas au Bois Beckett, on n'ira pas à North Hatley, on sort de la ville et on va presque loin, mon amour, dans deux heures et demie on est à Québec, si t'es game. Le toit de tôle du Vieux Séminaire n'aura jamais été aussi brillant, ni les archives de la colonie potassées aussi amoureusement. Le Chien d'or ne pourra lever de son os que des yeux langoureux.

Certaines promesses devraient tenir: le fleuve, les Plaines, ou l'idée d'une île habitable. Mais le décor très vite évoque une couverture des Éditions Granger et la pensée même d'un Félix Leclerc, la perspective avérée d'un Louis Fréchette nous irritent. On haït Québec pour la raison même qu'elle est adorable: tout est vieux, tout nous renvoie à une identité fatiguée et à sa pénible renaissance.

Chaque nouvel amour mérite son arrêt au pied de l'arbre. Dans la rue du Corps-de-Garde, on admire le boulet empêtré dans les racines d'un érable sans savoir s'il a déjà servi, mais se doutant bien qu'il n'a rien fait d'autre que débouler d'un tas. Il faut avancer, car des piétons nous suivent, des touristes nous poussent, et puis il vente tant, il fait si froid, autant s'en aller.

Il faut aimer très fort pour apprécier Québec, s'y rendre en amoureux et espérer que les pierres alimentent un feu, que les murs protègent des aveux, sinon on se déçoit à téter de l'usé, du déjà pensé, très vite on a envie d'aller se cacher dans une chambre de touriste qui ne peut décevoir puisqu'elle n'a rien promis. Leur seul job est de fournir des draps blancs; ça devrait aller.

On s'obstine chaque fois, on se dit, *ça ne doit pas être ça*. Alors on descend des côtes, on accepte la fréquentation des piliers d'une autoroute à la recherche de quelque chose de vrai. Mais, dans le fond, on a peur. Les informations télévisées nous ont mis en garde : il y a beaucoup de vrai monde, à Québec, plein de gros bon sens, trop d'évidences. On avance dans la crainte de surprendre des conversations entre habitants ou d'entendre parler une radio. La vue d'un exemplaire du *Journal de Québec* finit de nous attrister. La seule solution est de chercher refuge dans un musée.

Des oiseaux morts ont servi de pochoir. *Tiens, Félix, tes oies!* Le vieil homme a aussi répandu des clous, de la broche à poule et des engrenages avant de les asperger de peinture en spray. *L'Hommage à Rosa Luxemburg* est une grande œuvre et tu me touches la main. L'après-midi meurt, cette fois pour vrai, à coups de beauté. Dans le stationnement qui donne sur le fleuve et les Plaines, si on pleure un peu, on pourra blâmer le vent.

DANIEL DANIS

Dédiamanté

Couché dans mon lit du 18, rue Monseigneur-De Laval, entre la parallèle de la rue des Remparts, garde amour, et la parallèle de la rue Hébert, premier colon à s'établir sur le cap avec sa Marie d'amour... je songe et je plane au-dessus de Québec, je longe la langue de terre, une bordure escarpée se jetant dans le fleuve par des falaises d'amoureux éperdus, aux cœurs dédiamantés.

Ma tête se détache de mon corps, mes yeux chagaliens chevauchent le chevalet d'un tableau commencé par Brueghel. En même temps que je vole par un ciel sans vent, c'est rare, mais ça arrive, je revis un rêve.

Un jour de nuit, une catastrophe genre guerre avait retaillé le cap par destruction des bâtis dits « ancestraux ». Pas tous heureusement. Dans le rêve, nous étions au printemps de mai, au lendemain des éboulis de feu et de tremblements. Je descendais lentement la rue Saint-Jean comme un flottant survivant. Certains commerces rouvraient leurs portes en s'installant dans la rue sous des toiles de fortune. La pénurie de carburant et d'électricité laissait les voitures en rade au profit de joyeux et volontaires caléchiers. Les oiseaux nichés dans de nouvelles échappées d'espoir poussaient des trémolos à la Trenet. Les milliards de pixels de jaune solaire éclataient à la rencontre de la poussière laissée par l'écrasement des briques, des pierres et du mortier. La vie se frayait déjà un chemin en ne pensant même plus aux morts, les offrant pour nourriture à sa sœur la pourriture.

Je cherchais mon amoureuse. Je n'étais ni triste ni accablé. Je la pressentais au détour d'une ruine, d'un café qui étalait sur le pavé cabossé ses anciennes briques. Ou

endormie sur la pelouse déjà verte du parc de l'Artillerie. Le goût de faire l'amour montait en moi et en escalier comme une circonvolution d'images mentales. Plus fort que moi les gènes de la survie frayaient dans mes veines. Je ne laissais rien paraître, déambulant comme si de rien n'était. Je pensais qu'en faisant l'amour nous refaisions le monde – un monde se refait tout en essayant chaque fois de comprendre son monde en s'inventant un monde.

Je pense à ça tout en rêvant, m'en souvenir, me disais-je, pour revoir les visions de ce quartier du Vieux qui était aussi vieux qu'un Brueghel, ou jeune, tout dépendant de la façon dont on se tient debout sur la ligne du temps, bien que l'érection de la ville avait eu lieu plusieurs années après la mort du peintre – Brueghel le Vieux ou le Jeune. Le Vieux-Québec était devenu moyenâgeux avec des objets d'aujourd'hui. En tout cas, mes souliers penseurs ponctuaient, rythmaient des phrases phares pour mon carnet de notes intérieures. Et comme de belle, je les ai oubliées, distrait à cause d'un baiser indiscret de deux adolescents sortant du Séminaire. Ils s'embrassaient avec mille pages de dictionnaire dans la bouche. Québec, ville démolie, allait faire peau neuve avec de nouvelles verves.

C'est bien aussi quelque part près d'un rempart de la ville fortifiée que j'ai donné mon premier baiser, cœur chaud aux froides joues pendant le Carnaval de mes quatorze ans. Le cap Diamant avec ses remparts était le giron des intimes baisers intimes, même si les trompettes des soûlards et les touristes aux 35 mm se chamaillaient la ville sous les feux d'artifice.

Dans mon rêve du printemps, au «Moyen Âge» de ma vie sans doute, que je me dis, là, couché au 18, rue Monseigneur-De Laval (car il y a déjà une bonne dizaine d'années que je l'ai fait), je n'avais pas, nocturnement parlant, rencontré l'amoureuse cherchée, cachée. Il fallait d'autres rêves.

Je tarde à me lever. D'autres rêves me reviennent, un autre moi voyageant de rue en rue dans l'enceinte de la ville, la ville féconde. La série de rêves raconte l'habitation, l'amour, mon métier autour de la salle de répétition, lieu de la quête du réel et de son sens. J'aurais donc il y

a dix ans, rêvé mon arrivée dans cette ville puisque j'y habite maintenant. Intime, donc.

Je m'élève encore de mon lit, je flotte au-dessus de cette bourgade bâtie en rond avec un diamant comme un fruit, fortifiant l'amour qu'est le rêve.

Une panoplie d'images de nuit se déplie sous mes yeux, je fais l'amour avec elle sans voir son visage. Comme s'il était trop tôt. Dans ces songes, je fais la rencontre de l'amoureuse sans sa tête, comme la mienne, là, flottante. Tel un acte de métamorphose, la création sans la pensée, juste un état de bien-être.

Suspendu au-dessus du fleuve, mes pupilles projettent un paysage holographique sur ma toile cervicale, je plonge en et au-dehors du soi. Ma vision-cheval-Chagall effleure le cap Diamant. On dirait une tête qui se prolonge comme une longue langue de terre tout au long du fleuve, s'évanouissant quelque part dans Portneuf. J'inverse l'image, une langue de terre qui se termine par un diamant. Ma tête pivote à l'envers, cette langue de roche et de glaise devient un gamète géant, échevelé, qui a émergé de la collision entre deux plaques tectoniques. Canots indigènes et navires coloniaux sont descendus par rivières et océans se marier au cap de vent et de lumière, l'explosion coïtale de deux rubans hélicoïdaux remplis de lettres d'amour pour la fécondation d'une ville zygote.

Depuis, je me blottis dans une cour arrière, enveloppé par les murs à balcons des maisons à étages. Je cours d'une galerie à l'autre durant la nuit, pareil au voleur raton laveur, en quête de mon amoureuse, où es-tu, où te caches-tu, je saute dans les jardins secrets, lanterne au front, des chevaux s'apeurent, je me sauve par les portes cochères du faubourg, j'arrache un panneau de circulation pour protéger cette tête flottante de la pluie battante. Dans un racoin des Plaines proches de la Citadelle, seuls de jeunes décolorés s'embrassent et s'échangent la bombonne de peinture pour écrire des codes secrets qui se traduisent par « amour s'en va-t'en guerre », non, me dis-je, je désire qu'il s'en revienne en moi, tout lové autour de mon cœur.

Le matin se lève et une caravane s'arrête sur la câline de colline parlementaire, débarque « le paradoxe » constitué de son essaim d'abeilles « tout risque tique tique » de mille langues et de pattes butineuses dans les boutiques jaune doré de la poussière de Brueghel, sur leurs boutons exaspérants d'appareils numériques à fabriquer avec des briques de pixels un qui-est-don'-beau-vot'-château, allez-vous z'en don', y'a rien à voir, c'est rien que de la roche, mais ils sont un peu sourds à notre langue, ces genses-là, concentrés à chercher dans une preuve photographique le diamant, le fameux diamant. Sur mon grand cheval du chevalet chagallien, j'achève ici mon hallucination.

Maintenant, ici, j'habite un nid intime d'heures tourbillonnantes, juste la rue parallèle à celle du premier colon Louis Hébert et de sa Marie d'amour.

Encore au 18, sous un puits de lumière, en prenant mon café matinal, je pensais que si plusieurs villes du monde, peut-être même médiévales, pouvaient se couronner « ville-giron d'amour », pour l'heure, dans cette ancienne écurie pour deux chevaux d'une maison de la rue des Remparts, le fameux diamant était ici, au chaud, sous ma peau, moi, l'amoureux de mon amoureuse dont je connais maintenant le visage.

JULIE GRAVEL-RICHARD

Exposition

En photo, quand l'obturateur reste longtemps ouvert, la pellicule capte le mouvement. Ce qui a bougé laisse une trace indéfinie dans l'image, ce qui est fixe se détache du grand flou de l'agitation.

Si je prenais une photo de moi à longue exposition, on me verrait nettement, ici, assise sur mon tabouret. Peut-être même ne distinguerait-on que moi, ainsi que le mur contre lequel je passe mes journées, immobile, le visage sans expression. Devant moi, le flot incessant des touristes et des badauds ne serait qu'une traînée bigarrée sur l'image – magma de visages anonymes.

C'est étrange quand j'y pense. Et j'y pense beaucoup. Je n'ai que ça à faire : observer, penser. Répondre aux clients, évidemment. Il faut bien que je mérite la poignée de dollars qui me reste de ces journées sans fin. Oui, il est étrange de penser que dans une photo à longue exposition, on ne verrait que moi ; en réalité, c'est tout le contraire qui se produit : dans ce monde en mouvement, coulant en vagues incessantes, je n'existe pas.

Tous, ici, les vendeurs de la Rue, nous n'existons pas. Sur les photos des touristes, ce qui est capté par les coûteux objectifs ou les téléphones portables tendus à bout de bras, c'est la rue du Trésor. Les peintures, aquarelles, estampes accrochées aux murs. Cette rue vibrante, colorée, tapie au pied du château Frontenac. Nous, les vendeurs, nous restons invisibles. Sous-exposés sur la photo du quotidien, nous ne sommes que des ombres floues.

— Alice, tu surveilles mon mur ? Je reviens dans quinze minutes. Tu veux quelque chose ?

Je souris à Simon. Il est gentil avec moi. Quand il part fumer un joint, il me demande de garder un œil sur ses eaux-fortes. Ce n'est pas compliqué pour moi, nous sommes presque face à face. C'est à peine si j'ai à tourner la tête. Et quand je fais une vente pour lui, il me laisse un pourboire. Il m'arrive aussi de m'absenter. En douze heures, il faut bien que j'aille au petit coin, manger – parfois, juste marcher. Mais Simon n'a pas beaucoup d'efforts à faire pour surveiller ma place. Les clients sont moins nombreux chez moi que chez mes collègues qui vendent des images de la ville. Même Anna, l'aquarelliste qui s'est spécialisée dans les oiseaux, a ses adeptes, parce qu'on distingue sur ses toiles des bâtiments connus : le Château, la porte Saint-Louis, les rues du Vieux-Québec, la fontaine de Tourny... Mes couchers de soleil manquent de personnalité, je pense.

Quand je dis « mes » couchers de soleil, ce n'est pas exact. Ce sont ceux de l'artiste qui m'emploie. « Mon » artiste. Ici, nous vendons tous pour quelqu'un d'autre. C'est ce qui cloche dans cette belle image de la rue du Trésor. Une dynamique malsaine. Nous sommes des prostitués qui vendons notre amour de l'art pour celui ou celle qui empochera le fric. Je n'avais pas vu les choses ainsi quand on m'a proposé le boulot. Mais maintenant, assise sur mon banc à cœur de jour, ça me crève les yeux.

C'est une de mes amies qui m'en avait parlé. Elle pose nue pour un de mes colocs, elle est souvent à l'appartement. Elle sait que je suis cassée et m'a référée à un peintre qu'elle connaît, qui loue un pan de mur de la Rue. Il se cherchait quelqu'un de débrouillard, avec du bagout. Artiste de préférence, parce qu'on se comprend mieux dans ce temps-là. Il a aimé que je sois photographe. Il m'a expliqué qu'il se voyait comme « un artisan de la lumière » lui aussi. Que « le soleil l'inspirait ». Il a beaucoup insisté sur le fait qu'il travaille avec l'inspiration pour créer. Ça m'a pris quelques jours pour réaliser qu'il déblatérerait des évidences – d'ailleurs, il repeint les mêmes modèles sans cesse. Ses couleurs varient à peine. Je ne sais pas ce qu'il appelle « l'inspiration », mais j'ai vite perdu mes illusions. « Combien t'as vendu ? »

Son ton, au téléphone. Il veut ramasser l'argent, savoir si ça vaut la peine de venir porter de nouveaux exemplaires. Parfois, quand il arrive et qu'il voit plein de gens dans la Rue mais que ses ventes ne sont pas à la hauteur de la foule, c'est moi qu'il blâme. Il m'accuse de manquer d'enthousiasme: «Souris! T'as un air de bœuf! Tu fais fuir les clients!» Il me dit ça les dents serrées, près de mon oreille. De loin, on a l'air complices, amis, même. Tu parles! Je bloque ma respiration pour éviter de sentir son haleine d'alcool à onze heures du matin. Je hoche la tête: «Oui, oui, je vais faire plus d'efforts.» Et je me mets à sourire. En me méprisant d'avoir à jouer cette comédie.

Bien sûr, tout ça ne paraît pas sur les photos des touristes: compétition, course à l'argent, travestissement de l'art... Sous-exposition d'humanité.

*

— Tiens, je t'ai pris un café.

— Merci, t'es fin.

Pauvre Simon. Lui, il est magané. Même si la vie le malmène, il continue à poser son regard doux sur les choses et sur les gens. Il est toujours dans un entre-deux, un état second où rien ne semble l'atteindre tout à fait. Même quand nous échangeons quelques mots, on dirait qu'il me parle de l'autre côté d'une vitre.

Toujours gelé. Le jour, il fume. Le soir, il se la pète solide. Certains matins, il n'est même pas capable de rentrer. La semaine dernière, il est arrivé après l'heure du dîner, cerné, le visage creusé. Ça m'a serré le cœur.

Quand il n'y a vraiment pas de monde, il lui arrive de rester quelques minutes à jaser avec moi. Il sait que je m'ennuie, que ce boulot me pèse. Alors, pour me faire sourire, il me fait parler de mes projets. «Pourquoi tu la fais pas, ton expo?» Je hoche la tête. «C'est pas une expo, c'est plus éclaté. Claire, ma coloc, monte un *show*. Elle voudrait projeter mes photos à travers des poèmes et de la musique techno. Son idée m'intéresse. Évidemment, ça prend des sous...» Ça prend du *guts*, surtout. Mais ça, je le dis pas.

Simon m'écoute avec ses demi-sourires distraits. Lui, il a trouvé sa zone de confort dans la Rue. Un monde où il se donne l'impression d'être libre. En fait, il est enchaîné aux toiles qu'il n'a pas peintes, pour finir par sniffer la majeure partie de ses commissions.

J'avale une dernière gorgée de café froid, capte son regard et lui fais un signe de tête. Nos signaux de fumée, si on veut. Ces échanges discrets, comme autant de tapes dans le dos, ponctuent nos journées moroses. « Tu jettes un œil sur mon mur ? » Je le lui demande en bougeant les lèvres en silence. Pas besoin de crier par-dessus la tête des touristes en balade. Le message est clair. Simon lève les pouces.

*

Le soleil projette l'ombre des bâtisses sur la chaussée tandis que le mur de la Basilique m'éblouit presque. Je marche du côté obscur. La lumière passe son chemin sans moi. Loin de l'objectif de mon appareil photo, que j'apportais, au début, et que je laisse maintenant à l'appartement. Ce n'est pas ici que je trouve mes sujets. C'est plutôt dans la réalité crue de la Basse-Ville, ses fonds de cour délabrés, ses entrepôts abandonnés, son fer tordu et rouillé, son béton crevassé qui me révèlent leur laideur, leur vérité. Où l'herbe folle réussit à pousser.

Il y a aussi une certaine poésie dans les petits matins du Vieux-Québec quand je marche dans les rues fraîches, lavées à l'aube par des machines bruyantes. Les boutiques qui ouvrent. Les calèches qui arrivent dans un « clic-clac ! » sonore. Quelques touristes matinaux qui déambulent sans hâte. Toutes ces images d'Épinal sont à vendre, placardées d'un bout à l'autre de la Rue. Mais, pour moi, ces matins où tout annonce qu'il va faire beau, c'est pire. Je trouve l'atmosphère des auvents étouffante, la lumière artificielle des spots plus difficile à supporter. Pas question de laisser les rayons frapper les œuvres. Le soleil détruit, décolore, ternit les toiles, jaunit le papier. Le soleil est l'ennemi, ici.

Au Café Buade, je commande un sandwich. Quelques minutes d'intimité, enfermée en moi-même, sans égard aux autres clients. Sur la Rue, il n'y a pas d'envers du décor,

pas d'arrière-scène pour se soustraire aux regards, pas de coulisses où prendre du recul. Pas même un semblant de vie privée. On est acculé au pied du mur. Littéralement.

*

En me rasant sur mon tabouret de bois, je vois Simon me faire un « zéro » avec ses doigts. Personne ne s'est arrêté. Aucune vente. Je hausse les épaules et replonge dans mes pensées, alors que défile le cortège des passants.

Immobile dans le grand flou de l'agitation ambiante, les yeux rivés sur l'objectif d'une caméra invisible, j'entends la voix enjouée de la guide qui entraîne son groupe vers notre étroite ruelle. Une fille sympa, qui passe ici presque chaque jour. Costumée en paysanne du début de la colonie, elle mène les enfants comme une bergère ses moutons. « Nous arrivons à la rue du Trésor. Qui peut me dire pourquoi on l'appelle comme ça ? » Sans attendre la réponse, elle raconte qu'au XVII^e siècle, on passait ici pour se rendre à la trésorerie des Cent-Associés. Elle s'éloigne, mais je l'entends parler des artistes qui ont commencé à exposer de façon improvisée dans les années soixante et qui ont fini par se regrouper, s'organiser. Le reste de ses explications m'échappe.

Ainsi, dès le début, la Rue a eu un lien avec le fric. Elle y menait jadis – maintenant, elle l'étaie. La bohème d'origine s'est muée en marché cupide. Un art de façade. Une activité mercantile qui m'écœure. À laquelle je participe, je sais. Maillon de la chaîne, je vends mon temps, mon âme et j'y perds au change.

*

Ah! voilà les signaux de Simon. C'est l'heure de sa petite fumée. Il se faufile à travers la cohue, s'éclipse en remontant vers la rue Sainte-Anne.

Autant la rue du Trésor m'apparaît sombre et déprimante, autant le soleil de la rue Sainte-Anne me sourit. Peut-être parce qu'elle est plus large, parce que le fleuve n'est pas loin. Sous les parasols se massent des artistes à l'œuvre. Des dessinateurs croquent leurs modèles sur le vif. Portraits ou caricatures, il y a quelque chose

d'authentique dans l'exécution. C'est ce que perçoit l'objectif de ma caméra imaginaire. Un certain bonheur. Une certaine lumière. Ils sont là, les vrais artistes. Les nôtres sont ailleurs, à veiller à leur production, à alimenter le marché pendant que nous restons le dos au mur, à observer passer le temps et la masse dense des touristes.

Oui, le soleil brille à quelques pas d'ici. Mais je reste dans la pénombre des auvents, sous la chaleur des spots, dans la photographie à longue exposition que je me fais de mes journées. J'ai trop de temps pour penser. Trop peu pour faire ce que j'aime. Bien mal placée, en fait, pour critiquer le factice de ce qui m'entoure.

*

« C'est pas d'l'âââârrrt! » La voix haut perchée me fait tourner la tête. Simon, tout juste revenu, s'entretient avec un couple de Français. L'homme s'est arrêté devant une eau-forte. Sa femme rechigne, mais il ne se presse pas. Elle soupire bruyamment en affichant un air de dédain ennuyé. Ses yeux rencontrent les miens et je soutiens son regard quelques secondes. Un malaise la gagne et elle se détourne.

J'observe le client qui achète son eau-forte, malgré la réprobation évidente de sa femme. Il sourit à Simon. Échange quelques mots avec lui. Il est content de son achat, ça paraît. Il s'inquiète de l'emballage parce qu'il lui faudra voyager. Avant d'aller trôner quelque part en France dans une maison douillette de province. Des toits de la vieille ville, dans une ville étrangère, probablement plus vieille encore. Est-ce ça, l'âââârrrt? L'homme semble y voir ce qui échappe à sa femme – ce que moi-même je ne suis pas en mesure de voir. Je le regarde remonter la rue, son rouleau de carton sous le bras. Quelque chose de léger émane de ses épaules un peu moins voûtées que tout à l'heure.

Fendant la foule d'un pas vif arrive Anna, avec son regard de husky, ses yeux très pâles sous sa frange noire. Ça me fait un drôle d'effet quand elle me parle. Elle est toujours de bonne humeur, pétillante. Tout ça nimbé de ce regard irréal.

Elle, elle est à la bonne place, je pense. Pas comme nous tous, à la merci de notre artiste, de ses foudres ou de sa bonne volonté. Peut-être parce que « son » artiste, c'est son mari. La Rue, c'est leur business commune. Un projet qu'ils embrassent à deux. Alors elle est une vendeuse hors pair. La meilleure, sûrement. Parce que c'est de l'amour qu'elle tend aux clients. Elle passe près de moi sans s'arrêter mais, dans un geste chaleureux, me prend l'épaule et me sourit. « Ça va ? » Elle s'éloigne déjà, sans attendre la réponse.

Dans ma chambre noire, un de mes moments préférés, c'est lorsque je vois se dessiner peu à peu les contours d'une image dans le liquide révélateur. Y a-t-il eu assez de lumière ? Ai-je sous-exposé mon négatif ? La surprise, chaque fois. Dans la pénombre rouge, la tranquillité du labo où résonne le tic-tac de la minuterie. Il faut atteindre le degré parfait d'exposition.

*

Assise sur un tabouret de bois, le dos au mur, jour après jour dans cet été qui passe malgré moi, j'absorbe la lumière. Le temps s'imprime sur ma rétine qui capte le mouvement des corps, l'immobilité des vendeurs. Dans cette photo à longue exposition, j'apparais de plus en plus nettement. Parce que j'ai le temps de penser. D'observer. De comprendre que je ne fais pas partie de cette image. Je n'appartiens pas à la Rue. Je ne suis pas habitée par l'amour comme Anna. Ni enchaînée comme Simon.

Dans l'air du soir qui fait tourbillonner la poussière, je me lève pour fermer boutique, entrepose les couchedes de soleil en acrylique dans un casier de bois, protégé par un cadenas dont je garde la clé. Les clients sont presque tous partis. Mes voisins commencent à ranger les œuvres. Je compte l'argent qui me reste sur mes ventes du jour. Quarante dollars en douze heures. Mais ça n'a plus d'importance.

Simon ferme aussi. « On sort prendre une bière ? » Je me sens une envie de fêter ça. Mais son pusher l'attend, appuyé au mur là-bas. Il s'éloigne vers la rue Sainte-

Anne, maintenant plongée dans l'obscurité. Je le rattrape en vitesse, lui prends la main, y dépose la clé. « Tu redonneras ça pour moi, OK? » Et je fais demi-tour.

Je laisse derrière moi la rue du Trésor, avec l'impression d'entrer dans une chambre noire. Je presse le pas. Pourvu que Claire soit à l'appartement.

MARTIN GRANGE

Taxi

Tu m'avais donné rendez-vous au Château. Il y avait des lustres qu'on ne s'était vus. Ta dernière traversée avait été un succès; t'avais vu le Louvre de loin, visité les bords de mer, tué un homme par pure générosité, croisé, gare de l'Est, le regard voilé d'une comtesse penchée sur le sexe d'un oursin en se disant qu'est-ce que le temps peut être dur sur la noblesse. Il suffit d'être moderne! Disais-tu, tandis que tu confondais Manet et Monet avec chaque autre verre de beaujolais. On a fini la soirée dans un petit resto du Vieux-Port à l'heure où la faim nous rend tous égaux devant les mots. T'as demandé une poitrine aux olives noires pour me recracher avec la peau et les noyaux. Je n'étais pas soldat; je n'étais pas payé pour mourir; ni Christ ni Bouddha, pour me croire obliger de t'aimer en attendant l'aube qui fendrait la dorsale de mon café et filer comme un grand Bleu sur le dos des océans à venir en te laissant accroché à proue, mat, coque ou quille, n'importe qui soit vrai!

Taxi!

Mémoires urbaines

Je ne connais pas mon voisin sinon qu'il a déjà fréquenté la monarchie et les grandes fortunes du café, qu'il fume des havanes et souffre de comparaisons douteuses, surtout l'automne, quand le vent souffle entre les doigts des arbres en grillant de jolis petits paquets d'âmes dans la braise de son cigare. La Grande-Allée avait bien changé depuis que je m'étais inscrit à une thèse sur les *Mémoires urbaines* de Georges Poussière – (1874-1936) – la poésie avait fait place à des condos, les mots à des restos, la lune, à un verre d'eau. J'avais pris un ascenseur vers un monde qui n'existe plus. Je ne connais pas mon voisin sinon qu'il m'a appris qu'il y a des cieux qui passent tout bas alors que d'autres passent tout droits, de ces journées grises où même les oiseaux restent au lit ou si belles qu'elles nous laissent là à tâter notre armure en cherchant quelle partie de sa tôle a été touchée; qu'on peut porter sa folie comme une fleur à la boutonnière en cherchant celle qu'on a perdue comme un trousseau de clés au pied d'un arbre aujourd'hui enfoui sous deux cent vingt mille mètres cubes de bitume.

je ne connais pas mon voisin...

MARTINE DELVAUX

Sous chaque pavé

Quand on me demande d'où je viens, je réponds : Québec. Mais je ne sais pas ce que veut dire « origines »...

Ma vie commence avec un blanc, une série de petits blancs à remplir, des absences sur mon certificat de naissance, un mutisme, des secrets, le silence.

*

J'ai du mal à compter le nombre de fois, au cours de ma vie, où je suis passée par Québec. Je me dis que ça tient sans doute sur mes dix doigts.

Québec est quelque chose comme Rome, New York ou Paris, une ville familière qui me reste malgré tout étrangère, une ville où j'arrive chaque fois pour la première fois et que je ne vois toujours qu'en surface, glissant sur son image comme sur le portrait de quelqu'un que je ne connais pas.

C'est un miroir qui ne me renvoie pas mon reflet.

*

Un jour, dans le couloir de l'hôpital Sacré-Cœur de Montréal, j'ai demandé à mon oncle, le frère de ma mère : « Te souviens-tu de l'endroit où je suis née ? » Il m'a répondu : « Je crois que c'était à l'hôpital Jeffery Hale, à Québec ».

Mon oncle fronçait les sourcils pendant qu'il parlait, son souvenir n'était pas clair. J'allais bientôt avoir quarante ans, le jeune homme fougueux de mon enfance était devenu un homme bientôt âgé. Quand il est retourné

dans la chambre s'asseoir près du lit de ma grand-mère, j'ai noté le nom de l'hôpital sur un bout de papier. Je me suis souvenue d'un garçon, dans ma classe de deuxième année, qui portait le prénom de Jeffrey.

Ma grand-mère était en train de mourir, elle est morte le lendemain de cet échange, elle disait souvent qu'elle m'avait tellement bercée...

Quelques mois après, on m'a présenté une jeune fille. Je ne sais plus pour quelle raison, si c'est moi qui lui ai posé la question, mais elle m'a dit qu'elle était de Québec et qu'elle avait vu le jour, comme moi, entre les murs du Jeffery Hale. J'ai immédiatement pensé que je pouvais donc vraiment venir de là, comme si ne pas être la seule à y être née était un sceau d'authenticité.

*

Pour moi, Québec est une ville blanche. Peut-être parce que je suis née en décembre.

Depuis le belvédère du château Frontenac, le fleuve d'hiver est immense, des coupes blanches qui glissent sur la surface comme la mue d'un serpent. Qu'est-ce qui se cache dans les ombres du fleuve? Sous les pavés de la vieille ville? Combien d'histoires oubliées, secrètes, abandonnées, combien de mystères et de récits interdits, combien de vies décomposées?

*

En 1968, me dit aussi mon oncle, près de l'hôpital Jeffery Hale, il y avait un orphelinat tenu par des religieuses. Je cherche sur le web. Je consulte des cartes de la ville. La crèche Saint-Vincent-de-Paul était elle aussi tout près du chemin Sainte-Foy. On y accueillait les filles-mères et leurs enfants, ceux qu'elles se trouvaient forcées d'abandonner. Enfants nés hors mariage, enfants du péché, enfants dits naturels, illégitimes, adultérins, enfants bâtards, comme on dit d'un animal qui n'est pas pure race ou d'une chose qui tient de deux genres différents.

C'est là que ma mère m'aurait laissée en tremblant. C'est là qu'elle m'aurait tendue à une religieuse en lui disant qu'il ne fallait pas me donner, surtout pas, que c'était temporaire, qu'elle allait vite venir me chercher.

*

Parce que ma grand-mère était incapable de garder auprès d'elle, dans la maison de Ville Saint-Laurent, sa fille célibataire au ventre grossissant, parce que les qu'en dirait-on avaient pris le dessus sur son monde, elle a envoyé ma mère à Québec rejoindre mon oncle, qui l'a hébergée jusqu'à ce que son épouse en ait assez, la vie de jeunes mariés s'accommodant mal d'une troisième roue. Ma mère a fini par être relogée dans un appartement qu'un ami lui a prêté.

Je ne sais pas dans quel quartier de la ville mon oncle et ma tante vivaient ni où ma mère a fini par emménager. Quand je me penche sur une carte de la ville, je perds le nord, je confonds tout.

Je ne sais pas ce que je serais devenue si j'étais restée là-bas, si une famille m'avait adoptée et que j'avais grandi avec l'immense fleuve sous les yeux, ou les fantômes des plaines d'Abraham, ou la statue de Duplessis au coin de ma rue.

*

En cherchant, je trouve une photo d'archives de la crèche Saint-Vincent-de-Paul. On est dans les années trente. « Des bonnes poussent des chariots remplis d'enfants. »

Me revient en mémoire une anecdote racontée par un ami de mon oncle, un médecin qui a pratiqué pendant quelques années dans une clinique de Pointe-Saint-Charles. Il raconte comment, une fois, une mère est arrivée dans son bureau avec un enfant endormi dans sa poussette. Elle disait qu'elle venait le consulter parce que le petit ne lui semblait pas bien.

Le médecin s'est approché de l'enfant immobile, endormi, a tendu la main vers lui. L'enfant avait cessé de respirer. Il était mort dans la salle d'attente.

Aujourd'hui, l'ami de mon oncle travaille dans une clinique de médecine générale située à quelques pas de l'Assemblée nationale. Il soigne principalement les cœurs brisés et les maladies transmises sexuellement.

*

Quand j'étais petite, je disais « mon oncle de Québec », comme d'autres disent « mon oncle d'Amérique ».

*

Je fouette Google, je lance mille recherches. Québec, 1968, orphelinat, crèche... Je fais défiler des dizaines de pages. J'ai des visions. Partout, j'ai l'impression de voir apparaître mon nom comme s'il se dégageait d'une brume, qu'il se soulevait au-dessus d'un cimetière de souvenirs à la manière d'un feu follet.

Sur www.jemesouviens2004.com, je lis l'histoire d'une Américaine qui cherche à en connaître plus sur son père. Il est né à Québec, a été adopté par un couple du Wisconsin, c'est tout ce qu'elle sait sur ses origines.

On dit qu'entre 1950 et 1970, des milliers d'enfants québécois sont partis vivre dans des familles riches parce que les crèches étaient surpeuplées. Les enfants étaient d'abord placés au Québec puis dans le reste du Canada, mais faute de parents disponibles, on se tournait vers l'étranger.

Je me demande ce qui se serait passé si, malgré tout, on m'avait choisie, si, par erreur ou par goût du profit, une religieuse avait pris la décision de me laisser partir? J'aurais pu me retrouver dans l'Ouest, ou aux États-Unis, et peut-être qu'aujourd'hui je serais en train de faire la même recherche, mais pour retrouver celle qui m'a portée.

*

Je ne suis pas vraiment de Québec, Québec n'est pas vraiment ma ville et je ne suis pas vraiment une orpheline.

Parmi les changements de la Révolution tranquille, on note une plus grande tolérance envers les filles-mères, et la chute du nombre d'enfants à adopter. Les crèches ferment leurs portes en 1972, après la crise d'Octobre, au début de la révolution féministe, sur la queue de la comète *peace and love*.

Il s'en est fallu de peu. Si j'étais née deux ans plus tard, il n'y aurait plus eu d'orphelinat où laisser les bébés dans de petits lits. Si j'étais née quelques années plus tôt, je serais peut-être devenue une enfant de Duplessis. Mais ma mère est revenue me chercher au bout de quelques jours, presque rien, une semaine tout au plus. Ce qu'elle a vécu pendant cette absence... Cette parenthèse-là, je ne me suis jamais permis de la remplir. Ça m'est tout aussi inimaginable que ce que j'ai moi-même pu ressentir.

Ou bien je n'ai jamais su trouver les mots, ou bien j'ai manqué de courage.

Très tôt j'ai compris que briser le silence, ce serait trahir, et que même l'écriture n'avait pas le pouvoir de m'éviter le crime.

*

La crèche Saint-Vincent-de-Paul a joué un rôle de premier plan dans l'enseignement de la médecine infantile et de la pédiatrie. On dit que son âge d'or commence en 1929, avec l'arrivée massive de nouveaux enfants. Une religieuse, interviewée au sujet de la formation en puériculture obtenue à la crèche, dit que s'occuper des nouveau-nés, installés au premier étage, c'était une épopée. Elle dit aussi que les enfants d'un même dortoir portaient tous le même nom de famille. Je me demande si pendant ces jours-là, on m'a retiré le nom de ma mère pour que je fasse partie de cette communauté, je me demande quel numéro on m'a donné. Puis, je me dis qu'on ne m'a rien donné, qu'on a écouté ma mère, qu'on l'a prise au mot et qu'on m'a reçue comme une orpheline temporaire, bâtarde même en tant qu'orpheline puisque orpheline à moitié, retirée de la vie extérieure et refoulée de l'intérieur, sans les bras de ma mère mais pas non plus anonyme comme les autres bébés.

Ce que je vois, c'est donc ce que j'ai vu des dizaines de fois dans les films : une salle, immense, où des dizaines de petits lits en métal sont alignés. Entre les rangs circulent des religieuses vêtues de blanc. Parfois, elles s'arrêtent, se penchent au-dessus des barreaux, tendent la main vers le bébé emmaillotté. Elles ressemblent à des mariées.

« À 7 h du matin, la journée commençait au pied de l'autel et se continuait auprès des tout-petits, pures images de l'Enfant-Dieu qui regardait comme fait à Lui-même ce qui était fait au moindre de ces pauvrets. Chacune avait sa part bien déterminée et tout marchait rondement. »

J'ai pris des biberons, installée au creux du bras de femmes qui n'étaient pas ma mère et qui n'auraient sans doute jamais d'enfants *à elles*.

Les photos disent certaines choses. On ne devine pas tout ce qu'elles ne disent pas.

*

Je tombe sur un article de journal, 20 novembre 1944. J'apprends l'existence de la compagnie Québec Airways, celle qui a transporté vingt-six bébés de Québec à Chicoutimi, où les demandes d'adoption étaient nombreuses.

Mais nulle part, dans tous les documents que je feuillette, je ne vois l'année de ma naissance. Il y a un blanc entre les années cinquante et soixante-douze, date à laquelle la Crèche a été fermée. C'est comme si l'année 1968 avait été effacée.

*

Je ne suis jamais allée au carnaval de Québec. J'ai dormi une nuit au château Frontenac. Je suis allée deux fois sur le campus de l'Université Laval pour travailler. Je ne suis jamais allée à l'Aquarium ni aux chutes Montmorency et je n'ai jamais vu l'intérieur du Cyclorama de Jérusalem. Chaque fois que j'ai roulé sur le pont suspendu, mon cœur de battre s'est arrêté, comme dans les films au moment où les amants vont se retrouver.

*

Quand je suis née, ma mère a téléphoné à mon père pour le lui annoncer. Je ne sais pas si elle l'a fait de Montréal ou de Québec, si elle l'a appelé de l'hôpital ou après m'avoir laissée à la crèche, ou encore après m'avoir récupérée. Je ne sais pas si mon avenir dépendait de ce qu'il allait lui dire. Je ne sais pas ce qu'elle aurait fait si ma grand-mère n'avait pas retrouvé ses esprits. Je sais seulement qu'il lui a dit, au téléphone, qu'il pensait justement à elle, et qu'il s'appêtait à quitter le pays.

De retour à Montréal, j'ai été baptisée. Sur la photo, quand le prêtre asperge mon crâne avec de l'eau, je suis dans les bras de ma grand-mère en manteau de fourrure. Je me demande si après, quand elle revenait dans la Capitale rendre visite à son fils installé là pour de bon, elle revoyait le passé comme un film muet, ses acteurs à jamais silencieux sous une chape de plomb.

Quand ma mère et son frère mourront, je perdrai jusqu'à la mémoire de cette amnésie. Je ne pourrai même plus me rappeler le fait que je n'ai pas de véritables souvenirs puisque rien ne m'a été confié, que personne n'a consigné les premiers moments de ma vie.

*

Je suis née à Québec comme une touriste, et quand j'y retourne, je suis toujours un peu étonnée, toujours un peu émerveillée de me trouver devant et à côté de ces petites rues, de ces maisons de pierre, de ces escarpements qui évoquent des images de cartes postales et une impression presque délicieuse d'être à jamais décalée.

Françoise Dolto dit *mère* ou *père de naissance* pour distinguer les origines dites biologiques des liens familiaux. On pourrait dire, aussi, *ville de naissance* pour distinguer celle où on est né de celles qu'on a visitées, celles où on s'est installé et celles qui ont fini par nous habiter.

*

La dernière fois, il y a un mois, en roulant vers la Vieille Ville, j'ai repéré une affiche fixée à la porte d'une ancienne maison de la Grande-Allée. C'était écrit : « Détective privé. » J'ai ressenti, au fond de mon ventre, des papillons d'excitation.

*

Quand on me demande d'où je viens, je réponds : Je suis née à Québec.

Ça, c'est le début de l'histoire, la première vague.

Le reste, les questions interdites et les réponses cachées, tout ce qui est resté en blanc, j'aurai passé ma vie à l'inventer.

SABICA SENEZ

Le tiroir

C'était dans son appartement de la côte du Palais. Un trois et demie haut perché avec vue sur l'hôpital. Un très vieil immeuble vaguement retapé dans les années 80, d'où il avait fini par s'enfuir faute de pouvoir payer le loyer. Il avait décidé de vider les lieux en pleine nuit. Un ami d'enfance et moi avions été réquisitionnés pour sortir ses affaires dans des sacs à vidanges : tout ce qui entrerait dans le taxi.

C'est dans cet appartement qu'un jour il m'avait dit : « Si j'étais riche, il y a deux choses que j'aurais toujours dans mon frigidaire : du champagne et du poulet rôti. » Et juste après, il avait sorti le revolver d'un tiroir de son bureau.

Je ne savais pas si c'était un vrai. Un vrai revolver ou un faux juste pour faire peur. Un faux, tu ris. Tu ris si le gars qui te le montre est un petit comique. Un vrai revolver, tu ne dis rien. Des idées te traversent la tête, ton corps se glace, tu essuies tes mains sur ton jean, mollement, mais surtout, tu ne dis rien.

Nous avons vidé les lieux vers deux heures du matin, sans faire de bruit, et sorti une douzaine de sacs à vidanges. Tout ce qui entrait dans le taxi. Nous avons laissé le reste en vrac sur le trottoir avant de regarder la voiture s'en aller avec lui.

Quelques jours plus tard, j'ai su que le revolver, c'était un vrai. Pas un faux juste pour faire peur.

Si j'étais riche, je me ferais cimenter les oreilles pour ne plus entendre l'écho de la voix de mon père. Mon père pour qui vivre, c'était cacher un revolver dans son tiroir et rêver de champagne et de poulet rôti.



NATALIE JEAN

Samedis

Quand j'étais petite, mon père était là, mais je m'en souviens pas. Après, j'avais pas de père, c'était pas grave, ma meilleure amie en avait pas non plus. Je savais rien de mon père, excepté quand ma mère avait pris trois verres de trop, elle explosait : Fou, égoïste, maudit chien sale et compagnie.

Quand ma mère sort avec son amoureux, elle essaye toute sa garde-robe, pis elle la jette à terre. Ça fait que quand c'est presque l'heure, elle est obligée de chercher dans le tas. C'est là que je m'accote sur le cadre de porte pour dire : Eh que ça te fait bien, Mom.

Son chum est en bas, il l'attend dans l'auto. Ma mère s'accroche à moi : Lola, oublie pas ci, oublie pas ça, fermez l'ordi à neuf heures, l'adresse de mon cell est sur le frigo. Je tourne la tête vers la cuisine pour lui faire comprendre que c'est bon, j'ai pas six ans, elle peut y aller. J'ai envie de lui dire que son numéro de cell, je l'ai connu avant de savoir compter ! Mais je dis rien parce que moi pis mon frère, on a juste hâte qu'elle parte.

Après, je reste pognée dans l'appart avec Xavier. On passe la soirée chacun dans notre chambre, moi sur Facebook, lui avec ses jeux vidéo. Des fois, on regarde un film. Mon frère, quand y s'installe dans le sofa, y bouge pus, y devient le sofa.

Le téléphone sonne, pis c'est moi qui réponds – c'est tout le temps moi qui réponds, comme si Xavier pis Mom, ils bougeaient pas assez vite. C'est un homme avec une belle voix, il dit : Lola, c'est toi ? Ma mère m'arrache le

téléphone des mains, elle dit : Allô ? pis après : Esti de fou, égoïste, maudit chien sale et compagnie. Pis elle court s'enfermer dans sa chambre avec le téléphone.

C'est mon père. C'est sûr, c'est lui.

J'ai douze ans, j'ai un père, il veut nous voir, mais ma mère veut rien savoir.

Mon frère chiale comme un bébé. Moi, j'ouvre grand la bouche, mais je la referme d'un coup sec et je la laisse fermée pendant une semaine. Ma mère a beau tout faire, je la regarde, mais je dis rien. C'est bizarre mais rien dire, ça donne comme une puissance.

Quand il rappelle le samedi d'après, ma mère dit : OK, seulement pendant une heure. Là, je reparle, je dis : Merci Mom, et j'y donne un bec.

On rase le parc Victoria en auto, pis ma mère dit : C'est lui. J'ai le cœur qui veut me sortir par les oreilles tellement j'ai peur qu'y soit dégueu. Mais non, pantoute : c'est un gars avec un t-shirt blanc pis des jeans, assis sur un banc avec un chien noir couché à ses pieds. Je suis contente parce qu'il a des cheveux noirs frisés qui brillent au soleil, comme les miens.

Pour ceux qui se demandent, c'était pas comme dans les films : on est pas partis à courir pour se jeter dans ses bras avec de la musique qui fait brailler. Même que Xavier avait changé d'idée, fallait que je tire dessus pour qu'il avance.

J'ai vu tout suite que mon père était intelligent parce qu'il a pas essayé de nous embrasser ni rien, il a juste dit : Salut, moi c'est Alfredo, voulez-vous un cornet ? Et c'était vraiment la meilleure chose à dire.

J'aime trop sa voix et nos yeux sont pareils : bruns avec des éclats jaunes dedans. De proche, il a l'air plus vieux, mais pas trop. Il fait un signe de la main à Mom qui pratique sa face de carême dans l'auto. Et là, on part au bout du parc, là où ils vendent de la crème glacée. Son labrador s'appelle Smack, il a pas de laisse, il obéit au doigt, à l'œil et à des petits bruits de bouche. On s'installe sur un banc où ma mère peut nous voir. Mon frère mange son cornet super vite pis y court jouer dans les jeux.

Je reste avec mon père, on liche notre cornet, on garde les yeux collés sur Xavier comme si on était gênés de se regarder tellement on se ressemble. Là, mon père met doucement sa main sur mon bras, il fait chut! le doigt sur la bouche, et il lance son bout de cornet dans les airs. Smack se déplie d'un coup, saute vraiment haut, pis l'attrape avec ses dents qui claquent.

C'est le fun de rire avec son père: ça dégèle.

Mon père me demande si j'ai des matières préférées à l'école. Je dis: dessin et français et il a l'air super content. Il me regarde avec un grand sourire direct dans les yeux, pis y dit: Raconte.

C'est là que je commence à parler: Jessica, Vincent, Ève, Andréanne... Le prof de français, mon prix à l'exposition de l'école, le volleyball... Je parle, je parle, j'arrête pas de parler, comme si j'avais un congélateur rempli de choses à raconter, comme si c'était la première fois qu'on m'écoutait de ma vie.

Ma mère klaxonne, l'heure est finie. On se serre la main et on se dit salut.

Toute la semaine, j'ai peur d'avoir trop parlé: il va pas rappeler, c'est sûr. Quand je pense que j'ai oublié de dire Comment ça va, j'ai envie de brailler.

C'est trop plate d'avoir eu un père pendant seulement une heure.

Mais il rappelle.

C'est comme la dernière fois: Xavier joue dans les jeux, pis moi je reste sur le banc avec mon père, pis j'arrête pas de parler. Je dis tout, même que j'ai eu peur d'avoir trop parlé. Là, mon père met la main sur mon bras: Enlève-toi ça de la tête, tu peux pas trop me parler. Ta voix, c'est de la musique à mes oreilles.

Le samedi d'après, j'apporte un dessin de son chien qui saute dans les airs. Il le regarde plus longtemps que personne a jamais regardé un de mes dessins et il dit: Si tu continues comme ça, Lola, les possibilités vont se répandre devant toi comme de la lave en fusion. C'est comme ça, la voix de mon père.

Le cinquième samedi, Xavier veut pas venir. Moi je trouve que ça change pas grand-chose parce qu'il passe toute l'heure dans les jeux, mais ma mère dit Tatata! et Xavier pète sa coche. On l'entend dans le bloc au complet. Là, c'est ma mère qui pète sa coche, elle crie : De toute façon, c'est pas ton père! Je trouve pas ça fort, fort. Xavier hurle encore plus, y'a pas un seul racoin pour pas l'entendre. Je comprends enfin pourquoi mon frère a les yeux bleus et les cheveux blonds mais pas moi. Là-dessus, v'là le nouveau chum de ma mère qui arrive et y'est pus question d'aller voir mon père, y'est pus question d'aller nulle part. Mais eux, y sortent.

Je reste pognée à maison à essayer de consoler mon braillard de frère, mais pour une fois, je le comprends de chialer. Moi, ça me tenterait pas de recommencer à zéro, sans père ni rien. Xavier a pus une goutte de force pour brailler. Je trouve un film pas d'annonce, je fais du pop corn au micro-ondes et je l'installe bin comme y faut dans son sofa. Y'est mou comme de la guenille et c'est pas long qu'il s'endort. Moi, je peux pas me concentrer sur le film, j'arrête pas de penser à mon père, assis tout seul dans le parc avec Smack.

La semaine a été super longue.

Samedi arrive, ma mère me conduit au parc et se décide à sortir de l'auto. Quand y voit ça, mon père se lève et Smack aussi, ils restent là, au garde-à-vous à côté du banc. J'ai peur que ça recommence : fou, égoïste, maudit chien sale et compagnie. Mais non, même que ma mère lui donne un bec de chaque bord. Mon père est super sérieux, il dit : Tu peux me faire confiance, Linda.

J'ai l'idée du siècle : je les laisse là, je cours acheter deux liqueurs avec mon argent de poche et quand je reviens, ils sont assis sur le banc et ma mère rit.

À partir de là, je peux aller voir mon père toute seule.

Crime, le parc est à quinze minutes à pied, cinq en vélo.

À force de samedis, on se dégêne. Aussitôt que je mets le pied dans le parc, Smack court me sauter dessus, et avec mon père, on se donne un bec quand j'arrive et un autre quand je pars. Il sent bon, mon père, il sent le savon. Chaque fois, je lui donne un dessin. Chaque fois, il le regarde longtemps, ça fait que durant la semaine, je passe de plus en plus de temps à mettre plein de détails pour pas qu'il s'ennuie en le regardant. Après, on marche dans le parc, on parle.

C'est sûr, que je parle beaucoup, mais c'est juste avec lui que c'est moi qui parle le plus.

Une fois, je lui ai demandé pourquoi y'était parti et il m'a dit que c'est ma mère qui était partie et qu'elle avait bien fait. J'ai changé de sujet. Mon père, il connaît tous les noms des arbres du parc Victoria, tous les oiseaux aussi, en plus de plein d'histoires drôles. Quand j'ai demandé: Où tu habites? il a pointé son doigt vers le Vieux-Québec. Mais l'entente avec Mom, c'est le parc.

Un samedi, j'arrive et mon père est tout seul. Son chien est mort. J'ai le goût de pleurer, mais pas autant que lui. Cette fois-là, on parle pas, on marche jusqu'au bord de la rivière Saint-Charles, on s'assoit, on regarde l'eau couler, on jette des bâtons dedans en pensant à Smack.

Là, j'ai la deuxième meilleure idée du siècle. Je sais que la chienne de mon amie Jessica va accoucher et je réserve un petit sans rien dire à personne, même pas à ma mère – elle a plein de qualités, Mom, mais écouter, c'est pas sa force. En plus, son chum est parti travailler dans le Grand Nord et y faut la prendre avec des pincettes. Mais la mère de Jess est super contente parce qu'y savent jamais trop quoi faire avec les bébés.

Quand mon père me voit arriver avec un bébé chien, y'est tellement content, y rit pis y pleure en même temps. Y niaise pas avec les noms, mon père, y prend le chiot dans ses mains, y le regarde direct dans les yeux et y dit: Je vais l'appeler Salut, qu'est ce que t'en penses?

Je trouve ça super drôle, mais mon père reste sérieux.

Cette fois-là, en flattant Salut, il me raconte quand je suis née: comment y'était content, ses associés qui lui donnaient des cigares, pis tout ça... Il dit: La chance,

c'est fragile comme du cristal, quand t'es au top, c'est dangereux, tu tombes de trop haut, ta chance se casse en morceaux et quand tu veux la ramasser, tu te coupes.

Mais heureusement, il m'a, je suis sa princesse de lumière. Il dit ça, et tout d'un coup: Viens, on va aller chez moi.

On marche au bord de la Saint-Charles jusqu'à la marina du Vieux-Port, on passe par l'escalier du cap pour monter en Haute-Ville. Mais rendus à moitié, on passe sous la rampe, on suit un sentier battu. On continue un peu et mon père dit: C'est ici.

Mon père habite le cap, dans une espèce de caverne pleine de graffitis, en dessous des gros échangeurs. Il me montre un coin, *son coin*. Mon père est un itinérant.

Je trouve pas ça drôle pantoute. C'est même pas vrai! que je lui crie, les itinérants, ils ont de la grosse barbe, ils sont sales pis y puent. Mon père dit qu'il se lave chaque jour au YMCA, qu'il garde ses affaires dans un casier à la gare. Et quand y fait froid, quand y pleut? Il passe ses journées à la bibliothèque. Et la nuit! La nuit!?

Il dit: Je vais comprendre si tu ne veux plus me voir.

Mais c'est trop tard parce que je l'aime.

Pendant un an, on manque pas un samedi, même l'hiver. Mais j'ai peur pour lui, je fais des cauchemars. Je regrette de pas lui avoir donné un plus gros chien, mais c'est trop tard parce qu'il l'aime. Je m'inquiète pour lui, tout seul dehors, j'ai besoin de savoir qu'il va bien pour pouvoir faire ma journée d'école. Ça fait que chaque matin, mon père met cinquante cennes dans une cabine et on parle.

Une fois, il oublie d'appeler. Je suis sûre qu'il est mort. Je pète ma coche, je pleure, j'ai des frissons. Ma mère comprend rien, je finis par lui dire, alors elle se fâche et ça recommence: Esti de fou, maudit chien sale et compagnie. Je suis pus capable d'entendre ça, je crie aussi fort qu'elle et mon frère nous regarde nous engueuler en hurlant de rire dans son esti de sofa.

C'est comme si j'étais pognée dans une vie qui fait rien que se répéter et pas moyen de se sauver nulle part. C'est tellement poche que je commence à comprendre

mon père de vouloir vivre dehors. Mais ma mère, elle voit pas pantoute ça comme ça.

Le téléphone sonne et c'est lui. Ma mère m'arrache le téléphone des mains pour crier que s'il vit comme un clochard, y peut mettre une croix sur sa fille, pis elle raccroche.

Je laisse passer un samedi et le samedi d'après, je demande à Jess de venir me chercher comme si on allait se baigner à la piscine : la serviette, le costume de bain pis toute. Le chum de ma mère est revenu, ça fait que c'est super facile.

Il était là, il m'attendait sur notre banc avec Salut. Cette fois-là, mon père est pas resté assis, il a couru me prendre dans ses bras, il m'a levée dans les airs comme si je pesais rien et il m'a chuchoté dans l'oreille : Pas question que je mette une croix sur toi. Jamais.

On a continué nos samedis en cachette, au parc Victoria, à la bibliothèque, sur les Plaines. Quand ma marraine m'a donné un cell, c'est lui qui a eu mon numéro en premier. Il m'appelait pour me donner des nouvelles, il était en train de s'organiser, qu'il disait, il se recyclait, après il allait avoir un travail assuré. Il disait : Est-ce que tu me crois ? Oui, je te crois. Je faisais pas semblant, je le croyais. Je l'ai toujours cru.

J'avais quatorze ans quand mon père a appelé ma mère pour dire qu'il avait trouvé un travail dans une imprimerie et un appartement sur la rue Saint-Vallier. Ma mère est allée voir et, enfin, j'ai eu le droit d'aller chez mon père. Les murs étaient blancs, il y avait une chambre vide et un salon avec une table, deux chaises, un tapis tressé. Il faisait un peu froid parce que les deux fenêtres étaient ouvertes.

On a regardé la rue d'en haut. Mon père a dit : C'est bizarre, quand même, de vivre cordés les uns par-dessus les autres... Il avait l'air triste, mais en même temps, il riait. On est sorti marcher, on aimait mieux être dehors.

Pour ma fête de quinze ans, j'ai demandé de passer toute une fin de semaine avec mon père. Et cette fois-là, quand je suis entrée chez lui, les murs étaient couverts de

mes dessins, y'en avait partout, encadrés pis toute! Mon père a dit: Je vis dans une cage, mais avec ton art, ma cage est belle.

Il a fait une espèce de révérence, il a ouvert la porte de la chambre et c'était beau: un lit blanc, une douillette avec des papillons, une table de nuit, une lampe... Lui, il dort sur le tapis, y'est pus capable avec les lits, y trouve ça trop mou.

ANNIE CLOUTIER

Débit dérisoire

Je la vois marcher, mais elle dit qu'elle ne marche pas.
Derrière les tentures de notre trois et demi du Village
de l'Anse, je la regarde s'éloigner.

Je la vois pleurer, mais elle dit qu'elle ne pleure pas.
Elle dit qu'elle va sans but, que rien *anyway* ne peut
l'apaiser.
Certainement pas des larmes.

Je l'entends me parler, mais je sais que les vrais mots
sont en elle et qu'elle

ne me les crachera pas.

Si elle pouvait ne vivre que de sommeil, elle ne se
lèverait pas.

Si elle pouvait n'émettre que des pensées, elle n'ouvri-
rait plus

jamais

la bouche.

*

Elle va, le long de la Saint-Charles. Elle choisit tou-
jours d'aller vers l'ouest, vers les lieux difficiles, désaffectés,
qui l'isolent de moi. Le double tunnel sous l'autoroute
73. La mer d'asphalte rapiécé qu'est le stationnement de
l'école Wilbrod-Bhérier. Le dernier escalier bétonné avant

le boulevard Hamel. Plus elle avance, plus le lit de la rivière se dessèche, plus les alluvions percent. L'eau se fait glauque, rare, opaque.

Le vent fouette le minuscule visage de ma mère, ou alors le soleil plombe. La neige, la grêle, les bourrasques.

Je dis: Ça a été trop lourd, de me porter?

Elle répond: Mais non, tu es légère.

J'affirme: Quand je serai partie, il y aura plus de place pour les gens que tu aimes, dans ta vie.

Elle répond: Ma vie est vide, ne sois pas ridicule.

Je tente: Tu es malade, peut-être?

Elle soupire: À moins de descendre à la rivière les poches lourdes de briques, qu'est-ce qui pourrait bien me délivrer?

Elle vise juste. Je m'étrangle de culpabilité à l'idée de.

Puis je me rassure: le débit de la Saint-Charles est dérisoire. Ça ne fonctionnerait pas.

*

« Sortir prendre l'air » a toujours été sa manière de me faire comprendre que mon attitude lui déplaisait. Ces années-ci, lorsque je la regarde s'éloigner du haut de notre appartement, de plus en plus de bosquets dissimulent sa désertion. Même la Pointe-aux-Lièvres, jadis le terrain vague le plus certain de refléter notre *misère affective*, se couvre de gazon, de bancs pour les promeneurs, d'érables et de bosquets d'aubépines.

Fais-toi une idée, lui dis-je. Maintenant, il n'est plus permis d'être médiocre. Maintenant, même la pauvreté est verte, couleur de l'espoir.

Milieu de vie de qualité.

Vélo, patin à roues alignées, taï chi sur les berges.

Comme tous les citoyens, ma mère a droit à la beauté. On y travaille, on s'y consacre, et les choses, indubitablement, s'améliorent.

Mais elle n'en veut pas, de cette beauté.

Ce qu'elle veut, c'est

moi.

Elle a peur.

*

La peur est une eau stagnante qui apaise et neutralise. Un liquide amniotique. De toutes mes forces, je lutte contre cet enlèvement, cette symbiose putréfiée. Je m'extrahis du cours boueux de la Saint-Charles, je cours, je gravis en haletant l'escalier qui mène à la travée du pont Drouin, je monte dans le métrobus. Je continue obstinément, jour après jour, à me rendre à mes cours à l'université.

Ma mère reste derrière.

Elle sait que sa souffrance m'étouffe et que je m'en sauve.

Elle a voulu m'aimer, elle m'a aimée, elle a projeté cet amour sur moi comme un filet de pêche, elle m'a appris à patiner juste ici, sur la surface glaciale et craquelée de la rivière en janvier, nous mangions une soupe Lipton en rentrant, elle mettait le chauffage à 22, elle allumait la télé pendant que je m'installais à la table de la cuisine pour faire mes devoirs.

La Saint-Charles reflétait sa maternité, elle s'y voyait solide et nécessaire, et moi j'élargissais les balises de cet univers en jetant dans l'eau des roches grises et sans intérêt qui tombaient au centre de cercles concentriques qui s'éloignaient un peu, puis s'éteignaient.

*

Elle s'égratigne et je crois qu'elle saigne.
Elle fait silence et je crois qu'elle m'abandonne.
Elle refuse de me pardonner de chercher à devenir ce
que je suis

baccalauréat, déménagement.

Si elle me boudait longtemps, ne m'appelait plus
jamais ?

*

Parfois, je m'imagine sans mère et c'est le rêve d'un
vol inentravé dans le ciel azur d'une banlieue familiale et
cossue.

Bien sûr, sans mère, je n'existe pas.

Bien sûr, sans moi, elle

existe

existe-t-elle ?

Mes études, à mesure qu'elles me libèrent, l'anéan-
tissent. Je n'ai pas voulu cela, mais c'est bien ce qui se
produit. En me mettant au monde, je lui retire son miroir.
La Saint-Charles n'est plus qu'un méandre boueux. Elle
n'aime pas ce qu'elle voit.

Elle ne dit pas en autant de mots : Cesse d'étudier.
Fais cela pour moi.

Si je pense à elle, ce n'est plus qu'en interrogations.
Silhouette boudeuse dans le *milieu humide*. Je ne cherche
plus à la comprendre.

ÉRIC PLAMONDON

Souterrains

François de Montmorency-Laval est le premier évêque de la Nouvelle-France. En 1663, il fonde le Séminaire de Québec. On y apprend la foi. On s'y prépare à aller évangéliser les sauvages. Des centaines d'hommes en soutanes noires, un crucifix à la main, partent pour les forêts boréales. En canot et en raquettes, ils vont faire comprendre aux autochtones qu'il ne faut pas dire « Grand Manitou », mais « Saint-Esprit ». En 1950, le Séminaire est devenu une grande université canadienne-française. Trois mille étudiants se retrouvent sur le campus de Sainte-Foy. Aujourd'hui, ils sont plus de quarante mille. À la fin des années quatre-vingt, il fait partie de cette horde. Ils sont des dizaines de milliers à polir les bancs des amphithéâtres et les chaises des salles de cours. Ils étudient la chimie, la littérature, la physique, le droit, l'administration, l'architecture, le cinéma, la géologie, la politique, l'économie, le génie électrique-mécanique-civil-industriel-informatique... On boit des bières le jeudi à la Résille, le bar de l'université, et le vendredi dans le Vieux-Québec. Le samedi on joue au billard en fumant des joints. On rêve de la fille du premier rang dans le cours du mardi matin. Les examens de la mi-session arrivent plus vite que prévu. On paye son loyer depuis déjà trois mois. En colocation avec un ami du cégep, on mange beaucoup de pâtes et pas assez de légumes. On n'a pas encore vingt ans qu'il faut déjà savoir ce qu'on fera du reste de sa vie.

C'est comme ça que, tous les jours, il quitte son deux et demie pour aller suivre ses cours. Tous les jours, il se demande s'il passera par le sentier des terrains de baseball

ou par les souterrains. C'est plus rapide par le sentier, mais quand le vent du nord balaye le campus, quand il pleut, lorsqu'il neige ou qu'il fait -20°C , mieux vaut prendre les tunnels. Il marche dix minutes avant d'arriver au PEPS (Pavillon d'Éducation Physique et des Sports). C'est là que se trouve l'entrée la plus proche. C'est là qu'il entre en fermant son parapluie ou en secouant la neige de ses bottes. C'est là qu'il enlève sa tuque et qu'il déboutonne son manteau. Il fait toujours chaud sous terre. Il fait toujours chaud, mais chaque fois qu'il entre dans ce labyrinthe de dix kilomètres, il a l'impression que quelque chose d'étrange se prépare.

Selon l'heure, la météo, le calendrier universitaire, c'est la foule ou la solitude dans les tunnels de l'Université Laval. On se bouscule ou on a peur. Ses premiers souvenirs des tunnels lui ont été racontés par sa cousine. Elle a dix ans de plus que lui. Elle connaît des histoires de viol la nuit sous le campus, près des résidences. Quand elle raconte qu'un homme masqué court derrière une jeune fille en pleurs au milieu du tunnel, il frémit. Il n'aime pas les histoires souterraines. Mais la vidéosurveillance a réglé tout ça. Les gardiens et les caméras ont chassé la peur des entrailles du campus. Sont restés les murs, les millions de graffitis sur les murs des souterrains. Mais pour lui, les tunnels, c'est avant tout la découverte de la poésie et l'éveil de la conscience politique :

WHY DRINK AND DRIVE WHEN YOU CAN
SMOKE AND FLY / PIERRE LOVE CAROLE / $e=mc^2$ /
Souveraineté-Association / Ostie de chien sale / FUCK /
On ne voit bien qu'avec le cœur / MAD MAX / You're
just a bitch / Maudite plote / SI TU VEUX LA PAIX
PRÉPARE LA GUERRE / Quand tu pointes une étoile du
doigt, le simple d'esprit regarde le doigt / TABARNAK /
Si tu sucés, Pollack jeudi soir, j'aurai une casquette des
Nordiques / DIEU EST MORT / L'amour est comme une
fleur, il se cultive tous les jours / Autoroute 40, Canadiens
0 / I LOVE CHAOS / Libéraux pouri / LA GRANDE
NOIRCEUR / Ce couloir est sans issue / Faites l'amour
pas la guerre / NIETSCHE / T'as oublié le Z / Fuck
Jesus / PEACE / Trudeau à marde / Ni dieu, ni maître /

INDÉPENDANCE / Loi 101 / fume du pote / VOUS N'ÊTES PAS HEUREUX / Le retour de Papineau / Métro Longueuil: 200 milles / Ti-Poil / Ti-Pet / Vive les Cyniques / POLICE VA CHIER / Liberté / Tous en grève / Pavillon Vachon / PAVILLON CASAULT...

Puis, il y a eu la rencontre. Il revient d'un cours. Il pleut. Il marche dans le tunnel vers la sortie du PEPS. Il ouvre la porte en métal, d'un coup, pour constater que la pluie tombe toujours. Le temps d'ouvrir son sac à dos et de sortir son parapluie, elle arrive. Elle voit la pluie, fait la grimace. Alors, il lui offre, comme dans la chanson de Brassens, *un p'tit coin d'parapluie. Elle avait quelque chose d'un ange*. Ils marchent côte à côte. Elle habite la rue Jean-Durand. Elle est en physique, deuxième année, de Trois-Rivières. Monte en lui une vague de chaleur. Il l'écoute à peine, concentré sur la peau près de sa clavicule. Il veut s'arrêter pour la voir de face, regarder la couleur de ses yeux. Mais arrivés à la pyramide du Centre Innovation, elle dit que son chum l'attend au cinéma. Ils vont voir *Rain Man*. Dix minutes de marche n'ont pas suffi. *Un p'tit coin d'paradis, contre un coin d'parapluie, je n'perdais pas au change, pardi*.

Dans les tunnels de l'Université Laval, il y a la foule des heures de pointe et la solitude des fins de soirées. Il préfère les tunnels vides. Il aime le retranchement au cœur du béton. Il aime la ligne droite et vide. Il n'y a personne, à peine une silhouette qui s'évanouit à l'autre bout. Il marche, écoute ses pas, regarde les dessins sur les murs: drapeau du Québec, marguerite jaune, pigeon sur un fil, pénis en érection, seins et fesses à profusion, taches de toutes les couleurs, le nom des Doors en 3D, une porte en trompe-l'œil, la coccinelle de Gotlib, la tête d'Eddie, la mascotte d'Iron Maiden, les poissons yin et yang, des symboles peace and love, une main avec le majeur pointé pour dire fuck...

Parfois, dans cette solitude souterraine, à l'autre bout du couloir, pendant qu'il avance, quelqu'un arrive en sens inverse. De très loin, il distingue un corps. Il faut peu de temps pour que l'allure le renseigne sur le sexe de l'apparition. C'est une fille. Elle marche bien. Elle

marche droit. Il est tard dans les tunnels et il se sent mal pour elle. Il ne voudrait pas être à sa place. Car de son côté, elle sait qu'il y a un homme seul qui vient vers elle. Dans quelques minutes, ils vont se croiser. Dans quelques minutes, leurs pas vont résonner dans le même espace. Elle sait qu'il y a des caméras. Elle sait qu'il y a des gardiens. On n'est plus dans les années soixante-dix. Elle voit les seins gonflés et les queues bandées, mal tracés au feutre sur les murs. Elle a peur. Elle regrette d'être passée par là, mais dehors, il n'y a pas de caméras. Dehors, il neige, il fait froid, c'est la nuit. Elle rentre chez une copine qui l'héberge temporairement. C'est fini avec l'autre, elle lui laisse l'appartement. Doit-elle garder la tête baissée ou regarder droit devant? Pas facile de passer inaperçue dans un tunnel. Le lieu concentre les faisceaux, les pensées, les peurs et les désirs. Il essaie de rester dans la nonchalance, de ne rien modifier à l'approche de cette femme aux cheveux longs qui regarde ses pieds. Il laisse ses mains dans ses poches. Il veut la voir sans la dévisager. Il est seul. Il voudrait juste lui dire bonsoir, sans l'agresser. Ils vont se croiser.

Elle lève légèrement la tête parce qu'elle ne peut pas faire autrement. Elle lève un œil car elle sait qu'il la dévisage. Elle sait qu'il la fixe. Il ne peut pas faire autrement. Il croit savoir. Il y a quelques mois, il pleuvait. Au milieu du couloir, cette question: «Alors, comment c'était *Rain Man*?» La réponse les a sauvés tous les deux: «Ce n'était pas très bien et mon chum n'avait pas de parapluie.»

HANS-JÜRGEN GREIF

Bestiaire souterrain

Entre le début et le milieu des années soixante, le déménagement de l'Université du Quartier latin au campus de Sainte-Foy a été décrié par les tenants de maisons de chambres des rues situées au cœur du Vieux-Québec, comme un coup fatal. « Ce nouvel ensemble de gros bâtiments est monstrueux, froid et sans âme, protestaient-ils, partout l'éternel style *tablettes de chocolat*! Et l'église du Pavillon Casault! Une horreur, le cauchemar d'un architecte soviétique avant son exécution! Les étudiants ne s'y feront jamais, ni eux ni les professeurs! » Depuis l'exode, les rues autour du « Petit Séminaire » s'étaient endormies pour de longues années.

Dans le temps, toutes grouillaient d'étudiants, logés dans des maisons hautes et étroites, souvent propriétés de l'Université. Certaines de la rue Hébert, par exemple, avaient été louées à des notables, des professeurs pour la plupart, avec une remise et une écurie pour un cheval ou deux. Chacun des trois étages comptait deux grandes pièces, le dernier, des mansardes. Entre la façade et l'arrière, donnant sur la rue Laval, une dénivellation du terrain avait suffi pour installer la cuisine, éclairée par deux fenêtres et pourvue d'un faux plancher, si froid en hiver que la cuisinière enfilait trois bas de laine superposés, puisque les lattes de merisier touchaient au roc. Plus tard, l'administration de l'Université loua certaines de ces demeures à des veuves respectables qui avaient subdivisé les grandes pièces, créant ainsi des ruches grouillantes d'étudiants; sauf exception, même le monte-charge fut supprimé pour faire place à des chambrettes. La dizaine de locataires, la logeuse et, le cas échéant, ses enfants,

disposaient de deux salles d'eau et d'un bain complet, luxe inouï pour le temps, importé d'Angleterre à la fin du XIX^e siècle. Un foyer dans chaque pièce, à l'exception, bien entendu, des mansardes destinées aux bonnes, ainsi que le réduit pour la cuisinière, situé derrière son royaume et assez chaud à cause de la proximité du four et de l'absence d'un soupirail donnant sur la rue. (Comment on aérât la pièce reste un mystère.) Les façades de ces maisons en pierre taillée grise, sobre n'ont jamais été aussi ornées que celles de la rue des Remparts. Du dernier étage et du grenier, on avait une vue magnifique sur le fleuve, l'île d'Orléans, le port, plus récemment sur la marina et les (aujourd'hui devenus poétiques) silos de la Bunge.

À la fin des années soixante, j'avais loué une de ces maisons de la rue Hébert, qui faisait encore partie du patrimoine de l'Université. L'abbé responsable des loyers proposa un prix modeste et me remit la clé. Les fenêtres de la façade donnaient sur les murs noircis et humides des salles de répétition de l'École de musique, desquelles s'élevait, en pleine chaleur d'été, une cacophonie mêlant Schönberg, Mozart, Hahn, Chopin, Hétu, Satie. Même à midi, le soleil ne parvenait pas à éclairer le rez-de-chaussée. Quelques touristes égarés passaient silencieusement, levaient la tête pour jauger l'immense masse du bâtiment en face de chez moi. Ou encore, ils montraient du doigt la mince couche de mousse couvrant les entrepôts de l'École, situés aux sous-sols, dont le personnel d'entretien ouvrait les étroits aérateurs en été. En sortait un souffle glacial, porteur de relents de moisi, de pourriture, quelque chose de mort sans que l'on puisse mettre le doigt sur la note dominante de cette étrange composition d'odeurs.

Il fallait être jeune et ingambe pour habiter ces maisons des temps anciens: quatre escaliers à grimper et à descendre. À côté du monte-charge, préservé encore et fonctionnel mais hors d'usage (engager une bonne était hors de ma portée), il fallait descendre à la cuisine en empruntant une douzaine de marches, tellement abruptes que je demandai à ma voisine, qui vivait encore de la location de chambres, si les accidents étaient fréquents. «Ah! mon cher monsieur, je n'en sais rien. Bien avant vous, un groupe d'étudiants en théâtre a occupé les lieux,

puis est arrivé un jeune professeur d'université avec une de ses anciennes étudiantes, ce qui a fait tout un scandale parce qu'ils ne se décidaient pas à légaliser leur relation. Il a même été cité devant le doyen de sa faculté. Qui l'a mis devant l'ultimatum : vous restez, mais en honnête catholique, ou vous partez avec votre... euh, fiancée. Le professeur a quitté l'Université Laval, il était anglican ou protestant, vous comprenez ? Mais les jeunes gens en théâtre avant lui, ça oui, ils déboulaient souvent les marches, surtout en pleine nuit. Un bruit d'enfer ! Indescriptible. Ils buvaient et chantaient jusqu'aux petites heures du matin. Toujours à faire la fête, et nous, pas moyen de dormir ! Alors j'ai déposé une plainte au bureau de Monseigneur le recteur. L'année suivante, le bail n'a pas été renouvelé. À ma connaissance, personne ne s'est tué dans cet escalier. Des bleus, des entorses peut-être, mais rien de sérieux. On s'habitue à tout. Je vis ici depuis presque cinquante ans, je ne suis jamais tombée. Pourtant, j'ai le même escalier casse-cou que vous. Vous êtes jeune. Dans quinze jours, vous le monterez et le descendrez sans y penser.» Elle se trompait, je continuais à emprunter cette échelle déguisée en escalier avec prudence.

Un midi de juin, une chatte s'est présentée à la porte de la cuisine, sans doute attirée par le fumet d'un rôti de bœuf. Puisqu'elle était ma première visite depuis mon arrivée au Quartier latin, où je rêvais d'habiter depuis mes débuts à Québec, deux ans plus tôt, elle eut droit à deux tranches de rosbif, ce qui lui fit adopter le gîte. Je l'ai baptisée *Salomé*, on verra encore pourquoi. C'était une chatte de gouttière, une panthère noire miniature aux yeux jaunes, à la dentition et aux griffes redoutables, une chasseresse née. Elle attrapait à coup sûr mouches, papillons, les achevait d'un bruit sec de ses mâchoires. Au début, elle disparaissait jusqu'à midi pour refaire surface dans la soirée. Je la supposais en visite chez des copines – il y avait beaucoup de petits félins dans le quartier –, mais un jour, je la surpris à massacrer des mites s'élevant de vieux torchons oubliés au grenier.

À son arrivée, elle se montrait sous son meilleur jour ; son tour de séduction était parfait. Une fois sa place

assurée, elle se fichait jusqu'à la limite de l'impolitesse de son pourvoyeur ès confort, nourriture, hygiène, divertissements. Après m'avoir parfaitement subjugué, il fallut déménager, dès la première neige, bols, jouets, litière, puis approcher un fauteuil et son coussin préféré d'un radiateur (dans un accès de folie dépensière, l'administration universitaire avait succombé devant l'agrément du chauffage à l'eau chaude et condamné les cheminées) afin que la belle ne se gèle pas les pattes sur le plancher de la cuisine. L'été suivant, sa véritable nature revint; elle sortait, s'invitait ailleurs, chassait. Quand elle ignorait son bol de nourriture, j'en déduisais qu'elle avait attrapé une souris, bien plus juteuse que ses croquettes et bourrée de vitamines.

À la mi-juillet de sa deuxième année chez moi, Salomé se mit à rôder de façon inhabituelle dans la cuisine pour se faufiler ensuite dans la salle d'eau attenante où elle s'immobilisait sur les épaisses planches de bois laquées noir, le regard fixé sur la porte menant à l'ancienne chambre de la cuisinière. S'y trouvaient le réservoir et la pompe à eau chaude ainsi que des boîtes vides, des meubles déglingués, jetés là pêle-mêle. Les yeux de la chatte allaient et venaient entre la porte et moi. Je lui expliquai que je n'allais pas la laisser entrer là: après sa visite, elle passerait des heures à se nettoyer. Que le plancher était couvert d'une épaisse couche de poussière, et qu'il y avait sans doute des centaines d'araignées malveillantes.

Ensuite, je montai au salon, puis au bureau, au deuxième étage. Les murs épais gardaient longtemps la fraîcheur. J'aimais cette maison, surtout en été, quand tout le monde se plaignait de la chaleur et de l'humidité. Le jour où je refusai à la chatte l'entrée au réduit qu'elle prit sans doute pour son sésame personnel, elle ne me punit pas comme d'habitude – m'ignorant, passant à côté de moi comme si je n'existais pas, évitant ma main en rampant à plat ventre.

Au contraire. Elle n'arrêtait pas de tourner autour de moi pendant que je préparais et prenais mes repas. Elle faisait un tour dans la salle d'eau, revenait, le museau

quelques millimètres au-dessus des planches, dans un mouvement continu, sinueux, exécutant ce qui ressemblait à une danse du ventre, à la limite du lubrique, dans un silence absolu, un peu comme son numéro de séduction pendant la première semaine de son arrivée. Elle évitait les lattes couinant au moindre poids.

Un soir, plongé dans la lecture du journal après le repas, je restai longtemps immobile. Au moment même où je voulus plier les feuilles, j'entendis un léger bruit dans la pièce, une sorte de grattement discret, indéfinissable, répété plusieurs fois. Salomé était assise à côté du mur séparant la cuisine de la pièce interdite, le poil de la nuque dressé, les oreilles pointées comme si elle voyait à travers la cloison. Le corps parfaitement immobile, elle tournait lentement la tête, suivait quelque chose se déplaçant *sous le plancher*. Le bruit léger se répéta, je l'entendis distinctement. Salomé l'avait détecté depuis longtemps : quelque chose du dehors vivait sous nos pieds, mangeait, digérait, disposait de ses quartiers, dormait, allait peut-être inviter d'autres de son espèce à s'installer, eux aussi. Mais ne sortait pas. Cette *présence* ne me disait rien qui vaille. Je décidai de consulter ma voisine.

« C'est sûrement un rat, dit-elle. N'ayez pas peur, c'est très intelligent, un rat ! Il sait que vous avez un chat, alors il ne se promène pas dans la maison, seulement sous le plancher. Il ne peut pas monter à l'intérieur des murs comme dans une maison moderne, puisque les nôtres sont pleins, en pierre, et plâtrés. Un conseil : à votre place, je garderais le couvercle des toilettes fermé pendant la nuit, du moins dans la salle d'eau à côté de la cuisine. Et placez un gros bouquin dessus. Les égouts sont vieux par ici, il n'y a pas de clapets pour empêcher l'eau de refluer. Il y a quelques années, avant le déménagement de l'Université, un de mes locataires, étudiant en sociologie, a eu la surprise d'entendre un bruit sous lui pendant qu'il lisait, un gros *bloub*. Puis l'eau a bougé dans la cuvette. Il s'est levé pour regarder, a pris la fuite, pantalons à terre, hurlant « à l'aide ! » Imaginez le tableau. Il était sous le choc, le pauvre. Il répétait sans cesse qu'un énorme rat avait sorti sa tête de l'eau pour lui montrer ses affreuses dents et que la bête voulait sortir des toilettes. Pour vrai !

Je me suis armée d'un balai et j'y suis allée. Je n'ai peur de rien, moi. Il y avait de l'eau partout, mais pas de rat. Il a dû partir comme il était venu, en plongeant dans l'égout. Le monsieur a fait sa valise le même jour. Quand il m'a rendu sa clé, il tremblait encore comme une feuille.»

En réintégrant mes pénates, je restai songeur. Un rat sous *ma* maison, une demeure solide, en pierre, cossue, bourgeoise à souhait? Hum! Pourtant, et afin d'être rassuré, j'inspectai les murs extérieurs, la façade et surtout l'arrière. Aucun trou par où la plus petite souris aurait pu s'introduire. Pourtant, *on* me faisait signe tous les jours, matin, midi et soir, *on* grattait pour manifester sa présence, *on* se promenait *partout*, en bas du moins. Existait-il un réseau souterrain de tunnels, de salles de réunions, de bals où le ou les intrus faisaient la fête, à l'instar des fanatiques des catacombes et des égouts de Paris?

Doucement, je levai le couvercle des toilettes de la salle d'eau, en bois franc, trop lourd pour que... Qu'est-ce que j'attendais au juste? La répétition de l'affreuse scène de torture orwellienne où un rat, affamé, dévore le visage d'un prisonnier? Qu'une de ces bêtes immondes me fasse coucou pour retourner aussitôt dans les gros tuyaux où sa nombreuse famille l'accueillait en applaudissant à tout rompre? Allait-il ou elle attendre le moment propice pour me mordre là où vous pensez (mais oui, avouez votre phantasme), en s'annonçant par ce *bloub* de mauvais augure, onomatopée fichée dans mon souvenir? Je refermai doucement le couvercle, y déposai le plus gros de mes dictionnaires. Maintenant, il fallait monter au troisième étage pour..., enfin, vous savez de quoi il s'agit. J'espérais que le *spécimen*, même athlétique et musculeux, n'allait pas grimper trois paliers dans le gros tuyau servant à évacuer le, disons, «compost» produit par tout être vivant! Mais comment pouvais-je être sûr s'il grimpait ou non? Déménagerais-je comme l'autre, le futur sociologue? Allons, j'avais vu pire. Vraiment? Quoi, par exemple? Hein? Le *bloub* de la voisine s'amplifiait, je me rendis de nouveau chez elle. L'avait-elle entendu, elle, ce bruit d'enfer? Ne m'avait-elle rapporté que sa version (non vérifiée ni vérifiable) d'un événement isolé?

« Mon cher monsieur, ce n'est sûrement pas un rat chez vous. Je m'en veux de vous avoir raconté cette histoire. Vous êtes trop impressionnable. Sous votre plancher se promène une souris, toute petite, j'en suis *certaine*! Attendez l'automne, elle va s'en aller ou crever de froid. Si sa présence vous gêne trop, allez dans une quincaillerie et demandez de la mort aux rats. Placez l'appât puis attendez. Venez, je vais vous montrer. » Elle m'emmena dans sa salle d'eau, copie conforme de la mienne, me montra une trappe par laquelle un ouvrier pouvait atteindre ce qui me semblait être un anneau épais autour du tuyau d'évacuation des eaux usées.

Dès que j'ouvris chez moi la même trappe, Salomé se mit de la partie, me bouscula, voulut entrer dans le trou. Je la repoussai fermement. À la quincaillerie, j'avais acheté des gants pour ne pas toucher au contenu d'une boîte décorée d'un crâne posé sur deux tibias croisés avec, en lettres majuscules, jaunes sur fond noir, POISON! J'ouvris le contenant, versai une partie de la poudre au fond du trou, à côté du tuyau, en rajoutai (il faut mettre toutes les chances de son côté), fermai l'ouverture, y déposai l'autre moitié du dictionnaire – au cas où *la chose*, possiblement dotée d'une force l'identifiant comme une créature du diable, sapant les fondations de ces lieux sanctifiés par l'évêque de Québec lui-même, voudrait sortir dans un ultime effort pour sauver sa peau. Je m'installai sur un lit de camp dans une mansarde, chaude comme l'enfer, alors que Salomé, je suppose, passa la nuit en bas, au frais, écoutant d'une oreille ce qui se passait. Le lendemain, même si je n'avais pas une once d'appétit, je descendis, préparai des toasts, du café, puis, immobile sur ma chaise, respirant à peine, j'attendis le bruit, le grattement désormais familier.

Rien.

Salomé fixait un point du plancher, s'approcha d'une latte de merisier, à deux pieds de la cheminée, toujours exécutant son invraisemblable danse, toute en volutes: deux pas de côté, retour, un en avant, la queue fouettant l'air rythmiquement (une danseuse de tango, tiens!). S'assit, se coucha, s'installa comme pour une longue, très longue réflexion personnelle, qui m'excluait,

évidemment. Je me retirai sur la pointe des pieds, gravis doucement l'escalier casse-cou, évitant certaines marches et leur bruit, ne respirai qu'une fois en sécurité, au dernier étage, dans l'air brûlant et humide. Impossible de travailler, je guettais le moindre craquement. J'appris la gamme de sons qu'une vieille (et respectable) demeure produit après un interminable hiver, un printemps de deux pauvres semaines, suivi de la canicule.

Je me rendis compte combien la *façade* de la maison m'avait séduit. Pas un moment je n'avais songé à ce qui pouvait se passer derrière les volets mi-clos, les murs vétustes, inspirant la confiance. J'avoue avoir loué cette maison sans même en avoir vu l'arrière, qui donnait sur la rue Laval! N'oublions pas qu'on était en 1970, et non pas en 2013. Aujourd'hui, les nouveaux propriétaires ont rénové, préservé, assaini, isolé, embelli. Hangars, cabanons, étables, garages vermoulus ont disparu. Les chats aussi. À l'époque, disons-le crûment, les devantes étaient beaux, mais il ne fallait pas regarder de près l'envers de la médaille! De la poudre aux yeux! Pure prétention! La haute maison grise à la poitrine étroite, la mine peu amène, ressemblait à un condor coincé par ses compères, incapable de s'épanouir. Elle était l'incarnation de la bourgeoisie décatie de l'époque, agonisante et sale, oui, sale. Pas étonnant que la vermine y fêtât secrètement des triomphes. Dans ma naïveté, j'avais été obnubilé par la réputation du Quartier latin, avec ses librairies, ses bars, sa *joie de vivre*, très relative, surtout en hiver. Délibérément, dans un oubli qui ferait la joie d'un psychanalyste, j'avais ignoré l'autre côté, le négligé, le pauvre, le croulant, le crasseux, le laid, avec ses poteaux et les fils électriques passés n'importe comment. Et pas une seconde je n'avais pensé qu'il fallait disposer de la neige dans ma cour, la rue Monseigneur-De Laval étant étroite. En juin, j'avais remarqué et aussitôt oublié les panneaux « Danger! Chute de glace ». En février de l'année suivante, un énorme bloc a failli me tuer.

Mais revenons à l'être invisible.

Après une semaine, toujours rien. Plus le moindre grattement. Il me manquait, ce bruit discret. Je suis

même descendu en pleine nuit pour écouter, l'espérer. Plus de bestiaire souterrain. De son côté, Salomé s'était totalement désintéressée de ses endroits préférés. Elle avait cessé de s'asseoir sur telle planche à la cuisine, à la salle d'eau, devant la porte de sésame, fidèle au dicton « avoir la mémoire courte comme un chat ».

Je commençai à m'y habituer. L'*autre* ne se manifestait plus.

Cependant, après trois ou quatre jours de silence, une odeur désagréable envahit la cuisine et la salle d'eau, s'intensifiant jusqu'à devenir nauséabonde. Cela ne sentait pas la pourriture, mais carrément la charogne, la putréfaction de quelque chose de viandu. Impossible de préparer des repas en ce lieu. Même Salomé ne descendait plus pour manger ses croquettes ou pour boire.

Quinze jours plus tard, la puanteur diminua. Elle finit par disparaître complètement.

Je remis les dictionnaires à leur place. Curieux de nature, j'ouvris la trappe pour voir *s'il* avait touché au poison. Dans la poudre grise, rien qu'une trace légère. Impossible d'identifier le genre de cadavre se décomposant sous mes pieds. Pour ce qui est du sort de Salomé ou du mien, de mon départ de cette maison, de la rue Hébert et de mes adieux au Quartier latin, ce sera pour une autre fois. Les histoires trop longues risquent de dégénérer en romans.

Certains visiteurs du Vieux-Québec s'obstinent à ne photographier que les belles façades, la plupart inspirées par le goût britannique. À défaut d'habiter ces demeures, ils rêvent de luxueux intérieurs, victoriens ou modernes. Il ne semble pas leur venir à l'esprit que, pour apprécier un coin aussi joli que le Quartier latin, il faut également explorer ce qu'il cache pudiquement. Le charme des temps anciens où les étudiants animaient ces rues n'existe plus. Cependant, ces fières demeures se maquillent savamment, comme de vieilles dames qui refusent d'admettre le passage du temps. Que les voyageurs soient rassurés au moins sur un point : avec ou sans *bloub*, les rats – car il y en a, ne vous faites pas d'illusions – ne sortent habituellement qu'au moment où les touristes dorment. Sur ce, bonne visite.



JEAN LEMIEUX

I'll remember April

— C'est lui, devant la fenêtre.

Je portai mon regard dans la direction que m'indiquait l'infirmière. Dans la salle commune du C-3, tournant le dos au téléviseur, un homme aux épais cheveux noirs, assis bien droit, flottant dans un pyjama d'hôpital, semblait perdu dans la contemplation du parc. Après un premier verglas, les érables et les ormes, rachitiques dans l'herbe jaune, attendaient l'hiver sous le ciel bas.

— Aucune identification ?

— Pas de papiers, pas de cartes. Tout ce qu'il avait en sa possession, c'est un annuaire des rues de Québec. Il n'a pas dit un mot depuis son arrivée hier soir.

— Est-ce qu'il vous comprend ?

— Pas sûr. Il est méfiant.

— Il mange ?

— À peu près rien. Il ne prend que ce qui est ensaché : des chips, des sandwiches...

— Il s'hydrate ?

— L'eau du robinet. Rien de ce qu'on lui propose. À mon avis, c'est un Indien.

Je saisis le dossier et m'isolai dans une salle de consultation. La note de l'urgentologue était succincte.

Homme dans la quarantaine, sans papiers d'identification, emmené à l'urgence par deux policiers du SPVQ. Il aurait été signalé par de jeunes itinérants qui le trouvaient « bizarre » et craignaient pour sa sécurité. L'homme s'apprêtait à passer la nuit dans le tunnel ferroviaire de Saint-Malo. Il aurait été vu fouillant les conteneurs à déchets derrière le supermarché au coin de Charest et de Marie-de-l'Incarnation. L'homme parlerait seul, dans une langue incompréhensible.

Signes vitaux normaux. Questionnaire impossible. Méfiant. Attitude d'écoute. Halluciné?

Maigre. Calme. Ecchymose frontale droite récente. Neuro sommaire normal.

Cœur, poumons, abdomen normaux.

Impression: Pas d'évidence de pathologie physique. Psychose?

Référé à l'urgence psychiatrique.

Après trente-six heures d'observation, des tests sanguins normaux, des dépistages de drogue négatifs, un tacco cérébral splendide, le psychiatre de garde, en accord avec la travailleuse sociale, avait recommandé une admission dans le programme des troubles psychotiques. «Anonyme», par ailleurs, refusait toute médication. D'après les notes, il dormait plutôt bien et semblait familier avec le quotidien d'une unité de psychiatrie.

Je réintérai le poste d'observation. L'homme n'avait pas bougé. Je l'invitai à me suivre dans la salle d'entrevue.

De petite taille, le teint cuivré, sa crinière noire lissée vers l'arrière, il pouvait aussi bien avoir trente-cinq que cinquante ans. Le nez était aquilin, les paupières, tombantes, les traits, vaguement asiatiques. L'ecchymose virait au brun-vert.

L'attitude du patient était circonspecte. Je ne portais pas de sarrau, rien n'indiquait que je sois psychiatre. S'il ne comprenait pas mes questions, il cherchait à déterminer ma place dans la foule d'intervenants qui s'étaient intéressés à sa personne. Il était maigre, mais non souffrant, et tenait à la main son annuaire des rues de Québec, un petit livre jaune, épais, semblable à ceux que consultaient les chauffeurs de taxi avant l'ère du GPS.

Après le français, je tentai l'anglais. L'inconnu m'observait, perplexe, le cerveau occupé par quelque mécanisme.

— *Hablas espanol?*

Une lueur traversa l'œil d'Anonyme, qui retrouva aussitôt son masque de sachem. Je hasardai quelques questions à l'aide de mon pauvre espagnol. Nihil. Je lui adressai un sourire et lui donnai congé après lui avoir assuré que *aqui seguridad*.

De retour au poste, devant la salle commune, je suggérai qu'on se mit à la recherche de Fernanda, l'infirmière du quatrième.

Malgré l'imminence de l'hiver, les squeegees s'activaient à l'angle de Charest et de Marie-de-l'Incarnation. Ils étaient trois: un efflanqué avec une cigarette sur l'oreille, une boulotte à la brosse mauve et ce qui semblait être un mélange de labrador et de colley. Les deux premiers étaient traversés de divers objets métalliques.

Je garai ma voiture dans le stationnement du détaillant de pneus et les approchai.

— L'Indien? s'étonna l'efflanqué. On n'a pas vu d'Indien ces jours-ci.

— Il veut peut-être parler du gars du tunnel? suggéra la jeune fille.

— Celui-là? C'est vrai qu'il était pas mal *weird*. Mais c'était pas un Indien. Un Latino, peut-être?

Peut-être... Tout en m'expliquant que «le gars n'était pas d'ici et ne savait pas vivre dans la rue», ils me menèrent, deux cents mètres plus loin, au bas d'un talus abrupt, jusqu'au tunnel qui reliait, sous la Haute-Ville, le parc industriel Saint-Malo au quai de l'Anse-au-Foulon. Des bribes de saxophone narguaient les bruits de la circulation. Debout face à une caisse de bières, un drôle de numéro, chapeau cubain et anorak vert lime, disséquait des standards de jazz sous le viaduc du boulevard.

Le tunnel lui-même s'enfonçait dans la falaise à ma gauche. Il n'y avait rien à voir: une arche de béton craquelée, des traverses vermoulues supportant des rails qui servaient si peu qu'ils étaient rouillés, des détritiques, même un vieux téléviseur défoncé.

— On a beau être mal pris, c'est pas une place pour dormir, dit la fille.

Au bout du tunnel, deux kilomètres plus loin, je percevais un petit rectangle de lumière, surmonté d'une arche semblable à celle sous laquelle je me tenais. Le tunnel était parfaitement rectiligne, à tel point que j'avais presque envie de le traverser – ce n'était rien, à peine vingt minutes de marche – pour me retrouver soudain face au fleuve. Anonyme avait dû s'y sentir à l'aise. Il y jouissait, si les choses se compliquaient, d'une issue.

— Vous avez une idée de la façon dont il a atterri ici ?
Mes guides se consultèrent du regard, firent la moue, se tournèrent vers le chien.

— Tout ce que je sais, c'est qu'il est arrivé dimanche soir.

Soit la veille de l'intervention des policiers.

— Ce qui était cool, quand même, c'était le quart de poulet, dit la fille en prenant l'efflanqué à témoin.

L'inconnu, semblait-il, n'avait pas entrepris son bivouac les mains vides. Sous sa veste de nylon, trop légère pour la saison, il avait dissimulé un carton contenant un quart de poulet, avec les frites, la sauce, les ustensiles en plastique, sans oublier la serviette en papier recyclé.

— Une chose comme ça, on n'oublie pas, affirma l'efflanqué avec un air de convoitise.

— Il a mangé ça ici ?

— À la fin, il nous a offert quelques frites.

Je promenai mon regard sur les ordures qui jonchaient les abords de la voie ferrée. Au bout de cinq minutes de recherche, la fille repêcha, de sa main tatouée d'une étoile, un emballage dont l'état de fraîcheur indiquait trois ou quatre jours.

— Charlie BBQ... décryptai-je. Je pense que c'est juste en haut de la côte.

— J'sais pas, dit l'efflanqué. Je viens de Baie-Comeau.

Je pris congé de mes hôtes, regrimpai le talus pendant que le saxophoniste massacrait *I'll remember April*, et me rendis aussitôt à ladite rôtisserie, en haut de la Pente-Douce.

La marée du midi ayant reflué, j'y fus accueilli par une serveuse aux allures de nymphette, aux ongles écarlates, qui trompait son ennui en lisant Lévi-Strauss.

Je lui expliquai, en précisant que j'étais médecin, que je me trouvais aux prises avec un patient extrêmement peu loquace, pour ainsi dire muet, mais qui semblait comprendre l'espagnol.

— La dernière fois qu'il a été vu, dimanche soir, il s'apprêtait à dormir dans le tunnel qui se trouve sous nos pieds, après avoir mangé un quart de poulet de Charlie BBQ.

La mention du dimanche soir éveilla l'intérêt de mon interlocutrice. Elle referma *Tristes tropiques* et disparut derrière les portes battantes qui donnaient accès à la cuisine. Trente secondes plus tard, un homme court, mais imposant, se séchant les mains dans un tablier, vint se camper derrière le comptoir.

— Qui êtes-vous ?

Teint basané, accent hispanique, l'arrivant semblait être un compatriote de mon Anonyme. Je compris qu'on me prenait pour un policier ou un agent de l'immigration, certainement pas pour un docteur en médecine.

Je produisis ma carte du Collège et leur expliquai les circonstances exactes du séjour d'Anonyme à l'unité C-3 du CSMQ. L'homme hésita, consulta la nymphette qui déclara que je n'étais pas « une police », que depuis « la crise des carrés », elle les détectait à dix pieds de distance, « je te jure ».

— Arturo est le cousin de mon épouse, lâcha alors le cuisinier. J'ai voulu rendre service en le recommandant ici. Si j'avais su...

Cinq minutes plus tard, je savais à peu près tout de l'histoire.

Arturo Chambi était débarqué de son Pérou natal, deux semaines plus tôt. Sa famille l'avait expédié au Canada pour des raisons mystérieuses, pour lui permettre un nouveau départ, lui procurer de meilleurs soins ou, plus cyniquement, s'en débarrasser. « Emilia m'avait dit qu'il était plutôt solitaire. Je ne savais pas qu'il parlait tout seul. » Dans une Hyundai de livraison, soliloquer en quechua n'attirait l'attention de personne. Tout s'était assez bien déroulé jusqu'au verglas du dimanche. La Hyundai numéro trois avait quasi fauché un poteau de téléphone en bas de la côte de la Potasse. Arturo n'avait pas attendu l'arrivée des policiers pour prendre le maquis.

— Emilia m'a dit de ne pas m'inquiéter. Il finit toujours par revenir.

— Vous auriez pu signaler sa disparition aux policiers. Ça lui aurait peut-être évité de se retrouver à l'urgence psychiatrique.

— Je ne savais pas si sa situation était... *légale*, vous comprenez? Et puis, je suis sûr qu'il est très bien chez vous, Arturo.

J'en étais moins certain. Je commandai un quart de poulet cuisse pour emporter. Manuel m'en prépara deux, qu'il me fut impossible de payer. Je repris le chemin du C-3, le cerveau imprégné d'*l'll remember April*.

ALAIN BEAULIEU

Le tunnel

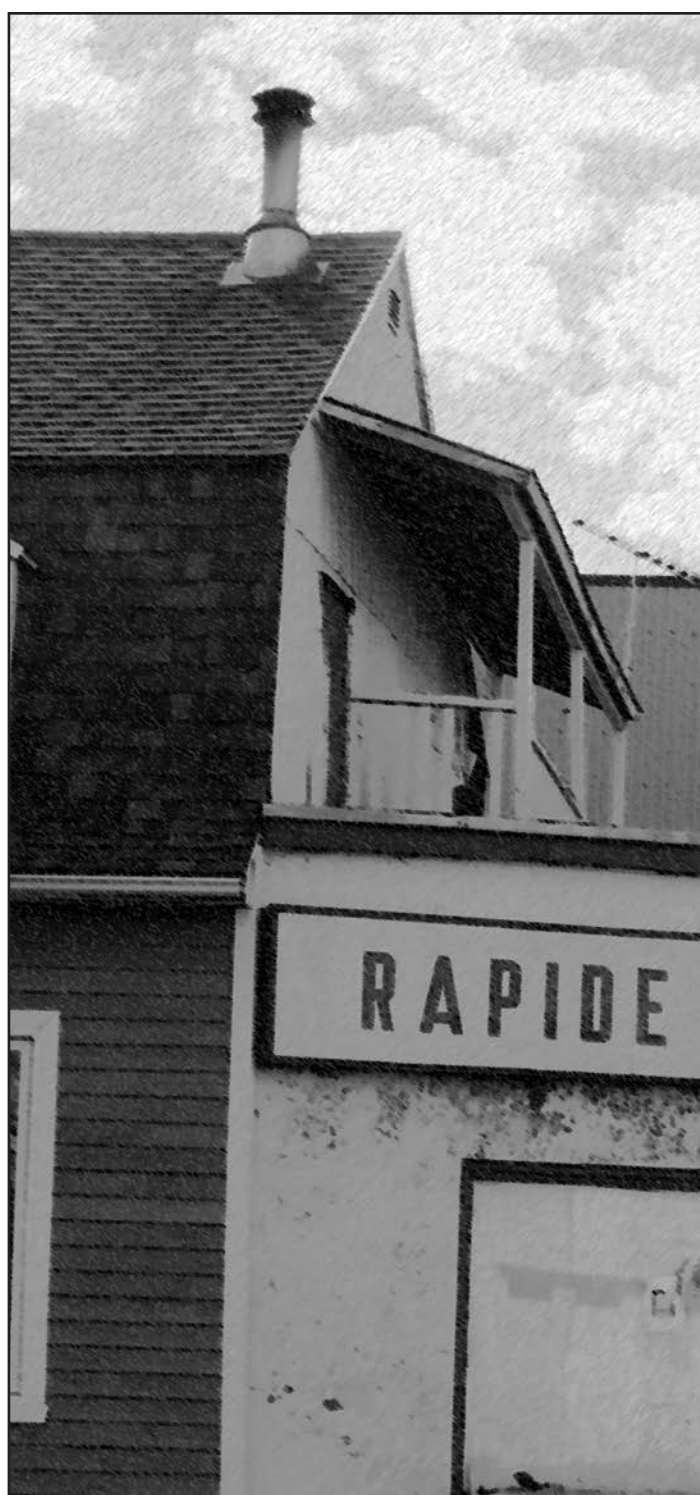
Je te jure je te jure je te jure, Marco, qu'il était là là là à tes pieds. Gros comme ça comme ça comme ça, là là là, je te jure. Un vrai de vrai de vrai rat. Gros comme ça comme ça comme ça. Tu l'as pas vu? Un vrai de vrai rat. Cibole de cibole de cibole, t'es aveugle c'est sûr. Gros comme ça, je te jure. Avec des dents des dents des dents pointues pointues pointues. T'es aveugle c'est sûr. Pis des griffes, là là là, des griffes pointues pointues pointues. Gros comme ça, à tes pieds, là là là. Tu l'as pas vu? Cibole de cibole, j'ai eu peur qu'y te saute dessus avec ses dents ses dents pointues pointues. Imagine. Imagine juste un peu. Un rat gros comme ça comme ça comme ça qui te saute dessus avec ses griffes pointues pointues pointues. Imagine. Y penses-tu? Des griffes des griffes des griffes pointues pointues pointues qui te déchirent la peau des jambes, la peau des jambes, imagine, y penses-tu? Imagine le cri le sang le cri le sang. Gros comme ça comme ça, avec ses griffes pointues pointues qui te déchirent la peau des jambes. Cibole, j'aurais j'aurais j'aurais pas su quoi faire, cibole, pas su quoi faire pas su quoi faire avec ça, pas su quoi faire avec ça. Cibole, un rat gros comme ça comme ça comme ça qui te déchire la peau des jambes, cibole de cibole de cibole, j'aurais j'aurais j'aurais pas su quoi faire. J'aurais crié, le cri le sang le cri le sang, j'aurais crié, le cri le sang le cri le sang, j'aurais crié fort. Fort fort fort fort. J'aurais crié fort. Le cri le sang le cri le sang. J'aurais crié, cibole, pis j'aurais eu peur. Peur peur peur, cibole, un rat gros comme ça comme ça comme ça avec des griffes pointues pointues pointues qui te déchirent la peau des jambes, cibole de cibole de cibole. J'aurais crié, Marco,

pour qu'y te laisse tranquille, maudit rat, gros comme ça, va-t'en maudit rat maudit rat maudit rat, va-t'en cibole de cibole de cibole. Laisse-le tranquille, maudit rat, avec tes griffes pointues pointues pointues, maudit rat, va-t'en. J'aurais crié va-t'en, le cri le sang le cri le sang le cri le sang, maudit rat, tu vois pas qu'y dort, tu vois pas qu'y dort cibole de cibole, laisse-le tranquille maudit rat. Je te jure, gros comme ça comme ça comme ça. Avec des griffes pis des dents des dents des dents pointues pointues pointues. Imagine. Y penses-tu? Imagine qu'y te mord avec ses dents ses dents des dents pointues pointues pointues. Imagine imagine imagine, cibole de cibole, qu'y te mord avec ses dents pointues, y penses-tu? J'aurais crié laisse-le tranquille maudit rat maudit rat maudit rat. Y dort cibole de cibole. Ça fait des jours qu'y a pas dormi, cibole de cibole. J'aurais crié fort, le cri le sang le cri le sang le cri le sang, ça fait des jours qu'y a pas dormi, qu'y a pas dormi cibole de cibole de cibole, laisse-le tranquille maudit rat maudit rat maudit rat. Avec ses griffes pis ses dents, ses griffes pis ses dents, ses griffes pis ses dents pointues pointues pointues. Ça fait des jours qu'y pas dormi, j'aurais crié Marco ça fait des jours qu'y a pas dormi, le cri le sang le cri le sang le cri le sang, qu'y pas dormi maudit rat avec tes dents pointues pointues pointues. Imagine. Y penses-tu? Ses griffes ses griffes ses griffes qui te déchirent la peau des jambes, imagine, le sang le sang le sang qui coule, le sang qui coule, imagine le sang qui coule. J'aurais crié va-t'en maudit rat maudit rat maudit rat, le cri le sang le cri le sang qui coule, imagine, un rat gros comme ça comme ça comme ça, le sang qui coule, imagine, rouge rouge rouge, le sang qui coule rouge rouge rouge. J'aurais crié maudit rat tu vois pas qu'y dort maudit rat, cibole de cibole? Laisse-le tranquille avec tes dents pis tes griffes tes dents pis tes griffes pointues pointues pointues, le sang qui coule, cibole de cibole de cibole, tu vois pas qu'y dort, cibole de cibole? Laisse-le tranquille maudit rat. Je te jure, gros comme ça, là là là, à tes pieds, avec des dents des dents des dents pointues pointues pointues, gros comme ça comme ça comme ça. À tes pieds. Imagine. Maudit rat avec des griffes qui te déchirent la peau des jambes. Imagine. Le sang le sang le sang, rouge rouge rouge, qui coule, le sang qui

coule, le cri le sang le cri le sang le cri le sang. Pourquoi tu te réveilles pas là là là? Je te jure, un rat gros comme ça comme ça comme ça, avec des dents pointues pointues. Pourquoi tu te réveilles pas? J'aurais crié fort, Marco, va-t'en maudit rat maudit rat maudit rat. Pourquoi tu te réveilles pas, cibole de cibole de cibole? Ça fait des jours qu'y a pas dormi, maudit rat, laisse-le tranquille. Imagine. Les dents les griffes pointues pointues qui te déchirent la peau des jambes. J'aurais crié tu vois pas qu'y dort maudit rat? Tu vois pas qu'y dort? Ça fait des jours qu'y a pas dormi, cibole de cibole de cibole. Pourquoi tu te réveilles pas, Marco Marco Marco? Pourquoi Marco Marco, pourquoi tu te réveilles pas? Je te jure, gros comme ça comme ça comme ça, maudit rat, là là là, à tes pieds. J'aurais crié, le sang qui coule, rouge rouge rouge, laisse-le tranquille maudit rat cibole de cibole. Pourquoi tu te réveilles pas? Cibole de cibole de cibole. Marco pourquoi pourquoi pourquoi tu te réveilles pas cibole? Imagine. Y penses-tu? Gros comme ça comme ça comme ça, avec des dents des dents des dents pointues pointues pointues pis des griffes qui te déchirent la peau des jambes. Y penses-tu? Pourquoi tu te réveilles pas? La peau des jambes, le sang le sang le sang. J'aurais crié. Pis j'aurais eu peur, peur peur peur. Pourquoi pourquoi pourquoi tu te réveilles pas? J'aurais eu peur, imagine, gros comme ça comme ça comme ça. Faudrait partir, partir, faudrait partir. Marco, faudrait partir. Pourquoi tu te réveilles pas? Faudrait partir. Imagine. J'ai eu peur. Imagine, un maudit rat, gros comme ça, là là là, à tes pieds. Marco, pourquoi pourquoi pourquoi. J'aurais crié, le cri le sang le cri le sang le cri le sang, rouge rouge rouge. Imagine. Maudit rat maudit rat maudit rat, laisse-le tranquille, tu vois pas qu'y dort? Pourquoi tu te réveilles pas, Marco? Ça fait des jours qu'y a pas dormi, maudit rat, gros comme ça, je te jure, comme ça comme ça comme ça. Faudrait partir, Marco. Marco. Marco. Faudrait partir. Faudrait partir. Faudrait partir Marco. Marco. Marco. Faudrait partir. Pourquoi tu te réveilles pas? Faudrait partir. Imagine. J'aurais crié, Marco. Pourquoi tu te réveilles pas? Faudrait partir. Y penses-tu? Gros comme ça. Faudrait partir. Marco. Marco. Marco. Cibole de cibole, Marco, faudrait partir. Marco. Marco.

Maudit rat maudit rat maudit rat. Marco, faudrait partir. Marco. Marco. Marco. Marco. Pourquoi tu me fais ça? Maudit rat maudit rat maudit rat. Pourquoi tu me fais ça? Faudrait partir, partir partir partir, cibole de cibole de cibole. Imagine, le cri le sang le cri le sang. Pourquoi tu me fais ça? Je saurai pas, Marco, je saurai pas. Pourquoi tu me fais ça? Je saurai pas m'en sortir toute seule. Pas toute seule, pas toute seule Marco Marco Marco, je saurai pas. Pourquoi pourquoi pourquoi tu te réveilles pas? Je saurai pas, imagine, maudit rat maudit rat maudit rat, je saurai pas m'en sortir toute seule, je saurai pas saurai pas saurai pas m'en sortir, pas toute seule Marco. Pourquoi tu me fais ça? Imagine, cibole de cibole de cibole, pas toute seule, je saurai pas. Maudit rat, gros comme ça comme ça comme ça. J'aurais crié, pourquoi tu me fais ça? J'aurais crié, pourquoi tu te réveilles pas? Je saurai pas, pas toute seule, je saurai pas saurai pas saurai pas cibole. S'il te plaît, Marco, s'il te plaît s'il te plaît s'il te plaît. Je saurai pas, s'il te plaît. Pourquoi tu me fais ça? Faudrait partir, partir partir partir. S'il te plaît. Je saurai pas, pas toute seule. Allez, viens, viens. Allez, on s'en va. Imagine. Maudit rat avec ses dents ses dents ses dents pointues pointues pointues. Allez, viens, je saurai pas, pas toute seule, viens on s'en va. On s'en va, viens, on s'en va, Marco, on s'en va, viens. Je saurai pas, s'il te plaît, viens viens viens viens viens s'il te plaît, on s'en va. Fait froid ici, fait froid ici, froid froid froid froid. Viens, on s'en va, fait froid, trop froid, s'il te plaît, viens, allez allez allez, viens on s'en va, fait trop froid on s'en va. S'il te plaît. Viens, on s'en va, fait froid, fait noir aussi, maudit rat. Réveille-toi, Marco. Réveille-toi réveille-toi réveille-toi cibole! Fait froid, viens, on s'en va. Fait noir aussi. Pourquoi tu te réveilles pas? Pas toute seule, laisse-moi pas toute seule cibole de cibole. Je saurai pas, sans toi je saurai pas. Allez viens, on s'en va, Réveille-toi, maudit rat, pourquoi pourquoi pourquoi tu me fais ça? Je vais crier, Marco, je vais crier cibole de cibole. Réveille-toi, je saurai pas je saurai pas je saurai pas. Pas toute seule. Allez viens. Je vais crier, je te jure. Y vont nous trouver, les cochés vont nous trouver, les ciboles de cochés vont nous trouver Marco. Je vais crier pis les cochés vont nous trouver. Pourquoi tu te réveilles pas?

Pourquoi? Y vont nous trouver, les coches vont nous trouver, le cri le sang le cri le sang le cri le sang. Les coches vont nous trouver. S'il te plaît s'il te plaît s'il te plaît. Je saurai pas, toute seule en dedans je saurai pas saurai pas saurai pas. Réveille! Réveille! Réveille cibole de cibole! T'as pas le droit, pas le droit. Je saurai pas toute seule, pas toute seule, toute seule en dedans je saurai pas. Viens on s'en va. Viens viens viens viens on s'en va. Maudit rat, gros comme ça comme ça comme ça. À tes pieds, là là là. Je vais crier, je te jure, je vais je vais je vais crier, le cri le sang le cri le sang le cri le sang. Marco. Marco. À l'aide! À l'aide! À l'aide! J'ai crié, Marco. Y vont venir nous chercher. À l'aide! Maudit rat. À l'aide! Les coches vont nous trouver, Marco, pis y vont te réveiller, pis on va partir Marco, on va partir, on va partir sans leur dire, on va partir sans leur dire, pis je serai pas toute seule, cibole, pas toute seule. On va partir pis je serai pas toute seule. Les coches vont te réveiller pis on va partir, ensemble. À l'aide! Ensemble, partir ensemble, s'il te plaît, partir ensemble, pas toute seule, ensemble, on va partir ensemble, s'il te plaît s'il te plaît s'il te plaît. Pas toute seule pas toute seule pas toute seule... On va partir ensemble. Y vont nous laisser partir ensemble, les coches vont nous laisser partir ensemble, ensemble. On va marcher sur les rails, ensemble. Y vont nous laisser partir ensemble. Sur les rails ensemble, vers le trou de lumière, ensemble, on va partir ensemble vers le trou de lumière. Maudit rat, gros comme ça. Je te jure, Marco, à tes pieds, là là là. J'aurais crié, le cri le sang le cri le sang le cri le sang...



MICHEL PLEAU

Le ciel de la Basse-Ville

rue Saint-Vallier
le paysage est un miroir trop haut

ce matin je penche mon âme
vers les trottoirs
je prends dans mes mains
l'aube jamais bue

toute floraison est difficile
j'ai beau changer
mon corps de place
l'ombre toujours me ressemble

mais sur les murs de briques
rouges et sales comme l'ennui
quelques visages de sel
et une parole lente à décrypter

rue Saint-Vallier ce matin je ne sais plus
qui est l'écho de l'autre

il me reste un peu de soleil
dans les mains
comme un bibelot de verre
que la nuit n'a pas rongé

je protège ce petit feu de rien
et souffle sur les braises
pour retrouver je ne sais plus quoi

je comprends que jamais
le ciel ne se termine
au-dessus des toits

j'imagine la montée de la lumière
l'asphalte que le soleil soulève
quand il perce la nuit

très tôt ce matin rue Saint-Vallier
dans les quelques fleurs qui me parlent
juste assez de clarté
pour que la mort me laisse tranquille

au parc Durocher un arbre dort encore
d'un sommeil difficile à prononcer
j'ai beau accueillir en moi
toutes les branches et toute la mémoire
la solitude est muette et immense

un arbre
et rien n'arrive
il faudrait toutes les fenêtres affolées du monde
pour mettre le feu à mon être
étrange tournoiement du sang

très tôt ce matin
rue Saint-Vallier au parc Durocher
monte en moi le temps
comme une vitre fragile
où se ramassent pêle-mêle
quelques passants et quelques parfums

d'où vient que le soleil s'ouvre ainsi
qu'il traverse la basse-ville ensanglanté
et s'égare dans les ruelles

le monde est en morceaux
je l'ai entendu se fendiller
ainsi que ma parole qui m'échappe parfois

j'aurais beau tout recueillir
faire de mes mains un sac de patience
le vent des choses
toujours traverserait mes paumes

rue Saint-Vallier
le bleu est l'autre couleur du ciel

HÉLÈNE MATTE

Rock City champêtre

Qu'est-ce qu'elle me dit la rivière lorsque je lui dis bonjour?
Elle suit son cours

Tout au long du chemin
menant du pont au parc
Derrière les chardons et les framboisiers
Par-dessus la végétation
qui reprend ses droits
Le profil de la ville
sur l'autre rive

Depuis le pont Dorchester
Je vois
les pignons et les toits
De la Haute-Ville
L'Assemblée nationale et le Château
le Concorde et ses pairs
Des hôtels plus gros
que les clochers

Au pied
de la pente abrupte
Tout de même
Pas si douce la marche
vers Saint-Roch de Grande-Allée
Je vois
les drapeaux flotter dans les airs
Du Palais de justice jusqu'à
ce qu'une monumentale enseigne
me salue

Elle ressemble aux vieilles boîtes de tabac
cylindriques

Citerne au couvercle rouge et au cul
métallique

Un ventre
avec 4 jambes de tuyaux

Où s'affiche
en plein centre

La compagnie Cravan inc.

Qu'est-ce qu'elle me dit la rivière lorsque je lui dis bonjour?

« Rien ne m'allume
comme le grand incendie

Tout se consume
Sauf l'histoire qu'on en dit »

Depuis le toit
de la Rock City

Vestige de l'industrie
d'avant-guerre
ce qui a été à quel prix

La plus grosse fabrique de tabac
du pays

Construite sur un ancien cimetière

Manufacture à tabac
Faisant un tabac

À chiquer à couper
Tabac à rouler l'économie

À l'image des starlettes

Roulure
de cigarette

Pas de la mouture
pour les femmelettes

Pour les fumeurs
de *Sportsman* ou de *Corvette*

Rock City Tobacco

Ton époque est-elle échue?
Rothmans et *Benson* n'ont pas disparu

Sur l'autre rive aujourd'hui
On commémore
 les plantations amérindiennes
On trouve encore
 du maïs et du tabac
Dans les jardins du parc des ancêtres
Les bicyclettes vont à la file indienne
Et les promeneurs se promènent
Cigarette au bec
 Allumette aux doigts

Par-dessus le paysage champêtre
 du site historique
Toujours le gros ventre de Cravan inc.
Rock City n'est pas léthargique
Encore ses ouvriers courbent l'échine
Devant la machinerie qui machine

Qu'est ce qu'elle me dit la rivière lorsque je lui dis bonjour?
 Elle suit son cours
Le héron
 répond qu'il fête
Le retour des poissons
Tandis que le canard pêche
 les vieux mégots



WILLIAM LESSARD MORIN

L'escalier Ange-Aimée

Un soir de mai, j'ai voulu suivre Ange-Aimée, «la Trente Sous» comme on l'appelle depuis la lointaine époque où elle changeait les pipes en monnaie. On me l'avait décrite comme une figure risible, un personnage de légende urbaine dont on se moque entre amis. Mais je voulais en quelque sorte déconstruire le mythe et la rendre concrète, plus précise à mes yeux.

Je l'ai aperçue pour la première fois un dimanche, rue Saint-Joseph, devant la bibliothèque Gabrielle-Roy. Elle était assise sur un banc de béton et fumait une cigarette. Son corps rachitique était recroquevillé et elle reposait rapidement son bras droit sur sa cuisse après chaque bouffée de tabac. Il m'a fallu entendre des piétons la nommer pour savoir qu'il s'agissait d'elle. Je me suis déplacé pour pouvoir continuer à l'observer, sans toutefois qu'elle prenne conscience de ma présence. Ses cheveux étaient asséchés par la décoloration, ses yeux, grassement noircis, ses vêtements trop serrés la rendaient vulgaire, remarquablement vulgaire. Elle portait de nombreux bijoux tape-à-l'œil et du vernis à ongles rose bonbon qui détonnaient avec son visage ridé et sa maigreur. Son teint jauni laissait deviner des années d'abus d'alcool ou de narcotiques, alors que les cernes sous ses yeux témoignaient des nombreuses nuits sans doute passées sur les trottoirs. Après avoir terminé sa cigarette, elle est restée quelques minutes sans bouger, puis elle en a allumé une autre. J'ai dû partir quelques minutes plus tard. J'étais attendu pour souper chez des amis. Vers vingt et une heures, je suis retourné chez moi en empruntant la rue Saint-Joseph. Ange-Aimée n'y était plus. Il n'y avait plus qu'un amas de mégots sur le pavé.

J'ai réussi à libérer toutes mes soirées pour les deux semaines à venir. J'ignorais si j'allais pouvoir revoir Ange-Aimée, mais un désir encore flou me poussait à m'y risquer. Après tout, je n'avais rien à perdre.

Au travail, pendant mes pauses, je faisais des recherches sur le web à son sujet. J'ai trouvé quelques photos, récentes pour la plupart, sur lesquelles j'ai reconnu cette expression indéchiffrable qu'elle affichait le dimanche précédent. Un visage à demi effacé dont on ne saurait dire s'il est triste ou indifférent. Des paupières fanées qui masquent l'éclat potentiel du regard d'autrefois. Des lèvres peintes de rouge s'affaissant aux commissures, épuisées par le temps et la cigarette. Une mâchoire relâchée, la peau du cou ramollie.

Chaque soir, après le souper, je me rendais dans le quartier Saint-Roch. De Langelier à Saint-Dominique, je cherchais à la revoir, sans jamais y parvenir. Une fois, alors que je m'apprêtais à rentrer chez moi, j'ai entendu deux jeunes qui parlaient d'elle méchamment, mentionnant au passage qu'elle fréquentait aussi les rues de la Haute-Ville. Je leur ai demandé où ils l'avaient vue et ils m'ont répondu qu'elle se tenait aux alentours du Drague, la discothèque gaie de Québec. J'ai retrouvé ma motivation et suis monté vers Saint-Jean-Baptiste en empruntant l'immense escalier du faubourg.

Elle n'y était pas ce soir-là. J'ai dû me résigner à retourner à mon appartement, rue Bagot. Avant de m'endormir, j'ai noté mes allées et venues de la journée dans mon carnet, façonnant à ma manière une sorte de guide des probabilités de voir Ange-Aimée à tel ou tel endroit. Jusqu'à présent, j'avais eu très peu de chance.

Le lundi suivant, j'ai dû me rendre chez mon dentiste, rue Saint-Vallier. J'y suis allé à pied, en faisant un grand détour par la rue Saint-Joseph, espérant tomber sur ma dame mystérieuse. Je suis arrivé chez le dentiste sans l'avoir vue.

Après le supplice habituel des seringues et des instruments de métal hétéroclites, j'ai emprunté Saint-Vallier en sens inverse, profitant de ce que je ne travaillais pas de la journée. Le goût du fluor mentholé dans ma bouche contrastait avec l'arôme permanent de fumée de cigarette qui imprègne toujours cette rue, comme si même

les égouts s'étaient mis au tabac. J'ai tourné à gauche sur Saint-Joseph, avec l'idée de retourner à la bibliothèque.

En traversant la rue Dorchester j'ai sursauté, croyant apercevoir Ange-Aimée au loin. Je me suis approché à pas rapides. C'était bel et bien elle, toujours assise à fumer sur le même bloc de béton. J'ai retrouvé ma planque, mais cette fois, je devais prévoir la suite des choses. Je voulais la suivre dans tous ses déplacements à travers la ville. Pour cela, il me fallait des provisions. J'ai filé un billet de vingt dollars à un passant pour qu'il m'achète un sandwich au café d'en face en lui disant de garder la monnaie.

Ange-Aimée s'est levée alors que l'homme revenait avec mon repas. J'ai attendu quelques secondes qu'elle se mette en route, puis j'ai entamé ma filature, en toute discrétion. Sur le boulevard Charest, elle s'est dirigée vers l'est, en direction du Vieux-Port. Elle marchait lentement, s'arrêtant une bonne trentaine de secondes à chaque coin de rue, même lorsque le feu de piétons était allumé. Elle regardait un peu partout autour d'elle, la tête inclinée, les épaules fléchies. Je me maintenais toujours à une distance d'au moins vingt mètres, juste assez pour ne pas paraître suspect. Au bout d'une quinzaine de minutes, alors que Charest devenait Saint-Paul, Ange-Aimée a pris à droite et est entrée dans un édifice. J'y arrivai quelques secondes plus tard. Il s'agissait de la Taverne Belley, et je me suis dit que je pourrais y boire une bière et l'observer à ma guise.

L'endroit m'a plu, avec son carrelage noir, ses murs de brique et son plafond d'aluminium moulé. Depuis, j'y suis souvent revenu, non plus pour y suivre cette femme étrange, mais pour me remémorer ce jour de juin. Je me suis assis à une petite table du coin à l'avant, qui me donnait une vue sur l'ensemble de l'intérieur et sur le parc de pétanque devant l'immeuble. Ange-Aimée était assise, une pinte de bière blonde à la main. Elle parlait au barman avec sa voix rouillée, trop bas pour que je puisse saisir leur conversation. Elle buvait lentement, à petites gorgées, renversant parfois un peu de bière sur le comptoir. L'employé nettoyait le tout à la va-vite, d'un coup de chiffon approximatif. Ange-Aimée continuait à discourir comme si de rien n'était, comme si elle ne

sentait pas la bière couler sur son menton et ne voyait au-delà d'un point fixe, perdue qu'elle était dans ses pensées. Elle ne s'est jamais retournée vers moi. Aussi, n'ai-je pu lui signifier mon intérêt grandissant pour elle.

Au bout d'une heure, elle s'est levée pour quitter le bar. J'ai attendu trente secondes et l'ai suivie, encore une fois. Elle reprenait le même chemin, en sens inverse, quand elle a bifurqué à droite sur la rue de la Couronne et poursuivi sa route vers l'ouest de la rue Saint-Joseph.

Je me suis pris à l'imaginer quarante ans plus tôt, au temps où elle avait acquis ce surnom de « Trente Sous », présent encore dans le folklore des vieux comme des jeunes de Saint-Roch. Elle avait sans doute régné sur la rue Saint-Joseph quand celle-ci, recouverte d'un toit de plexiglas et rebaptisée mail Saint-Roch, était devenue le refuge des itinérants, des prostituées et des junkies. Ange-Aimée, parmi ces éclopés, figure de proue de cette époque en déclin, avait ensuite perdu son toit dans les années quatre-vingt-dix. Avec les boutiques de luxe qui s'installaient de part et d'autre de la rue, une nouvelle jungle prenait possession du quartier. Elle n'y avait plus sa place et son commerce a périclité au fil des ans. Alors pourquoi était-elle encore ici? Je voulais lui demander tout cela, savoir si elle regrettait le quartier qu'elle avait connu. Mais je n'osais pas.

Je suis retourné chez moi vers vingt-deux heures, convaincu que je n'aurais pas pu trouver la bonne manière de l'aborder. Son mystère lui collait à la peau et une part de moi ne voulait pas le détruire, malgré toutes mes démarches et toutes les heures passées à ses trousses. Ange-Aimée avait le même caractère légendaire que la rue du Trésor: un passage touristique étonnant où l'on s'arrêtait brièvement, avant de rentrer chez soi.

Des semaines plus tard, à la page 33 du *Soleil*, dans un petit encadré tout en bas, j'ai vu ce titre qui m'a ébranlé: *La fin des trente sous*. J'ai parcouru rapidement l'article, qui ne faisait que cinq ou six lignes. Ange-Aimée était décédée en tombant dans l'escalier du Faubourg. Un fait divers pour le journal, un événement à oublier dès le jour suivant.

L'histoire de sa vie.

EMMANUEL BOUCHARD

*Ahte*¹

Le bosquet couvrait presque toute la superficie de la petite cour. Quand nous sommes sortis de la maison pour examiner le patio à refaire, Alexis n'en avait que pour l'échéancier et le prix des travaux. Moi, j'étais demeuré ébahi devant la régularité de la plantation que mon ami wendat avait réussi à élever dans ce repaire ombragé du quartier Saint-Sauveur, si peu propice à la sylviculture : une masse de sapins bien droits et généreusement pourvus, disposés avec art, ni trop près ni trop loin les uns des autres.

Alexis voulait du cèdre, même si je lui répétais qu'il se ruinerait. Il me rabattait les oreilles avec la durabilité de cette essence et la proximité d'une *entreprise locale*, en Beauce ou dans Portneuf, je ne sais plus. *Limite des coûts de transport, consommation minimale des ressources non renouvelables*. Vous voyez le genre ? Ce sont ses arguments qui m'ont donné l'idée : *Tu veux éviter le transport ? Attends encore quelques années et tu auras ce qu'il faut dans ta cour : un patio en bois debout. Tu m'as toujours dit que le sol argileux de la Basse-Ville, c'était bon pour les aiguilles.*

Alexis a regardé ses conifères en souriant. Traversant lentement sa cour, il a saisi d'une main le tronc d'un des sapins et l'a tiré du sol en mimant l'effort d'un arracheur de dents. *Des arbres de Noël ramassés à la rue en janvier. N'auront pas été coupés pour rien, hein ? T'as raison : j'commence à croire qu'ils ont poussé depuis qu'ils sont là.*

Nous étions en mars.

Chaque printemps, je montais à mon balcon au moment de la fonte des neiges, ma pelle dans les mains, pressé d'en finir avec l'hiver. Un dimanche, quand toute la surface eut été nettoyée, je me suis accoudé à la balustrade : dans sa cour, Alexis avait déjà commencé à libérer l'espace qui nous permettrait de travailler. Derrière la remise, il avait rassemblé les premiers sapins de Noël abattus par la fonte, leurs aiguilles pâles et desséchées. Sur le monticule restant, trois autres commençaient à piquer du nez.

C'est ce jour-là que je l'ai remarquée pour la première fois : près du coin le plus rapproché de la maison, une belle épinette bleue, atteignant presque la hauteur de la remise. Il s'agissait d'une variété tortueuse ; ses branches sinueuses hésitaient sur la direction à suivre ; sa tête faisait des zigzags, comme si elle s'obstinait à pousser le mur contre lequel elle butait.

*

Je suis allé retrouver mon voisin avec mes outils le jour où il a reçu son bois. Ses fournisseurs avaient empilé les beaux morceaux de cèdre sous la porte cochère pour ne pas encombrer l'espace de la cour déjà restreint.

Il fallait d'abord défaire le patio pourri, devenu presque dangereux pour les enfants. Nous y avons travaillé tout l'avant-midi et, vers le milieu de la journée, nous avons déposé nos marteaux et nos pieds-de-biche. Alexis est allé nous chercher une bière et nous avons profité un peu du soleil, assis sur une pile de madriers.

Spéciale, ton épinette. Elle a manqué d'oxygène à la naissance ou quoi ? Alexis m'a frappé l'épaule en riant comme un dégénéré et j'ai failli renverser ma bière. L'ai installée là au mois de janvier. Il s'était levé, incapable de demeurer assis plus de cinq minutes. Tu sais, René et Gaby, qui habitent près de l'Akiawenrahk², qui cultivent toutes sortes de raretés ? À quelques semaines de Noël, ils ont surpris un hurluberlu sur leur terrain : le dingue achevait de couper leur picea, en plein milieu, pour se faire un sapin. Alexis s'est approché de la clôture. Les deux gars l'ont engueulé solide. Je pense qu'ils l'ont même un peu bousculé. N'empêche... Puisque le mal était fait, ils ont planté leur moitié d'épinette

dans le banc de neige, juste devant leur clôture, et ils l'ont décorée de lumières. Après les Rois, ils la mettaient à la rue au moment où je suis passé dans le coin. Je n'ai pas pu résister.

J'ai rejoint Alexis près de l'épinette. Les branches courbées n'avaient vraiment pas l'air d'avoir les idées claires, mais la couleur des épines lançait des éclats, apparemment stimulée par la clarté printanière. Des éclats presque surnaturels, qui brûlaient les doigts, les yeux.

Allez! Assez flâné. On s'y remet?

*

Nous avons terminé le nouveau patio en trois jours. Alexis exultait : puisque je ne voulais pas accepter d'argent, il m'a promis vingt fois de trouver un moyen de me rendre la pareille.

Quand tout a été nettoyé et que j'ai eu fini de rassembler mes outils, je suis allé saluer ses enfants, qui exploraient déjà en babillant leur nouvelle surface de jeu. Alexis, jamais très loin : *Juliette, laisse ta sœur s'amuser avec vous!* Et j'ai continué jusqu'à l'épinette.

Un bleu vif; le tronc de l'arbre, bien planté dans la terre, complètement déneigé à présent; les épines, droites, rigides, bien hydratées. *Belle réussite, hein?* m'a crié Alexis, le plus sérieusement du monde. L'éclat bleuté des épines: comme un glaçon qui vous perce la peau. *Vraiment, t'es un fameux horticulteur! Un alchimiste, même!*

Il fallait que je vérifie. J'ai saisi des deux mains le corps épineux de l'arbre et j'ai tiré de toutes mes forces. Après la troisième tentative, j'ai dû me rendre à l'évidence: les racines étaient bien agrippées à la terre; elles avaient probablement trouvé de quoi s'y nourrir. Dans le Sacré-Cœur de la paroisse je suppose, ou dans les glaises de la mer de Champlain – Alexis essaierait sûrement de m'en convaincre, en latin ou en wendat.

Nous étions en avril, et mon voisin commencerait bientôt son aménagement paysager.

1. En wendat, « épinette ». Merci à Jean Sioui pour les conseils linguistiques.

2. Akiawenrahk, « rivière à la truite », est le nom wendat de la rivière Saint-Charles, qui coule du lac Saint-Charles (Loretteville) jusqu'au fleuve Saint-Laurent.



JULIA PAWLOWICZ

L'étoile du Saint-Sacrement

La Haute-Ville surplombe le fleuve et laisse son ombre couvrir les pauvres, les ouvriers, les immigrants, ceux qui travaillent sur les docks ou à la Daishowa, empuantis par ses exhalaisons. Si la journée a été belle, ils ont réussi à s'imaginer qu'ils étaient au bord de la mer, entre les sifflements des sirènes des porte-conteneurs et le murmure des voitures qui se suivent maintenant sur les bretelles de l'autoroute Dufferin-Montmorency direction la fuite, vers Sainte-Anne-de-Beaupré ou ailleurs sur la rive Nord du Saint-Laurent. Muette et impassible, l'île d'Orléans voit chaque matin la petite foule se lever, pousser son rocher vers des hauteurs qui lui donneront, le soir venu, une gifle, un élan pour une descente inéluctable vers son point d'origine. Quelques verres de Black Label, une Du Maurier. Quand la nuit recouvre Limoilou et Saint-Sauveur, la ville perd progressivement son souffle haletant, et enfin s'assoupit. 1989. Chacun mène son combat.

L'église du Très-Saint-Sacrement surveille tout cela, pondère cet équilibre, regarde les indigents monter jusqu'à elle par une côte à pic et sinueuse, à la queue-leu-leu, un peu chaque jour de la semaine et plus spécialement le dimanche, quand le Seigneur peut-être, s'il est fidèle à son calendrier, daigne tendre l'oreille. La messe se déploie alors au rez-de-chaussée mais moi, c'est au sous-sol que je m'amuse. Les escaliers qui permettent d'y accéder sont larges, peints en beige, usés par des milliers de pas. Je me tiens à la rampe, je ne veux pas glisser tandis que j'accélère mon rythme. J'arrive enfin au coffre à trésors.

On a beau parler d'un marché aux puces, d'un repaire pour toutes sortes de vermines, pour moi, c'est le château

de poupées grandeur nature, c'est un souk, la caverne d'Ali Baba sans les quarante voleurs. Les vieux sont immobiles, les assiettes, ébréchées. Et moi, je suis celle qu'on voit arriver sous le nuage de fumée qui s'est formé au-dessus des têtes. J'occupe avec les jambes des visiteurs le seul espace d'air pur qui reste. Je souris à tout le monde. Les visages longs alors se dérident, les mains aux doigts crochus se tendent et de temps à autre une bouche géante, peinturlurée d'un rose à lèvres gras est tendue vers ma joue. *Smack*. Le petit rat des puces, c'est moi. Ça fait des années que je viens avec ma mère. Compléter son *kit* de vaisselle dépareillée. Jaser, jouer aux cartes à la fin, assises sur des boîtes de carton, dans l'agitation du remballage. Des fois, elle raconte des choses sur notre vie. Mais la plupart du temps, il n'y a pas grand-chose à dire. Ma mère, elle ne va pas à la messe. C'est ici, sa communauté. En bas.

Ce matin, c'est devant l'étal des fourrures que je traîne. À Montréal, loin d'ici, le Mile-End n'est pas encore *in*, les artistes récupérateurs n'existent pas : les années quatre-vingt-dix sont le *no man's land* du manteau en hermine. Les boules à mites ont pris le dessus. Dans la pile, mes mains font la course à la douceur. Je me sens Amérindienne. Je touche avec un respect soigneux chacune des peaux, je soupèse, je caresse. Là, dans le coin droit, des yeux de plastique, deux billes noires, me regardent. Des pattes pourvues de boutons-pression sont fixées l'une à l'autre dans une prière éternelle. On passe ce vison par-dessus la tête, on le porte autour du cou. Je l'essaie, je l'aime. Ses poils caressent mes joues. En deux secondes il m'a réchauffée.

Et me voici à l'opéra. Je ne sais pas que le boulevard Saint-Cyrille s'appelle maintenant René-Lévesque, mais je l'emprunte en robe longue, en talons hauts, je vole jusqu'au Grand Théâtre. On y présente *La petite fille aux allumettes*. C'est soir de première et tout étincelle. On me prend en photo, les flashes fusent, je gagne ma loge lentement, retenue par la foule, retenue par leurs cris, par mon habitude, aussi, de ployer, de signer des autographes et de poser pour la photo. Je suis celle qui montera sur les planches tout à l'heure, je suis celle qui aura à se déguiser

en haillons, à salir son visage plutôt qu'à le maquiller joliment. J'ôte mon vison, je l'accroche cérémonieusement derrière la porte. Le trac ne me prend pas : j'avance sous un tonnerre d'applaudissements jusqu'au milieu de la scène. Sur mon visage coulent de petites larmes salées, que je suis allée chercher loin, loin derrière. Je regarde le public en contrebas. Je prends toute la mesure de ma nouvelle place en hauteur, sous les *spotlights*. J'ai réussi à monter la côte, de la Basse-Ville à la Haute-Ville.

Au bazar, le vison a le fixe. Je ne le lâche pas des yeux. C'est deux piasses, maman. J'insiste. Mais quessé tu vas faire avec ça ? Je ne réponds pas, je hausse les épaules. Fernande, la madame derrière sa table couverte de fourrures, nous regarde. Elle en a vu d'autres, c'est sûr. Elle écrase le mégot de sa cigarette, le jette sur le sol. Elle me dit : r'garde. Si tu me chantes une de tes tounes, ma belle, j'te le donne, le vison. Hein ? C'est-tu correct, ça ? Ma mère est amusée. OK, Fernande, t'es ben fine. Ça te tente-tu ? qu'elle me demande. Je ferme les yeux. La foule est là, patiente, à m'attendre, en silence. J'inspire très fort. Oui, ça me tente, maman. Après, on ira peut-être manger un cornet au bar laitier, hein, même si c'est le milieu de l'hiver ?



SONIA ANGUELOVA

Lapsang souchong

Mademoiselle Adèle Stuart
82, Grande-Allée Ouest, Québec

Mademoiselle,

Dans les années quatre-vingt, je passais souvent devant votre cottage, j'admirais votre jardin. Je voulais connaître l'histoire de cette maison, une « survivante » à côté de ce qui allait devenir le centre commercial Petit Quartier. Alors que vous, dans votre demeure, persistiez inébranlablement, en retrait, derrière les arbres et la végétation. Je pensais que tôt ou tard les héritiers de cette merveille la vendraient à des promoteurs qui en feraient des condos. Je ne pouvais pas me faire à cette idée. Je cherchais une façon de vous épargner le pic des démolisseurs.

J'étudiais alors à l'université en journalisme et en histoire de l'art, collaborais à des émissions culturelles et littéraires à la radio communautaire. Et si je réalisais un reportage sur la maison, pour garder des traces avant sa disparition ?

J'avais entendu dire qu'une vieille dame y vivait. Je ne connaissais pas votre nom.

Un soir, tremblante de trac, mais décidée, j'ai poussé la porte de la grille, celle de la rue Cartier. J'ai sonné.

Une femme vint m'ouvrir. J'avais un carnet et un stylo en main. J'ai baragouiné que j'étais journaliste et que je voulais écrire sur cette habitation et sa propriétaire.

Elle me répondit que « Mademoiselle » était en train de prendre son repas, qu'elle était trop vieille et qu'il fallait la laisser tranquille. Voilà comment j'ai été éconduite.

Un ou deux ans plus tard, j'apprenais que «Mademoiselle» était morte et que sa maison deviendrait un musée. Le cottage et le jardin étaient sauvés.

Je suis déménagée à Montréal.

Plus de dix ans après, je me dirige vers la maison Henry-Stuart. La neige tombe sur la plaque à l'entrée. Des gens conversent sur la galerie. Je m'avance, demande si je peux visiter. Non, le musée est fermé aux visiteurs en décembre. Une femme me dit que la directrice s'en vient, la voilà qui descend de sa voiture et s'avance. Elle me répète que les visites ont lieu l'été. Et pour une écrivaine en résidence, qui est dans la ville pour trois mois? On promet de me rappeler.

C'est ainsi que j'obtiens une visite privée, le 20 décembre. Ah! quel privilège que de franchir la porte d'entrée. Quelle est l'odeur du passé?

Un coffret de voyage, un carnet. Envie d'ouvrir, de feuilleter.

Mademoiselle Adèle Stuart. Vous, votre mère et votre sœur aînée Mary aviez emménagé ici en 1918.

Mary s'est mariée et son époux, Monsieur Strang, est venu vivre avec vous. La chambre des maîtres, au rez-de-chaussée, est restée telle quelle, avec ses deux lits côte à côte, son *dressing-room* et sa salle de bain.

Vous viviez à l'étage, avec votre mère, vous aviez là votre propre salle de bain.

Votre beau-frère avait installé son bureau au rez-de-chaussée; il collectionnait des objets minuscules – oiseaux, vases, livres. Après sa mort, vous en avez fait votre boudoir.

Mary et Adèle, vos initiales gravées sur vos objets de toilette: brosse à cheveux, flacons. Les armoiries des Stuart. Des meubles hérités de votre arrière-grand-père, l'écrivain Philippe Aubert de Gaspé, seigneur de Saint-Jean-Port-Joli. Cette horloge qui fonctionne toujours lui appartenait. Il était 13 h 40 quand je me suis arrêtée devant.

Le hall d'entrée, avec le plat en bronze pour déposer les cartes d'invitation. Les domestiques allaient de maison en maison pour convier la bonne société au thé.

Le salon où vous les receviez, la salle à manger... Le foyer à charbon. Maintenant, la maison est chauffée par des calorifères à eau chaude.

La domestique portait un uniforme, celui que je vois est bourgogne, avec son col et son tablier blancs, en organdi, impeccablement repassés. Vos toilettes, celles de votre sœur. Ses gants de chevreau, ses mains toutes petites, des mains d'enfant. Et que dire des chapeaux, bien sages dans leurs boîtes.

Ah! que n'ai-je rêvé de ces commodes pleines: tissus, dentelles, broderies, perles! Tous ces objets qui vous ont accompagnée: livres, coffres, commodes, tapis, vaisselle, argenterie, vases, cadres, portraits. Celui de votre grand-mère Charlotte, si belle.

Une vie protégée, réglée comme une horloge.

Chaque chose à sa place, chaque activité à son heure, à la bonne saison.

Une vie bourgeoise, sans obligation de travailler. Lire, écrire, voyager, recevoir des amis à l'heure du thé pour converser.

Et bien sûr, vous aviez des chiens! Des terriers écossais. On raconte que votre dernier avait le droit de manger à table, qu'il avait sa propre vaisselle.

Je mettrais volontiers mes pas dans les vôtres, Mademoiselle. J'irais avec vous chez votre amie Catherine Rhodes, au domaine Cataraqui, là où j'ai travaillé un été comme hortultrice. C'est elle qui vous a fait connaître les travaux de William Robinson et c'est à cause de lui que, dans votre jardin, le muret de soutènement est sans mortier et que dans les interstices prolifèrent des plantes indigènes. À cette époque, vous aimiez conduire et reveniez toujours avec des boutures.

Vous adoriez le muguet. Il y en avait tout autour de la maison et leur parfum entraînait dans le cottage par les fenêtres ouvertes. Plus tard dans la saison, c'était celui des roses.

Avez-vous vu la princesse Elizabeth lors de sa visite au mois d'octobre 1951? S'est-elle arrêtée au domaine Cataraqui? Votre cottage est une humble demeure devant cette villa, avec ses salons en enfilade, ses cheminées de marbre et ses escaliers imposants.

Vous aviez du temps.

Une de vos petites-nièces affirme que vous aviez de l'esprit. Vous lisiez beaucoup, trois à cinq livres par semaine, faisiez des voyages. Vous alliez en Angleterre, partiez à la fin de décembre, peut-être en janvier. À Londres, vous alliez au théâtre, chez vos amis, chez les antiquaires, oui, vous aimiez sortir. Mais toujours vous étiez chez vous l'été, l'automne et le printemps. Vous aviez votre roseraie.

Votre vie durant, vous avez soutenu des œuvres caritatives, en particulier la Croix-Rouge pendant la Seconde Guerre mondiale.

Est-ce votre oncle qui vous a légué sa fortune, ou bien le mari de votre sœur ?

Votre mère est morte dans cette maison, votre sœur, devenue veuve, aussi. Vous viviez donc seule avec la domestique francophone – qui a été quarante ans à votre service – et le jardinier. Le monde autour changeait, vos amis anglophones disparaissaient les uns après les autres. Vous persistiez dans votre routine immuable.

Soixante-dix ans dans la même maison.

Jeune immigrante de dix-huit ans, j'arrivais à Québec en 1971, apprenais le français et ignorais tout de votre existence.

En 1973, j'accouchais de ma fille, vous étiez sans doute dans votre jardin, à protéger vos rosiers pour l'hiver. Quand je partais pour la Gaspésie, vous vous installiez dans l'ancien bureau de votre beau-frère. Vous ne montiez plus les escaliers.

En 1983, je revenais à Québec, mère monoparentale de deux enfants, louais un appartement sur la rue Fraser, à deux pas de votre maison.

La transformation de l'ancien garage en centre commercial au bout de votre propriété a dû vous déplaire, vous déranger. Heureusement que les vignes vous cachaient des curieux, la végétation faisant barrière, atténuant les bruits de la Grande-Allée et de la rue Cartier. Dans le cottage: portes, fenêtres fermées. Une oasis de paix. Vous ne sortiez plus beaucoup. La domestique s'occupait de tout: cuisine, commandes... Avec son mari jardinier, ils voyaient à tout.

Vous pouviez vivre avec vos souvenirs, ceux de votre mère, de votre sœur, de vos amis, tous partis... Pour vous, l'important c'était la roseraie, le jardin; soixante-dix ans à cultiver, à embellir, voilà une noble occupation, qui assure longévité, j'imagine. Déjà que vous purifiez l'eau pour préparer le thé! À l'épicerie Bardou, rue Cartier, vous n'aviez pas besoin de demander, ils savaient ce que vous préfériez.

Mademoiselle, vous aviez 98 ans quand vous avez quitté ce monde, en 1987, au mois d'octobre. À l'université, j'étais en train de découvrir les manuscrits de Félix-Antoine Savard, sa correspondance, archives consultées avec immensément de respect. Ah! toucher des yeux, des doigts le passé!

Mademoiselle Stuart, je vous ai suivie jusqu'à la bibliothèque de la Literary & Historical Society of Quebec. Vous y alliez une fois par semaine. Pendant plusieurs années, vous avez fait partie du comité de sélection des livres.

Fondée en 1824 par Lord Dalhousie, la LHSQ déménagera plusieurs fois avant de s'installer dans l'aile nord du Morrin College en 1868. Cet édifice abritait l'ancienne prison où votre arrière-grand-père, Philippe Aubert de Gaspé, fut emprisonné pendant trois ans. Vous aviez hérité des meubles provenant de son manoir.

Vous voici donc montant l'escalier en bois du Morrin Center. À votre droite, sur le mur, les portraits, ovales et carrés, du premier président de la Society jusqu'au dernier. Les cadres des photos noir et blanc, suspendus à l'aide de chaînettes, sont accrochés à distance respectable les uns des autres. Des messieurs barbus, moustachus, avec des favoris immenses, telles des ailes d'anges sur leurs visages sérieux. Bienvenue, *welcome to the LHSQ*.

Dès la porte franchie, vous voici en Angleterre. Des murs entiers d'étagères remplies de livres. Vous les aimez comme elles sont, même celle qui penche, comme si le poids des ouvrages, avec les années, y avait laissé son empreinte. Les planchers sont en chêne, ainsi que les bureaux, les chaises.

Une galerie encercle le deuxième étage, la balustrade est peinte en blanc telle une dentelle, un escalier en colimaçon ouvragé y mène. Du haut de cette mezzanine, une statue du général James Wolfe, tout de rouge vêtu, pointe l'index de la main gauche vers l'est. En saluant le militaire, vous vient en tête l'histoire de cette représentation de Wolfe, aux dimensions modestes. Réalisée par un boucher, qui l'avait installée en haut de son commerce au coin de la rue Saint-Jean et de la côte du Palais, elle eut à subir la colère des francophones sous la forme d'insultes, de tomates, d'œufs, de cailloux. Le boucher l'a enlevée et envoyée à Londres, pensant la mettre à l'abri. Placée devant un pub, elle n'a pas trouvé grâce non plus aux yeux des Londoniens. Certains diront que Wolfe le méritait. Il n'était pas un tendre, on connaît la cruauté du personnage, pas étonnant qu'on l'ait rejeté. On l'a renvoyé à Québec et c'est ici, dans cette bibliothèque où il n'avait plus à craindre ni les intempéries ni l'humeur des passants, que Wolfe a enfin trouvé la paix.

Rien n'a changé dans ce lieu depuis que vous avez commencé à le fréquenter : l'immense bureau ayant appartenu à George-Étienne Cartier, le divan et les chaises garnies de cuir, comme les tables et le tapis persan. Lieu convivial, *so British*. Vous êtes ici chez vous. Vous aimez particulièrement les calorifères ouvragés à l'entrée et ceux de la bibliothèque : leurs motifs floraux vous rappellent en hiver la présence de votre jardin sous la neige. Vous avez assisté ici à des conférences sur l'aménagement des jardins, sur la culture des roses.

Aujourd'hui, ce sont les écrivains et les poètes qui animent la bibliothèque. Sur les chaises où vous vous asseyiez, Mademoiselle, prennent place la poignée d'anglophones qui vivent encore dans la ville. Ni tambours, ni trompettes pour annoncer ce lieu, pas de façade imposante. Tout est à l'intérieur et pour celui ou celle qui pousse la porte, comme moi, c'est entrer dans un monde merveilleux, où le passé peut encore respirer. Ce passé au visage ridé ne cache pas son âge, n'a pas honte de ses habits usés. On l'a juste dépoussiéré.

Imprégnée dans la trame des tapis, couchée entre les pages jaunies des livres, tapie dans les craquelures du

plancher, l'âme d'un lieu, comme une couverture sur les épaules d'une vieille dame, auréole les objets, leur donne l'incandescence des années, des siècles passés.

De l'autre côté de la rue, dans ce qui fut l'ancien temple méthodiste Westley – qui a accueilli l'Institut Canadien de Québec et où se trouvait la bibliothèque du Vieux-Québec –, sur les pierres de ce passé, on bâtit la future Maison de la littérature. Vingt et unième siècle oblige, on garde l'enveloppe extérieure, mais tout ce qui est à l'intérieur sera arraché. On remplace le vieux par du neuf, béton, néons, espaces ouverts, verticaux, vides et lumineux. On gardera un rideau de scène, une porte de l'ancien temple, un siège de la salle de spectacle, autant d'artefacts que les architectes parsèmeront ici et là après de savants calculs et des simulations en trois dimensions.

Je regretterai l'ancienne loge du concierge au rez-de-chaussée, devenue résidence d'écrivains et quand je serai nostalgique de ces mois d'écriture en plein hiver, j'irai me réfugier de l'autre côté de la rue, au Morrin Center.

Je monterai les escaliers en lisant un à un les noms des présidents de la LHSQ, traverserai la pièce principale, où la présence discrète des deux ordinateurs me rappellera l'époque dans laquelle je vis, j'irai au fond, dans la salle du Conseil, là où les annuaires de la Ville de Québec s'alignent par centaines. Vous y êtes déjà. Enchantée, mademoiselle! Vous m'invitez, aujourd'hui je n'ai pas de carnet, pas de stylo.

Nous parlerons des roses, dégusterons le thé. Et même si je préfère l'*Earl Grey*, je serai curieuse de goûter votre *Lapsang souchong*.

Avec toute mon admiration,
Sonia Anguelova



RAYMOND CARON

Faits d'hiver

« Pour les auditeurs qui viennent de se joindre à nous, je rappelle qu'Environnement Canada signale qu'une masse d'air glacial partie de l'Arctique s'apprête à s'abattre sur l'Est de la province. Une alerte de froid intense est donc en vigueur aujourd'hui. Je sais que c'est difficile à croire: nous sommes le 15 février et c'est Pâques à la Saint-Valentin. Mais oubliez les beaux huit degrés qui nous ont gâtés depuis quatre jours: le mercure devrait chuter rapidement de plus de vingt degrés à partir de la fin de l'avant-midi. Alors, même si vous n'y croyez pas, sortez vos tuques et vos mitaines avant de partir. La journée risque d'être assez rock'n roll. »

8 h: La ville est liquide. Elle fond sous l'effet combiné du soleil et des grands vents, anormalement chauds pour cette période. Le dégel de plus de quatre jours a fait fondre presque toute la neige. Une eau grise et salée se répand en flaques à la grandeur de Québec, danse dans les caniveaux. Le fleuve est gonflé comme une cornemuse. La marée est haute et l'eau atteint presque le boulevard Champlain. Les côtes ruisselantes de la Haute-Ville ont l'air de vouloir se jeter dans le fleuve ou la Basse-Ville.

12 h: Le froid s'est déjà engouffré dans la forêt nordique et glisse vers Québec. Il repousse à grandes bourrasques la vague de chaleur qui s'est trop attardée. Un orage violent secoue le Saguenay, «le Parc» se fige lentement, paralysé. Le dos rond des Laurentides se couvre de frimas. Quelques minutes plus tard, un air glacé s'abat sur une ville étonnée d'être ramenée aussi vite à l'ordre des saisons.

En quelques minutes, l'eau qui s'est répandue à la grandeur de la capitale devient glace noire.

14 b: Rachel met son manteau, son petit chapeau et prend sa canne avant de sortir. Elle a 88 ans. Elle est veuve depuis dix ans. Ses amis sont morts et enterrés depuis belle lurette. Installée depuis trois ans au Saint-Patrick, elle s'y ennuie à mourir, se plaint qu'« y a rien que des vieux dans bâtisse ». Sur son étage, au centre du corridor, il y a l'infirmier d'un côté et la salle à manger pour les grabataires de l'autre. Chaque jour, quand elle passe devant les portes ouvertes, elle marmonne à qui veut l'entendre, en faisant une grimace de dédain, que la Grande-Allée pue l'alcool à friction et le boulevard René-Lévesque, un mélange de soupe en sachet et de pain aux bananes. Puis elle se dirige en ricanant vers la porte qui donne sur la rue Turnbull pour aller aux Halles siroter un thé au citron Lipton. « Au moins, chez Van Houtte l'eau est chaude. »

Rachel a bon pied, bon œil. Elle marche presque tous les jours « pour faire grincer ses vieux os ». Les habitués de la rue Cartier la saluent en souriant. Elle aime bien entendre vanter sa vitalité. En mettant le nez dehors, elle est étonnée par le froid qui mord. « Pourtant, à matin à *Salut bonjour*, y'ont rien dit de spécial... Ou p'têt ben que oui. La télé est toujours allumée, mais j'écoute jamais c'qu'y disent. » Elle s'entête, décide de sortir quand même. Au pire, elle écourtera sa marche. Avec sa canne à crampons, elle se sent en sécurité. Elle avance à petits pas prudents. À mi-chemin, sur le trottoir de la rue Aberdeen, sa canne dérape sur une plaque de glace. Elle comprend vite qu'elle devra se résigner à rentrer. Mais en faisant demi-tour, son pied droit glisse aussi. Avant de perdre conscience, Rachel a juste le temps d'entendre le bruit mat des os qui se cassent, puis d'être envahie par une douleur fulgurante.

17 b: En partant du Crac, Norbert s'acharne sur le cadenas, figé par le froid, qui refuse de libérer son vélo. « Voyons, stie! Y fait donc ben frette! Dégèle, câlisse! » Norbert est un cycliste fougueux, intrépide. Un Gilles

Villeneuve à deux roues. Il habite Limoilou, mais travaille rue Saint-Jean. Il connaît tous les trajets pour se déplacer d'un étage à l'autre de la ville, les trucs pour contourner la circulation aux heures de pointe, les raccourcis à prendre à contresens pour aller plus vite. Dans ce lieu qui n'est surtout pas fait pour les cyclistes, il pédale en fou, été comme hiver, peu importent les humeurs de Miss Météo. La tempête, le verglas ou la canicule ne le font pas reculer. Encore moins les vociférations des automobilistes. « Eille, le malade! Tu vois pas que t'es dangereux! » Il a taillé le cuir du majeur de son gant droit pour leur faire des doigts d'honneur bien visibles.

On est à la tombée du jour, la congestion est dense. L'exaspération des travailleurs, transis, impatients de rentrer au chaud, est palpable. Excité à la perspective de pouvoir surfer dans les rues entre les voitures, insensible aux coups de klaxon qui, déjà, ponctuent son trajet, il s'élançe vers le quartier Saint-Roch. Julie l'attend au Cercle, sur Saint-Joseph, pour l'apéro et la soirée en valentins qu'ils n'ont pas eue hier.

Au moment où Annie franchit la porte, la réceptionniste du CLSC Basse-Ville la salue :

— Tu t'en vas au 5 à 7?

— Ouais! J'vas aller faire un tour, mais j'resterai pas ben ben longtemps. J'en ai ma claque pour aujourd'hui.

Une autre journée passée à nettoyer des plaies infectées, à faire des lavements, des prises de sang. Quand elle a suivi son cours d'infirmière, elle se voyait, pimpante et pomponnée, œuvrer dans un hôpital propre et calme, chuchoter des mots d'encouragement à des patients reconnaissants. Aujourd'hui, elle a posé, indifférente, des gestes qu'elle connaît par cœur. Elle a entendu les mots des malades comme un bruit de fond, sans jamais sortir d'elle-même pour leur prêter attention. Dehors, elle frissonne, se demande si son auto va démarrer « Yesss! T'es une bonne fille! Viens, on monte la côte, astheure. » Du boulevard Charest, Annie tourne sur Langelier en direction de la Haute-Ville. Vers cinq heures, le Quartier de Lune, sur Cartier, se remplit d'hommes seuls. Avec un peu de chance, elle en trouvera un qui lui changera les idées.

17 b 15: Son vélo libéré du froid, Norbert décide de remonter la rue Saint-Jean à contresens et d'aller prendre la côte Salaberry. «Y va y avoir moins de trafic que sur la côte d'Abraham, pis ça va être plus vite pour aller sur Saint-Joseph.» Le bruit des klaxons, les phares d'autos et surtout AC/DC qui pioche «Back in Black» dans ses écouteurs le galvanisent. Un sourire givré aux lèvres, il zigzague entre les voitures et, saluant de son majeur dénudé les automobilistes enragés qu'il croise, il amorce dans l'euphorie la descente de Salaberry.

Le boulevard Langelier est glacé. Au pied de la côte, Annie accélère un peu pour attaquer la montée. Elle roule en écoutant Céline chanter à tue-tête que l'amour existe encore. «Ah! ouais? Où ça?»

Norbert va vite, il le sait. Il n'ose pas freiner trop souvent à cause de la glace. Il est soulagé d'apercevoir le bas de la côte. C'est alors que son vélo dérape sur une plaque de glace qui traverse toute la chaussée. Norbert dérive vers la gauche, redresse son guidon et se retrouve juste devant une petite voiture rouge. Absorbée par la voix de Céline, Annie a juste le temps de voir un cycliste foncer sur elle. Le pare-brise éclate, un corps vient se briser sur le siège du mort.

Karine trépigne devant la porte d'une petite maison de briques blanches à deux logements, décrépée et mal isolée, la seule encore debout au pied de la côte Salaberry. Grelottante, elle y attend Daniel, un vague ami, pourvoyeur de substances en tous genres, qui habite au deuxième. Quand l'accident se produit, elle est pour ainsi dire aux premières loges. Elle voit tout: le cycliste plonger dans la voiture, la blonde en sortir en hurlant, l'attroupement, l'attente, l'ambulance, la civière, le masque, le massage cardiaque. Tétanisée, Karine sent une main sur son épaule. C'est Daniel. Elle entre aussitôt chez lui pour se geler, à l'abri de l'horreur.

18 b: À l'urgence de l'Hôtel-Dieu, Rachel est étendue sur l'une des nombreuses civières alignées dans le corridor. D'abord, c'est la douleur qui la sort des limbes, puis – le Lysol ne fait quand même pas de miracles –, l'odeur rance des jaquettes souillées, entassées dans un

bac au pied de sa civière. Enfin, une pulsation lancinante au côté droit, sous la taille, la ramène complètement à la réalité. Elle revoit alors le trottoir de la rue Aberdeen qui, tout à coup, lui monte à la figure.

La douleur qui lui sciait le bassin a diminué depuis qu'on lui a fait une piqûre. Elle est plus calme, prend le temps de se rappeler ce qui s'est passé, s'en veut de n'être pas restée chez elle. Comme maintenant, elle reverra cent fois dans les deux semaines à venir le film de sa chute. Un interminable travelling au ralenti, où elle perd pied, tente de se reprendre, tombe à la renverse, heurte de sa tête la glace dure, frappe lourdement le sol de la hanche et se fracasse sur le trottoir gelé. Elle repensera encore et encore aux quelques secondes où, avant de perdre conscience, elle a deviné que son avenir était désormais bouché.

Soudain, c'est le branle-bas de combat. Des ambulanciers entrent en trombe, poussant une civière dans sa direction. Elle entend dans l'intercom : « Code 99 dans le trauma 4, code 99 dans le trauma 4. » La salle est juste là, à sa droite. Médecins et infirmières s'y précipitent. Rachel se dit qu'il y en a des plus mal pris qu'elle. Derrière la porte fermée, elle entend des ordres, le bruit des moniteurs, des petits cris secs, elle entend qu'on s'agite. Puis, les bips-bips se taisent, le calme revient peu à peu, un lourd silence plombe la salle.

22 h : Karine sort de chez Daniel. Ils ont baisé – la dope est moins chère dans ce temps-là –, mangé un Kraft Dinner, écouté un film. Elle a trop bu et trop consommé. Complètement gelée, elle sent à peine le froid mordant qui transperce son petit blouson de cuir. Ce midi, le temps était encore doux et elle est sortie en jean et en veston de printemps. Les images et les sons de l'accident lui reviennent en flashes détestables qu'elle essaie de tasser. Elle relève son col et part vers la rue Notre-Dame-des-Anges, se dit qu'elle a le temps pour un dernier client, que ça paiera sa dope de demain. Pourvu qu'elle n'attende pas trop longtemps avant qu'un mec l'invite à monter dans sa voiture chauffée.

23 h: Annie, dans les bras de sa coloc, pleure doucement, incapable de s'arracher aux images qui dansent dans sa tête. Tout ce sang sur son sac. Elle vient de le mettre aux poubelles.

Dans la petite rue sombre et déserte, la Rôdeuse vient tenir compagnie à la jeune Karine. Aucun client ce soir. Le froid les rebute. Karine, droguée, ankylosée, fatiguée surtout de sa vie de misère, s'appuie contre un mur et s'abandonne à l'engourdissement qui la gagne. Elle se laisse glisser lentement sur le trottoir, en petit bonhomme. La Rôdeuse saisit le cœur de Karine dans sa main pour y faire entrer le froid.

GUY BOIVIN

Statue de sel

Cécile se retourna dans la voiture pour emporter l'image de sa maison, rue Aristide, à Saint-Hyacinthe. Elle ressentit un léger pincement au cœur. Encore grisée par la fête de la veille, elle repensait aux connaissances et à ses amis qui s'étaient réunis pour souligner à la fois son départ et son prix du bénévolat remis par la municipalité, prix grandement mérité pour toutes ces heures dépensées sans compter, à jouer à la généreuse Samaritaine. Elle avait mis la clé dans la porte, la larme à l'œil, car elle aimait cette maisonnette et ses souvenirs précieux. Elle ne reviendrait que dans cinq ans lorsque son mari Valérien aurait obtenu sa pension. Quand on se trouve au seuil de la soixantaine, le train-train quotidien, le voisinage, l'hôpital, les magasins, les rues, tout cela est connu et réconfortant. Même ce brouhaha régulier, provenant de la manufacture d'orgues Casavant : contrairement à son mari, un être énergique qui ne mâchait pas ses mots, Cécile ne s'était jamais plainte de ce bruit, derrière leur cour.

En bon planificateur, Valérien Delorme avait accepté une promotion à Québec avant de prendre sa retraite. « Avec ce poste de chef de département, le Groupe Commerce Assurances me permettra une rente plus confortable, avait-il insisté devant les réticences de Cécile. Et les bureaux sont bien situés, à Place Laurier. Le métrobus arrête au coin suivant et je me rends directement au travail, sans correspondance ni longue attente. » Pour le logement à Québec, ils avaient de la chance : Clément, leur benjamin, leur prêtait sa maison, ayant obtenu un contrat dans le Grand-Nord pour y enseigner le français.

Il venait de quitter l'avenue De Bougainville au beau milieu de mai ; il faisait frais, la nature s'était habillée d'un vert tendre, celui qui dure peu de temps.

Pendant que la voiture suivait le camion de déménagement, Cécile se réjouissait maintenant de partir vivre à Québec dont elle connaissait bien la cité fortifiée, le Quartier latin, les beaux jardins publics. Elle appréciait l'amabilité des gens, leurs sourires accueillants. Valérien et elle s'y étaient rendu régulièrement visiter Clément. Ils profitaient de toutes sortes d'événements, participaient au Carnaval et au Festival d'été, exploraient les musées, allaient aux concerts sur les plaines d'Abraham ou assistaient aux parades des fanfares militaires. Ils se plairaient bien dans cette ville si prête à faire la fête.

*

Une fois bien installée chez Clément au 974 De Bougainville, une ancienne boutique de forge transformée en cottage, Cécile se demanda à quel genre d'activités elle pourrait se joindre. Deux dimanches plus tard, à la sortie de la messe, elle fit en sorte de croiser le célébrant : « Monsieur le curé, dit-elle à l'abbé Lortie, je sais que vous avez un excellent chœur en pleine saison mais, faute d'animation pendant l'été, je serais prête à monter une petite chorale à l'unisson, histoire de rendre les messes plus... comment dire... *dynamiques*. Vous savez, j'ai souvent remplacé la maître chantre à Saint-Hyacinthe, quand elle devait s'absenter. Qu'en pensez-vous ? » L'officiant, en homme courtois et prudent, ne répondit ni oui ni non et la référa à Louise Provencher, responsable de la musique dans la paroisse.

La rencontre avec ladite Provencher fut glaciale. C'était une harpie longue, aux yeux secs, aux lèvres aussi minces que le dos d'une lame. Elle détailla Cécile avec hauteur et lui siffla, en articulant chaque syllabe d'une manière pointue : « Madame ! je vois bien que vous n'êtes pas de Québec. La paroisse des Saints-Martyrs est dotée d'orgues Casavant : n'importe qui n'est pas en mesure de chanter avec ! » Son souffle s'évanouit, elle avait trop étiré le nom de l'instrument.

Cécile, humiliée, furieuse, rentra chez elle et claqua la porte en lançant à son mari :

— Elle ne sait même pas d'où viennent les orgues Casavant! Toutes les églises de Saint-Hyacinthe en sont pourvues! Si tu avais vu de quelle façon elle m'a parlé! Elle m'a carrément rejetée du revers de la main.

— Bah! répliqua Valérien, je te connais, tu ne vas pas baisser les bras devant l'adversité.

Sa femme serra les dents et n'ajouta rien.

Après bon nombre d'essais infructueux dans la communauté, une nouvelle idée religieuse germa dans la tête de Cécile. Les paroisses des Saints-Martyrs-Canadiens et de Saint-Jean-Baptiste allaient être fusionnées. La diminution de la pratique était doublée de revenus à la baisse. De plus, l'église de la rue Saint-Jean avait un besoin urgent de sommes importantes pour solidifier son solage, qui avait fendu du côté de la rue D'Aiguillon. « Si nous faisons un don substantiel à la fabrique, suggéra Cécile à sa douce moitié, ça nous ouvrirait peut-être des portes? C'est une bonne œuvre et, en plus, déductible d'impôts. »

Dès l'entrée de Valérien dans l'édifice, où il allait assister avec son épouse à la célébration dominicale, le curé Lortie susurra d'un ton plus que mielleux: « Ah! Monsieur Delorme, vous allez bien nous aider pour sauver Saint-Jean-Baptiste? » Valérien s'arrêta et le fixa droit dans les yeux. Il sourit et exprima son désir de souscrire pour la paroisse. Le saint homme mit ses sourcils en accents circonflexes. Il allait se faire volubile: « Merveilleux! ... » Il n'eut pas le temps de terminer. Valérien appuya ses poings sur ses flancs: « Mais pas pour Saint-Jean-Baptiste. Rasez-la! Elle est laide, surchargée, une décoration incohérente, un ramassis de tape-à-l'œil. » Cécile, rougissante à ses côtés, enfonçait le cou dans son col de fourrure. Le prêtre resta bouche bée. « Valérien! Tu ne m'aides pas à me faire une place dans la paroisse », lui reprocha-t-elle de retour à la maison. Il respira profondément en enlevant ses gants: « Je fournirai quelque chose pour les Saints-Martyrs mais, pour l'autre, ah! non. Tout de même! »

*

Des mois durant, Cécile se démena, reçut régulièrement les voisins, les employés de Valérien, ses directeurs, pour prendre le thé, passer une soirée, dîner chiquement. Pour la plupart, ils étaient de Québec et mangeaient bien chez les Delorme. Leurs réunions mondaines étaient hautement appréciées. Un feu roulant. Alentour, on allongeait la nuque pour voir tout ce monde défiler chez « les gens de Saint-Hyacinthe ». Brusquement, Valérien mit fin aux visites : « Il me semble que nous avons beaucoup donné et que nous sommes rarement invités. Attendons pour voir ce qui va se passer. » Cécile et Valérien sortirent à leur tour, allèrent au restaurant, au cinéma, au théâtre, à des spectacles. Aussi curieux et invraisemblable que cela puisse paraître, pas une seule fois les agendas de leurs « amis » ne permirent au couple d'aller dîner chez *les natifs* de la ville mais, parfois, des *intrus*, des gens comme eux, venus d'ailleurs, les conviaient à partager leurs soirées.

Un bon matin, Cécile rentra à la maison, victorieuse, le feuillet paroissial à la main : « Regarde ! On cherche de l'assistance pour le repas de Noël offert aux personnes seules ou démunies. Nos fils Clément et Conrad ne seront là que pour le jour de l'An. Je serais libre le 25 pour donner un coup de main à l'équipe paroissiale. » Valérien l'observa, satisfait pour elle : « Vas-y, si tu veux. Moi, je ne t'accompagne pas. » Elle s'empressa d'appeler au presbytère.

Le jour dit, Cécile, retardée par les cérémonies religieuses qui soulignaient l'avènement divin, entra en catastrophe chez elle, se changea et repartit aussi vite vers le sous-sol de l'église, son tablier dans son sac à main. Déjà les convives étaient attablés et jasaient fort. Quand Cécile franchit la porte des cuisines, Irène, une collaboratrice de la Provencher, qui brassait la chaudronnée, glapit :

— Restez pas là, on est occupées ! Allez vous asseoir ! On va vous servir à votre tour.

— Mais, je viens pour vous aider, protesta Cécile pendant qu'une autre la dirigeait fermement vers les

tablées rondes. Je suis venue pour seconder, pas pour manger.

Il faisait chaud dans la salle bondée, les quelques bénévoles ne savaient plus où donner de la tête. Cécile se leva, enfila son tablier et s'apprêta à distribuer les petits pains. Une des volontaires habituelles, Jacqueline Dussault (qui écrivait « du Sault », cela faisait plus distingué), lui tapota la main comme à une enfant fautive et l'éloigna. Cécile devint blême, son cœur battait fortement. Une vieille, manifestement malade, lui fit signe d'approcher et la tira par le pan du gilet : « Assoyez-vous. Laissez-vous servir. Vous n'êtes pas du clan et vous n'en ferez jamais partie. Elles ne vous accepteront pas et ne vous laisseront nullement agir. Depuis vingt ans, j'habite un demi sous-sol, avenue Belvédère. Mais je suis née dans Saint-Roch : aussi bien être importée d'Afrique ! Ou de Saint-Hyacinthe. Vous et moi, ici, nous sommes des *étrangères*, vous comprenez ? Les gens de la ville, c'est rien que des cercles... fermés. » Cécile demeura assise, songeuse : était-ce donc ça ? Elle serait une étrangère dans son propre pays ! Elle ignore Jacqueline du Sault (avec un petit *d* comme si le « du » était nobiliaire !) qui venait de déposer un bol de potage devant elle. Tout à coup, elle enleva son tablier, chercha son manteau, revint auprès de l'aimable dame :

— Madame Paul, si j'ai bien entendu ?

— Vous pouvez m'appeler Émérentienne.

— Me feriez-vous l'honneur de venir chez moi fêter Noël ? J'habite tout près, avenue De Bougainville. J'ai justement une bonne soupe aux gourganes sur le feu. Venez donc accompagnée, ma table est assez grande ! », renchérit-elle, en saluant une autre femme qui justement appuyait sa paume sur le bras d'Émérentienne.

*

Six mois plus tard, le mandat de Valérien se terminait. Pendant cinq ans, sa conjointe et lui avaient vécu, somme toute, heureux.

Lorsque Cécile déposa les derniers sacs à ordures dans le grand bac vert devant la maison de Clément, elle y surprit Marjolaine, la voisine d'à côté. Celle-ci se

frotta les mains d'un air embarrassé, un sourire crispé sur les lèvres : « Hum !... J'étais venue vous saluer pour votre grand départ. Nos soirées chez vous restent inoubliables. J'aurais tellement aimé vous recevoir mais, vous savez ce que c'est, mon mari, les enfants, le travail... » Cécile réussit tout de même à rester polie. Pendant cinq ans, elle avait remué ciel et terre pour se faire des amitiés ou, du moins, des connaissances plus intimes. Cinq ans d'efforts qui se concluaient par un résultat nul. Jamais Valérien et elle n'avaient vu un seul intérieur de citoyens nés à Québec, ville célèbre pour son accueil chaleureux et ses sourires avenants.

Une fois assise dans l'automobile, elle vit, dans le rétroviseur, Marjolaine emporter chez elle la boîte à fleurs que Valérien venait de jeter au rebut. « Ça te fait *une belle façon* rien que par intérêt... », murmura-t-elle, pendant que Valérien se rangeait derrière les déménageurs. « Un grand sourire si tu leur sers à quelque chose, mais le mépris derrière ton dos. Oui, une bien belle ville, Québec... » Valérien préféra ne rien répondre.

Le couple roulait en silence sur le boulevard Laurier, passait devant les énormes chantiers de construction, tout en hauteur. « Comme à Chicago ou à New York, dit Valérien. Tu verras, le maire permettra ces horreurs sur Grande-Allée, avec la bénédiction des architectes de la Commission d'urbanisme. Aucune originalité qui souligne les caractéristiques locales. » Cécile ajouta : « Mais tu ne comprends pas ? Enfin un appartement prestigieux sur Grande-Allée ! L'ultrachic, la bonne adresse, bien chez eux... *entre eux*. » Et après un long silence : « Tu sais quoi ? J'ai hâte d'être rendue à Saint-Hyacinthe. » Sur le pont Pierre-Laporte, au-dessus du fleuve majestueux, un bruit de collision porta Valérien à tourner la tête. « Garde les yeux en avant ! » commanda sèchement Cécile, sans un seul regard pour cette ville dont elle avait découvert à ses dépens un côté si déplaisant. Comme si de se retourner la transformerait en statue de sel.

GILLES PELLERIN

Liturgie pauvre

Je n'ai plus l'habitude de ce genre de soirée, j'ai cessé il y a longtemps de fréquenter les salles ou les cafés où des écrivains vont lire leurs textes, seuls ou accompagnés de musiciens. Je sais que c'est moche de ne jamais assister aux événements de ceux qui se désâment afin que Québec soit une ville littéraire. En fait, je ne sors jamais, ce qui s'appelle sortir, le soir, avec un but, une destination, un billet à acheter. Plus maintenant. Mais là, une affiche au pochoir, une promesse d'art pauvre, une saveur ancienne comme une madeleine. La pluie, qui n'a cessé de tomber de toute la journée, semble vouloir s'arrêter, ce qui achève de me convaincre : j'aime la vieille ville quand les maisons semblent se regarder dans les flaques d'eau des rues étroites et sinueuses. J'aime marcher sur un miroir. J'aime marcher.

La nuit tombe en bruine, promesse de mélancolie, les trottoirs se prennent pour des rouleaux de la Torah ou des manuscrits qui révéleraient tout du monde. C'est un peu ce que j'attends de la poésie, je suis conscient d'en demander trop à ceux qui vont monter sur scène. Un moment, l'envie me vient de passer tout droit, de déambuler au hasard des rues imparisyllabiques. Pour peu qu'on y mette du sien, Québec est un poème en constante régénération. J'entre finalement, intimidé ; surtout : disponible. La salle est sombre. J'ai peur, un peu, et suis excité, beaucoup, après tout ce temps passé loin des poètes en scène.

Comme à l'école, les seules places disponibles sont situées en avant. J'ai été aperçu : Madame Je-ne-sais-plus-qui hante encore les lieux qu'autrefois je fréquentais. Du coup, Québec me semble minuscule, une paroisse où l'on

trébuche sur des marguilliers. La dame se dresse, maîtresse de céans (on m'autorisera la féminisation), redoutable, en tenue de combat, walkyrique, prête à s'emparer de vous, à vous plaquer contre elle, contre son éternelle robe bleue, contre ses seins qu'elle porte comme des hémistiches, à vous assener deux baisers mouillés, vous demander un service tout en vous faisant comprendre que vous lui êtes redevable.

Le bleu missile à tulle fonce sur moi. Pas moyen de fuir. Elle a beau me flatter, et elle ne manquera pas de le faire, la visée est restée la même qu'autrefois, comme sa lourde et conquérante démarche: me faire boucher des trous, comme quand il fallait se l'allier car elle était de tous les jurys, de tous les comités. Je pense très fort: «Je ne suis pas moi.» Ça marche! Elle s'arrête, interdite, ses lèvres battent en retraite, deux baisers mouillés prennent piteusement la direction des limbes, le bleuet énorme se rassoit, l'œil sceptique: «Mais si c'était lui?» Depuis le temps, j'ai engraisé, grisonné, perdu des cheveux. Je ne suis plus tout à fait moi, même à mes yeux.

Je m'éloigne furtivement en me donnant des airs de bon monsieur égaré, velléitaire. Trouver une place en retrait où je serai soustrait à tout examen sur ma personne. Tenace comme elle est, l'azurée matrone finirait par reconnaître une moue sous les rides, un sourire, un air familier. À bien y penser, la première rangée convient parfaitement à mon désir d'anonymat, d'inexistence, pour peu que je ne ménage aucun angle à Madame Myrtille. Je ne lui laisserai que mon dos comme carte d'identité.

Je m'habitue d'abord aux odeurs ou plutôt à l'absence de l'une d'entre elles. Quand j'avais mes quartiers dans tout ce que la ville compte comme *lieux d'art* et que j'étais de tous les happenings, toujours triomphait, opaque, celle de la cigarette. Cher ami, les temps modernes vous souhaitent la bienvenue: on n'y fume pas. Réciter de la poésie sans nicotine, je n'aurais pas cru la chose possible, ni côté scène ni côté salle. Est-ce qu'au moins on picole? De toute évidence, non.

Si près de la scène, on peut entendre les trois poètes murmurer pour chasser la nervosité. Des mots qui ne veulent rien dire, des mots pour tuer le temps quand on

est soi-même un mort en sursis, à deux pas du bûcher. Ils se sont unanimement vêtus de noir, clergymen d'une liturgie pauvre. Pour le moment leur commune livrée les sert bien, on les distingue mal l'un de l'autre, ils sont unis par le sort terrible d'avoir tout à l'heure à se lever, marcher jusqu'au micro, pénétrer le halo de lumière et faire ce à quoi ils ne se destinaient probablement pas en écrivant de la poésie, mais qu'une centaine de personnes attend maintenant d'eux, pour des raisons peut-être aussi confuses que les miennes ou tout simplement parce que certaines choses doivent être dites pour que le monde puisse exister. Au menu : Québec, justement : les trois condamnés ont accepté l'invitation à écrire sur notre ville.

Que feront-ils après coup ? Iront-ils souper en bande ? Jetteront-ils leurs noires défroques dans une valise avant de disparaître par une porte dérobée ? Madame Méthylène les a-t-elle retenus à sa table ? Commandera-t-elle un verre de vin à l'aide d'un alexandrin ?

À une autre époque, je vivais dans un agenda, je faisais de la figuration partout où on lisait, lançait, vernissait, accrochait. Au début, j'arrivais tard et me mêlais au public, sans timidité ; puis la foule s'est mêlée à moi. Je rentrais tard, rarement seul, ou je ne rentrais pas. J'avais un avis sur tout, comme les gens de la télé. Je pouvais faire changer n'importe qui d'opinion à propos d'un concert, d'une exposition, d'un livre. Il suffit de matraquer, de citer un auteur inexistant, de manier l'argument d'autorité. J'avais tout lu, c'est-à-dire des noms et des titres sur les couvertures des bouquins. Devant les anticonformistes, j'attribuais volontiers à John Cage un point de vue qui faisait passer les leurs pour billevesées ou sottises rétrogrades et scolairement rivées au béaba de la modernité. Chacun était alors si consterné de retarder d'une mode que personne n'a jamais soupçonné la nature strictement apocryphe de mes considérations. Aux tenants de l'aléatoire, je prenais Balzac à témoin : n'avait-il pas prétendu que, que et que ? Se faire de nos jours rabattre le caquet par Balzac, quelle humiliation ! À la blessure j'ajoutais le baume sur la blessure : lors de la rénovation de l'immeuble de la rue de Cassini, où

l'écrivain s'était caché de ses créanciers, on avait trouvé, prétendais-je, des carnets remplis à ras bord de propos sur l'art, qu'à peu près personne n'avait pu consulter, il est vrai. Comme j'enchaînais sur des anecdotes relatives à notre rue Saint-Vallier, dans le quartier du Palais, personne ne m'a jamais demandé dans quelle ville avait eu lieu cette *fabuleuse* découverte. J'avais eu droit à ces artefacts secrets grâce à des amis tourangeaux, aréopage d'esthètes, d'archivistes et de philologues. Le meilleur du géant, quoi, à circulation confidentielle. Le temps de le dire, j'étais *la* référence à Québec.

Un matin, dans des draps qui n'étaient pas les miens, le bonimenteur en herméneutique et produits dérivés n'a plus été capable de faire taire la voix, la dénonciation, l'opprobre intime qui montait en moi. J'avais abouti dans cette chambre par une enfilade de clichés sur le mauvais goût et de railleries à propos des messieurs cravatés avec qui nous avons trinqué, joute à laquelle elle avait d'ailleurs contribué, non sans brio, contaminée par le remugle de mon cynisme étudié. J'étais devenu le produit de ma propre pédanterie, et ma vie une mécanique, une pétarade, la parade d'un esprit qui fait le beau, prévisible à ses propres yeux. Je fuyais celles que j'approchais, à défaut de quoi je les aurais ensevelies d'inepties acides.

Je me suis habillé sans faire de bruit, résistant à l'envie de réveiller la belle endormie pour la remercier de m'avoir renvoyé une image si nette de ma turpitude.

J'ai rompu tout net, changé de numéro de téléphone, jeté l'agenda. J'ai désormais préparé mes repas, sans talent, et cela me convenait mieux que de jouer les pique-assiettes et me repaître des petites bouchées de tous les bons traiteurs de la ville. Par bonheur, les êtres fades n'ont aucune existence aux yeux des gens que j'avais fréquentés. De ma retraite, j'ai commencé par traiter de barbouilleurs, de plumitifs et de zigonneux ceux qui s'étaient sans doute empressés d'occuper ma place désormais vacante. Faire illusion n'étant plus de mise, j'ai compris que je différerais ainsi le moment d'aborder le véritable enjeu : moi. Le faire dans l'exiguïté de mon petit studio, il n'en était pas question. J'ai pris l'habitude de marcher à l'aveuglette, comme si j'arpentais des vers. Au fil de mes promenades

par toute température, je me suis aperçu que la pensée gagnait à ce que j'y mette les formes. Québec est une véritable bénédiction pour qui découvre que la texture d'un mur, la courbe d'une rue, l'horizon lointain si souvent disponible sont une niche où reposer. Reposer en marchant : le paradoxe me semblait garant de la qualité de mon nouveau programme.

Certaines choses doivent être dites et scandées pour que l'être puisse exister.

Si j'avais su que Madame Roquefort serait là, que la vie ancienne n'avait pas totalement disparu du simple fait que je m'étais effacé, j'aurais passé mon chemin. Ses boniments me reviennent en mémoire, et ses flatteries pour s'assurer de ma collaboration à ses médiocres projets. L'idée me vient de me lever et de foncer sur elle, « finissons-en », qu'elle m'étreigne, que je réponde oui à toutes ses sollicitations, conférences, soupers fins et chroniques sur un blogue, « vous avez l'esprit si vif... ». L'instant d'après, je voudrais n'être pas venu, manger une soupe fade, regarder un jeu-questionnaire télévisé.

Par bonheur, les poètes se campent chacun derrière son micro. Ils se regardent, hésitent, retardent le moment de plonger l'un après l'autre dans un court poème. Je leur ressemble dans leur frayeur. J'ai du mal à fixer mon attention sur le premier texte. Je ne sais plus comment on écoute un poème.

En cet instant j'ignore tout de la littérature, je n'arrive plus à la distinguer des usages les plus insignifiants du langage, passe-moi le sel, vos jambes sont des prophètes, laissez-moi les remonter jusqu'à la source de toutes les voluptés, lundi matin le roi sa femme et son petit prince. Je suis anéanti sur ma chaise. Auparavant je mettais le doigt sur les canons, j'étais deux ou trois vers en avant du lecteur, comme s'il s'était agi d'une ouverture aux échecs ou d'une botte d'escrime. J'avais un avis sur tout, je contrefaisais une dizaine de styles au gré des circonstances – briller, séduire, railler. Derrière l'esbroufe et la parade du mâle caquetant des vers sentis, j'avais du plaisir, je tirais un peu de lumière des silex. Maintenant : l'ombre, la nuit, le néant, le calcul différentiel et intégral.

Peu à peu la poésie l'emporte, les vers apaisent mon tourment, suturent la déchirure. Le rythme existe pour lui-même. Un des poètes a pareillement vaincu sa timidité quoiqu'il n'arrive pas, de mon point de vue, à trouver le débit qui convient. Trop rapide. Hachuré. Le texte le supporte mais il me semble que le sens gagnerait à ce qu'on le dise plus lentement. La ville dont il parle me semble étrangère, trop rapide, hachurée. Je sens ma résistance s'atténuer: ses vers m'amènent chez lui. Or nous vivons dans la même ville. J'aurais mauvaise grâce à refuser son hospitalité.

À la sortie, une pluie rapide et hachurée a remplacé la bruine.

LETTRE À UN ÉCRIVAIN VIVANT

Isabelle Forest à Martine Desjardins

Chère Martine Desjardins,

Chère fée tricoteuse de mots et d'images, d'univers horriblement magnifiques, je vous écris bien intimidée pour vous confier à quel point vous rencontrer dans le monde des livres m'a éblouie. Longtemps j'ai flâné dans le paysage littéraire en croisant des auteurs dont les voix agréables et les plumes habiles, ludiques ou brillantes ont, pour certains, conquis ma fidélité. Des auteurs avec qui je passais mon temps, de jour comme de nuit, et cela m'était le meilleur remède pour l'âme. Par contre, une fois, j'ai fait une rencontre proprement magique, aussi bouleversante que lumineuse. Cette lumière dont je parle est celle qui envahit ce que l'on a de plus profond, remonte nos galeries jusqu'à notre inconscient et qui, tout d'un coup, inonde notre cœur d'une chaleur apaisante. C'est ainsi que vous m'avez sondée et rassurée.

Je vous ai donc rencontrée. D'abord avec *L'évocation*, puis avec *Le cercle de Clara*.

Vous m'avez envoûtée. Je me suis aussitôt mise à vanter vos livres, vos univers si uniques et si prenants, votre langue si vraie parce que si vivante et j'affirmais souvent : « Martine Desjardins n'a absolument rien à envier à Gabriel Garcia Marquez ! » Et je le pensais, sincèrement. Je ne sais pas, peut-être n'aimez-vous pas Gabriel Garcia Marquez. Mais je peux vous affirmer que longtemps, ce fut l'*argument* : les gens qui ne vous avaient pas encore lue répondaient, l'œil arrondi : « Ah ! oui ? Et je ne la connais pas ? » Alors, ils vous lisaient. Et pas un ne m'est revenu déçu. Comment auraient-ils pu l'être ? C'est l'enfant en nous qui jubile lorsque nous pénétrons vos univers, et ce, peu importe le sujet, l'époque, l'architecture de vos romans. Entrer dans la sphère de votre œuvre, c'est oublier qu'il existe un autre monde que celui qui nous happe alors, pour ne plus voir, ressentir,

être autre chose que ce que vous créez sous nos yeux, dans notre esprit et notre corps. On ne décèle aucun indice d'artifice, aucune goutte de sueur, de même que les techniques d'écriture: le texte vibre, aussi puissant et aussi vrai que la réalité elle-même. Tellement que l'on serait porté à croire que la vraie vie est dans vos livres.

Et si j'ai longtemps pensé à Gabriel Garcia Marquez en vous lisant, c'est que, tout comme lui, vous réussissez à construire des mondes où l'ensemble de nos sens, à la seule lecture des mots, s'éveille. Non seulement notre esprit est-il envahi de scènes parfois aussi précises que celles que l'on verrait sur un écran de cinéma, mais on hume des parfums, on caresse des textures, on perçoit des sons, on goûte des saveurs et d'une façon quelquefois insupportable, si vous me permettez cet aveu, tant la sensation est forte, voire vertigineuse.

Votre sens du détail particulier, le dessin si fin de vos personnages, votre habileté à écrire autant le non-dit que le dit, je les admire. Vos phrases font partie des plus généreuses qu'il m'ait été donné de lire: en peu de mots, elles ouvrent des mondes:

Debout sur le seuil de la porte, tenant entre ses doigts crochus le rebord d'un chapeau où étaient restés accrochés quelques brins de paille humide, Titus attendait en silence les ordres de Son Excellence, l'héritière du domaine d'Armagh.

Ce qui m'a fascinée le plus, lors de ma première lecture de *L'évocation*, a été de constater à quel point vous construisiez des parallèles – évocateurs, justement – entre les univers physiques et psychiques de vos personnages:

Elle est en train de se dessécher, pensa-t-elle. Comme un os qu'on a fini de ronger, ou du bouleau vert qui siffle dans la cheminée. Elle ne boit pas assez et elle mange trop salé – Ursule ne cesse de le répéter. Tout le sel qu'elle avale est en train de faner sa fraîcheur; il a déjà racorni son cœur. Sa poitrine est creuse et ne s'est pas développée. Son bassin est aride, ses entrailles sont stériles: depuis le temps que je lave son linge, l'ai-je jamais trouvé souillé de sang?

Lily, l'héritière du domaine d'Armagh, est aussi peu généreuse d'âme que de corps. Rongée, elle l'est en effet, par la souffrance et la rancune, par sa petite misère humaine, et elle a perdu sa vie, entre les murs du manoir comme tant de travailleurs ont perdu la leur dans la mine de sel de son père.

Dans *Le cercle de Clara*, maints détails s'amalgament afin de figurer la torture quotidienne de Clara Weiss aux mains de son mari, de plus en plus oppressante : la diète crue, les bains glacés, les vêtements jetés – jusqu'à la laisse qu'il lui met autour du cou pour la promener. Cette oppression, la jeune femme la ressent par les symptômes de son corps, qui refuse de s'ouvrir aux plaisirs de la chair et souffre de problèmes respiratoires. D'ailleurs, elle et le capitaine Ian Ryder vivent tous deux à leur façon l'emprisonnement en des lieux sinistres, l'une dans la maison austère empruntée au capitaine pour un séjour, l'autre sur son bateau, prisonnier de la banquise. Plusieurs éléments viennent à se raréfier dans leurs deux mondes, réduisant petit à petit leur existence jusqu'à l'étouffement.

Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que le tissu de vos textes est aéré, vous y laissez suffisamment d'espace pour qu'entre les mailles nous puissions nous évader. L'apport du merveilleux y est sans doute pour quelque chose. Dans *Le cercle de Clara*, on y entre par la tante Hortense, qui entend la voix des arbres et des plantes lui raconter toutes sortes de choses, telles des méthodes de guérison et des prévisions météorologiques. Dans *L'évocation*, il s'agit surtout d'une atmosphère générale, comme si nous flottions toujours aux abords du mystique, ne sachant pas toujours faire la part entre le réel et l'irréel, mais nous abandonnant tout de même avec confiance et plaisir dans toutes les zones où vous nous menez. Alors que dans *Maléficium*, le merveilleux est principalement lié au corps de la jeune femme, à ses atouts *surnaturels*, source de désir et de souffrance à la fois.

Vous écrivez donc au-delà de la maîtrise de la langue, dans cette sphère où le fantasme rejoint la réalité, là où notre esprit et notre cœur d'enfant vibrent aux ondes de l'imaginaire, s'émerveillant que la vie puisse être aussi vaste, même dans ses contenants les plus petits.

Je pourrais louer encore longtemps plusieurs aspects de votre œuvre, car il faudrait aussi s'attarder sur l'architecture savamment dressée de vos livres, sur l'examen amoureux que vous faites de vos personnages, sur la recherche considérable dont témoignent tous les sujets que vous abordez et sur le raffinement que vous savez rendre à l'ensemble, comme si vous écriviez avec une baguette de fée.

Mais je voudrais revenir sur la lumière que j'ai évoquée au début de cette lettre. Lorsque j'ai pénétré le monde éblouissant de *L'évocation*, j'ai eu la nette impression que son auteure n'avait écouté que sa voix intérieure, se laissant entraîner à la façon d'une petite Alice au pays des merveilles, sur le chemin d'une écriture unique et personnelle. Vous me direz qu'il y a quantité d'autres auteurs qui le font et je répondrais que vous avez tout à fait raison. Mais non seulement n'avais-je rien rencontré de semblable auparavant dans le corpus d'œuvres québécoises que j'avais lues, mais en plus, on m'avait rincé les oreilles lors des dernières années, me répétant ici et là qu'il fallait, pour être publié, entrer dans le cadre philo-artistico-commercial établi par les maisons d'édition. J'en avais pour preuve un éditeur très reconnu qui, désirant publier *La crevasse*, m'avait suggéré d'imaginer la même intrigue, mais au Québec, car, paraissait-il, les Québécois n'étaient pas prêts à lire des livres écrits par leurs compatriotes dont les trames se déroulaient à l'étranger... Enfin. J'ai, bien sûr, décliné la proposition dudit éditeur, refusant de défigurer mon texte à ce point et refusant, du coup, qu'il le publie.

Je me sentais seule, en fait. Seule avec mes projets d'écriture qui ne répondaient pas à ce qu'on attendait d'eux. Qui juraient dans le paysage littéraire que je connaissais. Pourquoi fallait-il écrire des intrigues qui se déroulaient au Québec, à l'époque actuelle de surcroît? Le roman dont l'intrigue se déroulait à une autre période s'acoquinait trop avec le roman historique, lequel était considéré comme un sous-genre, au même titre que le roman érotique, policier ou fantastique. Pourquoi, en tant que « Québécois de souche », devait-on surtout écrire des romans qui ressemblaient à la vie quotidienne de

tout un chacun, dans l'ici et le maintenant, se convertir à l'hypperréalisme, voire à l'autofiction? Paradoxalement, on voyait surgir de plus en plus de livres dont les trames se déroulaient à l'étranger, mais ces derniers étaient écrits par des néo-Québécois tels Chen, Kokis, Laferrière et d'autres. J'avoue que j'avais l'impression, alors, qu'on ne reconnaissait pas toute la richesse que pouvait déployer notre imaginaire. Jusqu' à ce que j'ouvre *L'évocation*. Ce fut la révélation.

Il y avait donc des Québécois qui écrivaient des romans de ce genre? On y voyageait à travers une autre époque, mais il n'était pas question de roman historique. Plutôt d'une *histoire*, racontée avec beaucoup d'imagination et de rigueur, une quasi-allégorie. La littérature québécoise pouvait donc être cela aussi? Raconter des histoires? En lisant vos livres, j'ai redécouvert l'enchantement que je vivais lorsque j'étais enfant, alors que toute la famille dormait et que, seule dans ma chambre, à la lueur d'une lampe et sous le hurlement lointain des loups, je me laissais emporter par les aventures de mes petites héroïnes favorites, frémissant, riant, pleurant, espérant, rêvant. Vous lire m'a fait basculer de nouveau du côté de cette magie. J'ai compris, du coup, que c'était l'une des raisons les plus importantes qui me faisaient écrire des romans: ce désir d'entraîner le lecteur dans le mystère des histoires.

Vous dire mon bonheur de découvrir que, depuis quelques années, l'univers de la littérature québécoise a éclaté, que l'on y retrouve de plus en plus d'œuvres audacieuses, colorées et imaginatives. C'est une joie aussi de constater que plusieurs jeunes éditeurs prennent des risques en publiant des œuvres qui sortent des sentiers battus, portés par un amour contagieux de la littérature.

Je pouvais donc, moi aussi, non seulement me permettre d'écrire les romans que j'avais vraiment envie d'écrire, mais oser les sortir de mes tiroirs. J'ai plongé à nouveau dans des intrigues d'un autre temps, d'un autre lieu. Je me suis laissé captiver par la création de personnages étranges et difformes. J'ai tenté, telle une funambule, de marcher le plus longtemps possible sur le mince fil

séparant les mondes réel et irréel. J'ai goûté le merveilleux, m'en suis même gavée. Et vous savez, chère Martine Desjardins? Malgré toute la rigueur que je crois m'être imposée pour bien travailler, je ne me suis jamais autant amusée. Certains parlent de grands bonheurs de lecture: combien m'en avez-vous donnés! Et désormais, je peux parler aussi d'un grand, très grand bonheur d'écriture.

NOTICES BIOBIBLIOGRAPHIQUES

SONIA ANGUELOVA est née à Sofia, en Bulgarie. Après avoir complété son secondaire à La Havane, Cuba, elle immigré au Québec, apprend le français et obtient un baccalauréat à l'Université Laval. Poétesse, nouvelliste et romancière, après *Abécédaire des années d'exil* paru en 2001, elle publie *Eux autres* (nouvelles), *Totems* (poésie), *Sans retour* (roman) et *Le secret de Micha* (littérature jeunesse). Elle vit à Montréal. Des extraits de ses œuvres, traduits en espagnol, ont paru à Cuba. Ce printemps, elle a assisté à Sofia au lancement de son roman, traduit en bulgare.

ALAIN BEAULIEU est professeur de création littéraire à l'Université Laval. Son œuvre a été couronnée de nombreux prix. L'auteur a remporté le Prix littéraire Ville de Québec–Salon international du livre de Québec, en 2006 avec *Aux portes de l'Orientie* et en 2007 avec *La Cadillac blanche de Bernard Pivot*. Paru en France et au Québec en 2010, *Le postier Passila* a été finaliste du Prix du Gouverneur général 2011. La même année, il a reçu le Prix à la création artistique du CALQ pour la région de la Capitale-Nationale. Son dernier roman, *Quelque part en Amérique*, est paru chez Druide en 2012.

GUY BOIVIN, chercheur à ses heures, a écrit plusieurs livres, souvent liés à la petite histoire du Québec. Outre une monographie paroissiale, un conte et des ouvrages généalogiques, il est coauteur, avec Hans-Jürgen Greif, des romans *La bonbonnière* (2007) et *Le temps figé* (2012).

EMMANUEL BOUCHARD enseigne la littérature au Cégep de Sainte-Foy. Il a publié des articles, des compte rendus et des nouvelles dans différents collectifs et revues, ainsi qu'un recueil de nouvelles (*Au passage*, 2008) et un roman (*Depuis les cendres*, 2011) chez Hamac.

RAYMOND CARON, pharmacien à la retraite, a enseigné la communication professionnel-patient à l'Université Laval pendant près de trente ans et participé à un ouvrage scientifique sur la question. Son récit *La bosse des maths* a été semi-finaliste du Prix du récit 2012 de Radio-Canada (Zone d'écriture).

ANNIE CLOUTIER est née à Limoilou en 1973. Étudiante au doctorat en sociologie à l'Université Laval, elle est l'auteure de *Ce qui s'endigue* (2009), de *La chute du mur* (2010, Prix des abonnés des bibliothèques de Québec) et d'*Une belle famille* (2012), trois romans sur les femmes dans l'Occident contemporain parus chez Triptyque. Elle vit à Sillery avec son mari et leurs trois enfants.

DANIEL DANIS est né en 1962. Après avoir passé son enfance en Abitibi et son adolescence à Québec, il part pour Haïti en tant que missionnaire laïque. À son retour, changement d'axe, il s'intéresse à la danse, puis à l'art dramatique et à l'art visuel. Sa première pièce, *Celle-là*, se voit attribuer en 1993 le Prix de la critique de Montréal et le Prix du Gouverneur général du Canada et en 1995 le Prix de la meilleure création de langue française du Syndicat professionnel de la critique dramatique et musicale de Paris. Les textes qu'il écrit par la suite (*Cendres de Cailloux*, *Le chant du Dire-Dire*, *Kiwi*, *Le langue-à-langue des chins de roches*, e roman-dit) se méritent à leur tour de nombreux prix et lui valent une reconnaissance internationale. Ses pièces, traduites en plusieurs langues, sont présentées en Amérique du Nord comme en Europe. Il poursuit sa démarche de création à Québec, où il s'est établi, en signant des explorations scéniques avec sa compagnie éponyme.

MARTINE DELVAUX est professeure au Département d'études littéraires de l'UQAM. Elle a publié des essais – *Femmes psychiatriquées, femmes rebelles. De l'étude de cas à la narration autobiographique* (Les empêcheurs de penser en rond, 1998) et *Histoires de fantômes. Spectralité et témoignage dans les récits féminins contemporains* (Les Presses de l'Université de Montréal, 2005) –, des essais-fiction – *Ventriloquies* (en collaboration avec Catherine Mavrikakis, Leméac, 2003), *Échographies* (Vents d'Ouest, 2005) – et des romans – *C'est quand le bonheur?* (Héliotrope, 2007), *Rose amer* (Héliotrope, 2009) et *Les cascadeurs de l'amour n'ont pas droit au doublage* (Héliotrope, 2012).

ISABELLE FOREST est directrice artistique du Printemps des Poètes, romancière et poète. Son travail en poésie a été récompensé par les prix Alphonse-Piché, Félix-Leclerc et Radio-Canada. Son dernier recueil, *L'amour ses couteaux*, a été finaliste du prix Alain-Grandbois 2012. À l'été 2011, elle a participé au festival Poetry Nights de Curtea de Arges, en Roumanie, et à l'automne 2012, au Festival international de poésie des sept collines de Yaoundé, au Cameroun. Son plus récent roman, *Les travailleurs du ciel*, est paru chez Alto en 2012.

MARTIN GRANGE a publié *Requiem pour un nain* et *Le salon du rêve* aux éditions Point de fuite, ainsi que *Variations sur un string rouge* chez Leméac.

JULIE GRAVEL-RICHARD est professeure (enseigne les civilisations anciennes au Cégep Garneau), romancière et blogueuse dans cet ordre ou un autre. En 2008, elle a publié un premier roman, *Enthéos*, chez Hamac, et en 2012, son blogue *Soleil en tête* est devenu livre chez Hamac-Carnets.

HANS-JÜRGEN GREIF, professeur émérite de l'Université Laval, où il a enseigné pendant trente-cinq ans les littératures française et allemande du XIX^e siècle, publie, autant en allemand qu'en français, des essais, des recueils de nouvelles, des romans, des articles dans des revues universitaires, ainsi que de nombreuses critiques de livres. Plusieurs de ses livres et de ses textes sont

traduits en une demi-douzaine de langues. En plus d'assumer régulièrement le rôle de mentor auprès de jeunes écrivains talentueux, il continue à travailler avec les classes de chanteurs au Conservatoire de musique, où sa fondation remet chaque année une importante bourse d'excellence au meilleur finissant.

NATALIE JEAN a grandi dans un village d'une dizaine de rues où on voit le fleuve de loin. Après des études bigarrées (arts visuels, scénographie, cinéma, philosophie), elle fabrique des affiches, travaille dans les cafés et voyage en Europe, dans les Antilles et en Afrique. Elle s'installe à Montréal où elle pratique la danse contemporaine et le graphisme. De retour à Québec, elle travaille dans une boîte d'ingénierie culturelle avant de devenir travailleuse autonome. Souffrant d'une forme sévère d'éparpillement, elle se guérit en publiant, en 2008, un premier recueil de nouvelles, *Je jette mes ongles par la fenêtre*, chez L'instant même.

JEAN LEMIEUX est né à Saint-Jean-sur-Richelieu en 1954. Depuis *La lune rouge* (1991), il a publié une douzaine d'ouvrages, tant des romans policiers (*On finit toujours par payer*, *L'homme du jeudi*), des récits d'aventure (*Le trésor de Brion*) que des romans (*La marche du Fou*). Il vit à Québec. Ses livres ont été traduits en anglais, en espagnol et en allemand.

WILLIAM LESSARD MORIN a grandi à Baie-Comeau et a quitté la Côte-Nord pour poursuivre ses études à Montréal. Depuis 2011, il habite à Québec où il a entamé une maîtrise en études littéraires à l'Université Laval. Ses nouvelles ont été publiées, entre autres, dans les revues *Lieu commun*, *L'écrit primal* et *Le crachoir de Flaubert*. Il a été boursier de l'organisme Première Ovation au cours de l'été 2013 et a bénéficié du mentorat de Jean-Paul Beaumier dans le cadre d'un projet de recueil de nouvelles.

HÉLÈNE MATTE est une poète issue des arts visuels qui dit et une artiste plasticienne qui écrit. Détentrice d'une maîtrise en arts visuels, elle est doctorante en littérature, arts de la scène et de l'écran à l'Université Laval. Auteure de nombreux articles sur l'art, organisatrice d'événements culturels, sa pratique interdisciplinaire interroge particulièrement le dessin, l'art-action et les poésies manifestes hors du livre. Elle compte à son actif plusieurs expositions et performances en Europe, au Canada et ailleurs en Amérique. Information : helene-matte.com

PATRICK NICOL a publié huit livres de fictions, dont *La blonde de Patrick Nicol* (Triptyque, 2005) et *La notaire* (Leméac, 2007). Son dernier roman, *Terre des cons* (La mèche, 2012), revient sur les événements du printemps étudiant du point de vue d'un professeur pris entre la désillusion et la révolte. Il a publié aussi de nombreux textes courts, notamment dans *L'inconvénient*, *Les écrits*, *Zinc* et *Art Le sabord*.

JULIA PAWLOWICZ enseigne la littérature au collège Édouard-Montpetit. A écrit et illustré des livres pour enfants aux éditions du Loup de Gouttière et a publié des nouvelles dans *Virages*, *Mæbius*, *Jet d'encre* et *Art Le Sabord*. Elle est également chroniqueuse artistique et membre du comité de rédaction de la revue *Code-barres magazine*. Son premier roman, *Retour d'outre-mer*, vient de paraître aux éditions Triptyque.

GILLES PELLERIN s'est fait connaître comme nouvelliste en publiant *Les sporadiques aventures de Guillaume Untel* (Asticou, 1982) et des dizaines de nouvelles dans des revues, des ouvrages collectifs et des anthologies (en Europe et au Canada). Récemment, il a renoué avec le genre en faisant paraître son sixième recueil, *ŕ*. L'essentiel de son œuvre, qui comprend aussi des anthologies de la nouvelle, de même que des essais sur la culture, la littérature et le français, a paru aux éditions de L'instant même, dont il est l'un des fondateurs. On l'a traduit en anglais, en espagnol, en néerlandais, en serbe, en polonais et en tamil.

ÉRIC PLAMONDON est né à Québec en 1969 et vit aujourd'hui à Bordeaux. Il est l'auteur de trois romans parus au Quartanier, qui composent la trilogie 1984: *Hongrie-Hollywood Express* (2011) se construit autour de la vie de Johnny Weissmuller, *Mayonnaise* (2012) mêle le destin du narrateur, Gabriel Rivages, à celui de l'écrivain-culte Richard Brautigan et *Pomme S* (2013) porte sur Steve Jobs et l'histoire de l'informatique.

MICHEL PLEAU consacre sa vie à la poésie et anime des ateliers de création. Depuis 1992, il a publié une dizaine de recueils de poèmes, des haïkus et des réflexions sur l'écriture. Il a reçu les prix Alphonse-Piché et Félix-Antoine-Savard du Festival international de la poésie de Trois-Rivières. Ses plus récents livres, publiés aux Éditions David: *La lenteur du monde* (Prix du Gouverneur Général 2008) et *Le petit livre de l'été* (2012).

SABICA SENEZ a publié plusieurs nouvelles depuis ses vingt ans, dont une a été primée en 1997 par l'Agence Québec-Wallonie-Bruxelles pour la jeunesse. *Nulle part ailleurs*, son premier roman paru en 2004, a été finaliste du Grand Prix de la relève littéraire Archambault, du prix Anne-Hébert et du prix Jacqueline-Déry-Mochon. Son second livre, *Petite armoire à coutellerie*, paru en 2010 chez Leméac, a été finaliste du Prix des libraires du Québec.

MARIE-ÈVE SÉVIGNY est la directrice de La promenade des écrivains, organisme consacré à la promotion du patrimoine littéraire de Québec. Elle anime plusieurs activités littéraires dans le réseau des bibliothèques de la Ville de Québec (Les petits papiers, Lire par les oreilles). Ses nouvelles ont été publiées dans différentes revues littéraires (*Mœbius*, *XYZ*, *Brèves littéraires*). En 2012, est paru *Intimité et autres objets fragiles*, aux éditions Triptyque.

LES YEUX FERTILES

CATHERINE HARTON

Francis Bacon apôtre, poésie

Éditions Poètes de brousse, 2012, 72 p.

*Francis Bacon comme personnage
et metteur en scène de l'expérience créatrice*

Depuis qu'il existe, le personnage de Francis Bacon fascine. L'immense qualité de son œuvre visuelle, l'intensité de sa révolte et de sa violence lui confèrent une étonnante contemporanéité. Plusieurs artistes actuels pourraient même éprouver face à lui une certaine consanguinité qui les ferait « frères d'art » de Bacon. C'est sans doute le cas de Catherine Harton, qui signe ce très beau livre intitulé *Francis Bacon apôtre*.

Les premiers mots du *Francis Bacon apôtre* de Catherine Harton étonnent déjà. C'est qu'avec un tel titre, on ne s'attendait pas vraiment à voir se manifester aussi tôt et avec une aussi ardente présence le « je » de la poète¹. Et très vite, on réalise qu'on est placé devant un jeu d'équivalences. Car comme Francis Bacon, Catherine Harton est peintre. Et c'est en vertu de ce cousinage que la poète peut d'entrée de jeu parler en son propre nom, dans un ouvrage dont le titre annonce un autre personnage qu'elle-même.

Les premières pages du livre se présentent comme un journal de peinture, ou comme un journal de la vie en atelier. Jour cinq, jour six, jour dix, jour vingt et un, jour vingt-deux, etc. On peut y lire les peines et découragements d'une artiste qui sait très bien ce qu'elle cherche, mais sans parvenir à l'atteindre. Et la peintre se tient là, au milieu de ses ratages, alors que pèsent sur elle les risques liés à l'expérience créatrice : « [p]eindre n'existe qu'à l'intérieur des pièges ».

Les pièges ou risques en question s'avèrent concomitants de la transmutation qui opère durant le processus créateur. Car il advient bel et bien la transformation d'une essence en une autre durant le travail. Plus précisément, les affects qui émergent de l'artiste et qui migrent jusqu'à son œuvre plastique en viennent à doter cette même œuvre d'une charge

et d'un pouvoir vampirique extraordinaires, en vertu desquels le tableau devenu autonome menace dès lors de se retourner contre l'artiste qui l'a produit. Cette idée est centrale dans le livre d'Harton et revient constamment. Elle est présentée comme une espèce de lutte à finir entre le créateur et sa création, ou entre le peintre qui est vu comme un « lâche approximatif » et « le tableau d'une vie » qui reste toujours à produire. C'est aussi l'affaire d'un artiste fait prisonnier de sa propre virtuosité, puisque tout ce qui émerge sur la toile y devient plus vrai que vrai et si ouvertement porteur d'une vérité cachée que, par le biais de cette toile, l'artiste apparaît soudain comme un sous-produit méconnu de sa propre existence, au point de se transformer lui-même en « chasseur traqué ». « Chaque peintre est le jumeau parasite d'un autre. »

Tout dans l'art se fait envahissant : non seulement la toile sur laquelle s'imposent de leur propre chef des intrus non conviés, mais l'expérience créatrice dans sa globalité finit elle aussi par devenir tentaculaire. L'atelier de peinture se distend et prend bientôt toute la place dans la maison : « J'écrase quelques tubes noirs. Je colmate les fenêtres, / plus de soleil, plus d'aiguille ; / Qu'une odeur animale, une longue plainte. Il n'y a plus de lit, / de bibliothèque, de cuisine, qu'une seule pièce où je règne / vertèbres et foi ». *Vertèbres et foi*, magnifique articulation où la juxtaposition dit parfaitement le composé-Bacon : l'ardeur de l'animal spirituel et l'ardente vocation, voire le culte absolu, du travail dans la matière.

Et le geste de peinture démultiplie l'expérience. « Un drap blanc sur le tableau. Il n'y a que moi », écrit la poète, et pourtant « [u]n animal s'impose sur le croquis ». Forte de son libre arbitre et quasiment hors de contrôle du point de vue de l'artiste, l'œuvre produit son propre « accident de croissance », une espèce de « corps de trop, cette chimère », qui vient se superposer (ou même se substituer) au modèle concrètement présent derrière la toile. « Ma vie n'est qu'une seule pièce où l'on élève le pire ».

Là, dans l'atelier, on n'entend rien d'autre que la voix de Maria Callas qui s'élève au-dessus de son « opéra de l'effroi ». La poète écrit : « [T]rop de symptômes à la fois. Mon vertige ne compte plus. / Il n'y a que ma ressemblance aux cantatrices »... Et jusque-là, pendant les cinq premières pages, on était convaincu que c'était elle, Catherine Harton peintre, qui était figurée par le « je » de son livre. L'identification

psychique d'une artiste visuelle à une prima donna du monde de l'opéra pouvait en quelque sorte soutenir cet a priori.

Mais on réalise bientôt que ce n'est pas tout à fait ainsi que ça se déroule. Car, à la cinquième page du livre, le texte nous place devant le premier « je » à réclamer un accord de l'adjectif. Et l'accord est fait au masculin : « Je suis seul au pupitre ». Depuis le début, le « je » du livre n'était donc pas celui d'une poète s'identifiant à Bacon, mais bien plutôt le « je » précis de Bacon lui-même parlant à travers la bouche d'une poète. En lieu et place du présumé jeu d'équivalences auquel on avait cru jusque-là, il y a donc une habitation entière et totale du personnage de Bacon par l'auteure.

Et, du coup, on comprend les nombreuses allusions de Harton aux monstres, aux hurlements, aux dentitions d'emmurés ou d'extasiés, à la cage, à la bête, au primate, à « sa figure de geignard, à peine fantôme, à peine hantise », tels que nous les livrent avec force les tableaux de Bacon. Ainsi, c'est bel et bien de Bacon, de son univers inimitable et de son processus créateur spécifique, qu'il est question dans *Francis Bacon apôtre*. Harton écrit qu'à la fin de la journée de travail du peintre dans l'atelier « [i]l [lui] reste une toile en lambeaux. Un jeu de couleurs. / L'empreinte parfaite du pourchassé ».

Chose intéressante à noter, il y a dans cette brève citation la vision claire de l'image que Bacon entretient par rapport à lui-même, à savoir un être scindé qui s'avère à la fois créateur/créature, prédateur/proie, bourreau/victime et « [f]ils de l'exclamation fracassée, fracassante, humain onomatopée », donc complètement déchiré, explosé, entre les deux postures contradictoires. Même si, consciemment, il dit « refuse[r] la figure du dévorant, du dévoré », la scission n'en est pas moins là, fondamentale, dans la psyché de Bacon. Elle représente ses lignes de force, ses « repères du cœur, du délivrant, du délivré », en tant que « fils improbable du redressé ». « [J]'existe devant le tumulte et l'embryon » ; « j'épouse tous les paradoxes de l'animal », dira-t-il.

La deuxième section du livre, *L'instinct tragique*, relate en quelque sorte la vie de Bacon. Son enfance en Irlande, son expatriation précoce vers Paris ou Berlin, et ses souvenirs de guerre. Le rythme, l'enfilade des vers et des images élaborées par Harton y sont magnifiques. Entre autres, elle écrit : « je peins, tout orgueil tout ciseau, / recrée la somme exacte, /

décombres, amnésie, drapeau parfait», «je lègue une idée des enfers traversés, / la distorsion des passions barbares, / la machine très féroce de la clarté».

Harton arrive à décrire le travail pictural de Bacon avec un verbe et un ton qui collent parfaitement. L'écriture donne à voir la facture des inoubliables tableaux, certes, mais qui-conque voudra faire le test (s'il n'a pas la chance de bien connaître les œuvres picturales de Bacon) s'apercevra que les poèmes tiennent également très bien par eux-mêmes et pour ce qu'ils sont². À un point tel qu'il est difficile de trancher, afin de savoir si c'est la poésie de Harton qui se met au service de la grandeur de l'œuvre de Bacon pour mieux la faire valoir ou si c'est la peinture de Bacon qui cède le pas devant la très grande réussite des poèmes de Harton (qui éblouissent d'ailleurs à la façon d'un tableau, tant ils font image). Quoi qu'il en soit, les deux font très bon ménage et l'effet de synergie est aussi prenant qu'impressionnant.

Pour Bacon, l'art de peindre (indissociable de la logique binaire prédateur/proie) ressemble à une corrida³. La poète écrit : «je fais basculer le rite / le privilège d'un drap jusqu'aux bêtes, / je réserve le corps, le rouge inlassable / pour les dernières figures de l'arène». Et «quand l'âme aboutit / aux carcasses», «je renvoie mille corps à l'échafaudage [...] j'écume le sentiment osseux, une mémoire, / la première membrane de l'effroi, / l'homme renvoyé à sa patience de pisteur»; «je scrute le dérèglement des carnivores [...] je travaille sur le vibrant, la matière criée, / l'être incertain moins les sentiments, / l'hameçon, la chair, le dévisagé». On peut aussi lire ceci : «le peintre n'existe qu'en cérémonie, / qu'en son chapelet de larmes et d'espérance, / le détail, le souvenir de l'arraché, / la tête toujours et ses conifères / je sais que partout ça hurle, une forêt de morts», dans «la dernière combustion des innocents».

Voilà donc l'itinéraire sacré de *Francis Bacon apôtre* tel qu'il navigue en ses projets de création, allant d'un repère religieux à l'autre entre les *litanies*, les *lamentations*, les *robes de célébrant*, les *sanctifiés*, les *crucifixions* et *crucifix*, les *missels*, les *papes*, les *sacrifices*, les *supplications*, les *broderies d'obéissant*, les *dieux de faiblesse*, les *confessions*, les *baptêmes de peau* ou *de dérision*, les *cantiques*, les *cathédrales*, les *miraculés*, les *longs chapelets de veines*, les *dernières conversions*, les *robes de cérémonie*, un *dernier fantôme à sanctifier* ou encore le *Christ* en personne, bref un itinéraire expansif où Bacon

endosse « toute la grâce des essoufflés / en une corrida » (21) infinie de « trophées où perdue la chair ». « [L]’homme, la matière, le fécond, / recréent le sang, ses partitions, / la très légère humanité, / la très légère corrida / l’humain, ses onomatopées ». Cette idée des onomatopées qui revient plusieurs fois dans le livre signifie vraisemblablement que les créations de l’humain s’apparentent à un petit bruit sec qui est, sinon insignifiant ou incompréhensible, à tout le moins totalement disproportionné par rapport à la grandeur et à l’intensité de l’affect qui l’a propulsé dans son incarnation.

Puis, la section intitulée « Le jumeau parasite » vient remettre en scène (plus concrètement cette fois) l’idée de la scission psychique. Non, ce n’est pas qu’il y ait chez Bacon une histoire de jumeau décédé ou de frère ayant porté le même prénom, comme chez Dalí. Non, c’est plus immédiat. Ça se passe sur la toile. Le jumeau parasite du peintre, c’est son modèle. Modèle qui, dans les faits, est le miroir du peintre, c’est-à-dire son alter ego, son double, son *jumeau*.

La toile se fait donc le réceptacle de tous les affects appartenant à l’artiste, en plus de devenir le produit concret de la relation symbiotique qui s’établit sous l’action du geste créateur entre le peintre et son modèle. C’est ainsi que le modèle dans l’atelier devient sur la toile le jumeau de l’artiste. Autrement dit, le créateur investit nécessairement sa production de son implacable vision. Bacon affirme (à travers Harton) : « j’épuise chaque homme à sa gorge, chaque détresse à son joyau ». L’essentiel de la vision de l’artiste, le joyau de sa préhension, se trouve à être matérialisé.

Tel que l’a proposé la poète en début de livre, le tableau qui se fait porteur d’une telle mutation dans « la suite parfaite du douloureux » risque de venir parasiter l’artiste en retour, en le contraignant à reconnaître à l’intérieur de lui-même la présence insistante de cet « homme [dans] son costume d’effrayé ». D’où l’idée du jumeau *parasitaire*. Voilà donc comment peindre est potentiellement risqué...

D’ailleurs, Harton l’a écrit en clair : l’animal qui surgit du tableau attaque : « je reviens de mille nuits. Morsures au poignet. / Des traces, un quadrupède ». L’œuvre attaque littéralement son créateur. Et de la même façon que (dans la vraie vie) Bacon disait préférer peindre le cri plutôt que l’horreur, l’essentiel serait moins de rendre parfaitement le modèle que de traduire les affects spécifiques éprouvés

par le peintre à la vue de son modèle. L'effroi ressenti par Bacon devant son modèle (comme s'il se trouvait devant la menaçante espèce humaine tout entière) est donc transféré de lui à la toile, et Bacon, dont le regard voyage incessamment de la toile au modèle, est forcé de percevoir aussi le produit de ses propres mains et condamné à réagir lui-même à cette horrifiante vision qu'il a fait naître. C'est la vision du jumeau parasite, «l'enfant de Goya», qui vire l'histoire à l'envers : le peintre pris en otage et potentiellement cannibalisé par sa propre production.

Et on n'a qu'à se rappeler la façon dont Bacon brouille visuellement l'identité de ses personnages en défigurant les traits de leurs «visage[s] à angle mort» pour en venir à penser, d'une chose à l'autre, que les tableaux de Bacon pourraient bien exposer sa propre identité brouillée. À ce sujet, Harton fait dire à Bacon : «Je les peignais pour me rapprocher un peu plus des marées. / Me rapprocher du lavis parfait des océans. / Je cherchais mon visage au-delà du double de la perversion.» «[I]l n'y a pas d'exception entre le peintre / et l'humain sculptural. / Il n'y a pas d'exception entre le séisme et l'irréparable. / Qu'une logique d'attablé.» «J'entre en chacun comme un accident de vertèbres». Tout est fracassé sous le seul effet de l'entrée en création.

Mais ce n'est pas tout. Le *jumeau parasite* de Francis Bacon, c'est aussi son amant, le «jumeau invivable [...] le jumeau terrible», George Dyer, qui fut longtemps son modèle jusqu'au moment de son suicide, dans leur chambre d'hôtel parisienne en 1972. Cette très courte section (qui ne fait que trois pages) se présente sous la forme d'un dialogue entre «Francis» et «Le modèle», donc entre le peintre et, probablement, de manière plus spécifique, ce George Dyer. Puis la dernière section du livre est entièrement consacrée à George Dyer, mais cette fois sous la forme d'une douzaine de lettres que le peintre adresse à son amant/modèle. Tous les poèmes de cette section commencent par le mot «amour», comme on commence couramment une lettre par ces mots : «mon amour,»...

Dans le livre de Harton, les clins d'œil à l'histoire sont nombreux. Ainsi, toute la section intitulée *Les partitions du vivant* est constituée de petits poèmes individuels faisant explicitement référence (avec date à l'appui) aux titres de certains tableaux peints par Bacon. Par exemple, «projet

d'un nu avec seringue hypodermique / mai 1963», « projet Velasquez / octobre 1950 », « projet d'une figure aux morceaux de viande / été 1978 », « projet d'étude pour une corrida / avril 1969 », etc. Et la poète n'hésite pas non plus à intégrer à son texte des citations connues de Bacon, dont celle-ci devenue célèbre : « L'odeur du sang humain ne me quitte pas les [sic] yeux⁴ ».

Tout ça fait de *Francis Bacon apôtre* un objet étrange, à la fois hautement inspiré et solidement ancré dans le réel, qui réussit habilement à s'élever au-dessus des pièges et limites de ces deux approches séparées. Il en résulte un livre hybride, halluciné/hallucinant, qui se tient à mi-chemin entre la chronique et la fiction, et peut-être même l'autofiction, comme si Bacon et Harton étaient, en leur qualité d'artistes, tous deux sous la même emprise de ce « désastre potentiel qui nous guette à tout moment » au fil de l'aventure créatrice.

Monique Deland

1. Il faut dire que c'est là l'habituelle « manière Harton ». Dans ses deux livres précédents – *Petite fille brochée au ciel* (2008) et *Monomanies* (2010), tous deux aux Éditions Poètes de brousse –, la poète parle au « je » depuis sa voix à elle. Elle le fait bien et avec une aisance toute naturelle.

2. Cependant, il est certain qu'on appréciera davantage les réjouissantes subtilités du texte (qui contribuent grandement à son enchantement), si on s'y connaît un peu plus que presque pas.

3. Notons que la thématique de la corrida est loin d'être étrangère à l'œuvre du peintre, puisque Bacon a peint trois *Études pour la corrida* (Numéros 1, 2 et 3), ainsi nommées, en 1969.

4. Cette phrase est en fait un vers d'Eschyle cité par Bacon lors de ses dialogues avec Frank Maubert, lequel a choisi d'en faire le titre précis de son livre d'entretiens avec le peintre (Frank Maubert, *L'odeur du sang ne me quitte pas des yeux : conversations avec Francis Bacon*, Éditions des Mille et une nuits, Paris, 2009, 108 p.).

MARC-ALAIN WOLF*Un garçon maladroit*, roman

Éditions Triptyque, 2012, 197 p.

Peut-être nous souviendrons-nous qu'il n'avait pas de nom, ce garçon qui refusait si fort le sien, qui eut préféré qu'on ne l'appelât pas, ni ses parents ni ceux de l'autre camp, et tous les autres à la fin. C'est un cousin de Bartleby qui demande au lecteur du cœur et du talent. Marc-Alain Wolf nous raconte l'histoire d'un adolescent autiste qui souffre d'incoordination motrice, qui ne saurait uriner sans que sa mère l'assiste, qui possède des capacités d'apprentissage, mémoire et logique, formidables, dont on se moque sévèrement à l'école et partout malgré qu'il épate et qu'il utilise en virtuose les ressources de l'ordinateur. Il a des fantasmes érotiques puissants et une imagination de veille qui fonctionne comme les rêves, décomposant et remixant les objets de son désir: il jouit réellement, halluciné. Ses parents sont vieux et bienveillants. L'histoire où le lecteur s'engage occupe quelques années dans la vie de Lucien Taurel, alias bien des noms codés; plus tard il tombera dans un temps immobile. Le récit progresse lentement, fors à accélérer vers la terrible fin. Le personnage affabule et ses fables mordent parfois sur la réalité – ses investissements en ligne qui rapportent, croirait-on, des profits réels – si bien qu'on se prend au jeu de départager le vrai du fou. Ce paranoïaque nous convainc, avec son extralucidité et sa logique ébouriffée.

Le plaisir auquel nous consentons doit beaucoup d'abord, il s'en affranchira, à l'imaginaire de réception. Malgré des ouvrages forts, pensons à *Kippour*, nous savons surtout de l'auteur qu'il est psychiatre et, l'analyse court-circuitant la médecine, nous convoquons Freud, Lacan, le divan et le fauteuil, l'aboutage des subconscious, et nous voici chacun en analyse, libérés du cinéma par des images faites de mots et d'éprouvés sauvages.

Ceci n'est pas une histoire de cas, malgré qu'on y trouve tard les notes d'un psychiatre qui nomme médicalement la souffrance et le talent du sujet. *Un garçon maladroit* est une histoire d'identité, l'histoire de la dévastation d'un moi fendu, envahi, dévasté par le chaos qui au début, le début de

l'histoire lue, angoisse à peine la victime. L'identité du lecteur en visite chez la psychose. Cette lecture est à risque parce que contagieuse. Beckett nous laisse désertés, Duras ahuris, Wolf dérangés par la compassion. L'écriture au «il», celle d'un narrateur omniscient qui observerait aussi bien les gestes du garçon que ses émotions naissantes, ses sécrétions et ses humeurs nous trouble comme si la formule s'inventait sous nos yeux, lourde d'un questionnement de fond: comment devine-t-il tout ça? Ce livre malmène le contrat courant de lecture. Le «il» est aussi insidieux que le «vous» de Butor. En moins de deux nous nous collons aussi bien au narrateur qu'au garçon devenu deux fois le sujet du roman: celui dont on parle et celui qui entraîne le texte. Le contrat usuel de lecture est subverti.

Ce grand garçon très Duduche nous accroche par sa bonté réflexe, son amour naïf de ses parents,

Quand il revenait de l'école, la tête remplie de vexations et le corps blessé, il oubliait tous ses soucis. Il leur cachait ses misères pour ne pas les inquiéter. [...] Quand il rêvait de devenir riche, les millions qu'il accumulait devaient d'abord servir à les rendre heureux, à les protéger du besoin, à leur offrir le superflu.

ses projets considérables: remplacer Dieu, nourrir la planète à coup de culture en pyramides, en réguler la population – un vaccin suffit –, abolir les guerres et pourquoi pas la mort, ou plus sagement ralentir le vieillissement. Il met en chantier ses projets, recrute un coordonnateur,

L'heureux élu s'appelait Frédéric Frédéric, un polyglotte de trente-six ans, célibataire et ambitieux. Aucune rencontre formelle n'était prévue avec lui. Tout devait s'écrire par courriel. Sa mission était simple: créer un réseau d'influence, une armée de l'ombre.

et bientôt des collègues à l'OTAN, l'ONU, AL-QAÏDA. Mais les pires et meilleurs amis sont intérieurs: la force qui l'occupe et fait de lui un pro de la spéculation boursière qui joue avec les cours comme les dauphins avec la vague et Sacha, sa petite voix qui porte le nom qu'il se donne à lui-même, consolatrice, maternelle et complice douée, voire pragmatique, de ses jeux. Mais les voix ne sont jamais assignées à demeure

à l'intériorité, jamais sages comme les dialogues qu'on invente à des personnages de fiction, non ; le je est si poreux, et elles si ductiles, élastiques, qu'elles l'encerclent bientôt, l'assiègent, l'étouffent l'effritent l'aplatissent, le phagocytent.

Le texte n'est jamais insensible cependant que des tableaux comme celui du gymnase où le professeur condamne le garçon incapable à grimper et rester dans l'échelle d'où il observe, humilié et indifférent, ses camarades qui s'affairent en tous sens, et de l'habillage, quand il revêt les habits de son père, sont dessinés à si larges traits qu'on regarde, délinquants, accrochés par un détail incongru, un dessin animé où nul ne souffrirait pour vrai.

La maladie du père, la fréquence des éjaculations, jamais nommées, le sperme conservé dans un bocal et avec lequel il se lave dans une idée de purification, la culpabilité qui survient, aggravent sa déconnection. Et malgré qu'il travaillât à la diffusion de l'ocytocine, l'hormone responsable du plaisir pris à la rencontre de l'autre :

Des ondes négatives lui traversaient le corps. Les voix se déchaînaient. Il interceptait leurs messages, devinait leurs intentions. Il percevait physiquement l'hostilité extérieure.

Le temps a passé, les enfants sont grands, sa maison devenue une forteresse, sa chambre une retraite bizarre.

Le bruit qu'il faisait, les coups qu'il donnait et recevait, ses crises de panique, les cris qu'il ne pouvait plus s'empêcher de lancer inquiétaient sa mère. La vieille dame n'osait plus intervenir.

Et la négativité l'assaillant et le saturant, il s'en prit à lui et s'en tira émasculé et borgne, soigné, diminué, interné dans un asile où il devint un prophète obèse avec disciple, celui-ci libéré portant son message, réunissant des alliés semblables à ceux du garçon naguère, et qui ressemblent à des passants, des speakers, leurs noms à des abréviations, des sigles.

Il fallait une écriture singulière pour que le garçon ne s'enfuit pas, pour que le sujet soit d'un commerce agréable, que le temps qui passe pour lui par bonds ou si peu ou par coulées sans à-coup accueille des faits, des personnages, comme des professeurs, une amoureuse-infirmière, un tortionnaire qui lui inspire de grands émois. La soumission rigoureuse à

la valeur et à l'effet des temps de verbe, une pudeur typique des enfants, un déport vers la fin du lexique clinique et l'art de construire un terrain commun avec un sujet animé d'une vie psychique turbulente qu'on retrouve chez Anzieu, chez Pontalis, chez Winnicott.

Il n'a pas encore de nom. Tout juste un maillot de bain. Il se déplace dans la piscine sans faire de vagues. Il fait tout pour ne pas se faire remarquer. Il fuit le regard et la compagnie des autres. À son arrivée, il a fait la file pour une cabine et s'est fait bousculer à plusieurs reprises. On lui a même volé son tour, mais il n'a pas bronché. Il s'est déshabillé aussi vite qu'il a pu, a enfilé son maillot de bain, a marché un moment tête baissée, à la recherche d'un morceau de gazon isolé. C'est un garçon terne et démodé. Il ne sait rien de la mode d'ailleurs, il ne s'y intéresse pas. Il a été élevé par des parents âgés. Il est un bon élève à l'école, brillant même dans son genre, capable d'émettre des opinions et de formuler des phrases que ses professeurs seraient bien en peine d'expliquer. Ses maîtres les plus attentifs ont su flairer le génie, mais il les décourage vite. Pour ne plus déclencher le rire ou l'agressivité de ses camarades, il se contente de répéter ce qu'il a lu dans les livres écrits par d'autres. Il est doué d'une mémoire phénoménale qu'il utilise avec économie.

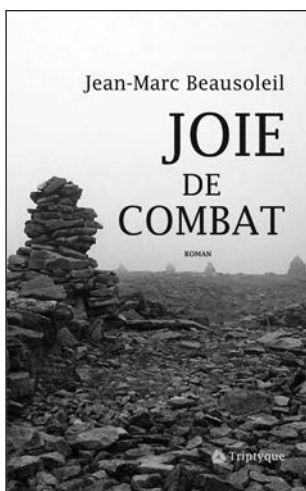
Devant son écran, à l'abri de tout regard étranger, de toute présence humaine, il se sentait en sécurité. Rien ne pouvait troubler son face-à-face avec l'économie mondiale, cet univers de chiffres toujours changeant, cet empire, ce monstre de l'abstraction dont il fallait anticiper les repos et les crises. Garder son sang-froid, prévoir ce qu'il était possible de prévoir, mais sauter sur l'imprévu, en comprendre les causes et saisir les occasions, plus vite que les autres. [...] Une discipline à acquérir, une attitude à adopter, un art de vivre à cultiver. Un sport de combat, si on veut, mais à condition de le définir précisément, de le doser à point. [...] Ses parents s'inquiétaient en silence. Sa mère, en l'embrassant avant l'école, le suppliait de faire attention, de prendre soin de lui.

L'imparfait étoffe la durée et le personnage, riche non plus des seuls faits observables mais de ses projets, des recherches personnelles, des réalisations, et de l'amour dont il bénéficie. Il y a un savoir écrire qui répète ou souligne efficacement des traits décisifs du garçon. Sa méthode de résolution de tout et son lien à l'autre.

*Piétiner devant l'obstacle, c'était une autre de ses stratégies.
Ça marchait avec ses parents mais aussi avec les objets et les
chiffres. Tout ce qui posait problème devait être piétiné.
[...] Continuer l'œuvre de réparation. S'entêter. S'entêter
encore. Piétiner. Prier en piétinant.
Valérie restait sa muse. Il était prêt à la suivre au bout du
monde mais pas encore à lui faire confiance.*

*Un garçon maladroit propose au lecteur de recueillir un
personnage au moi labile, de mettre, en les pensant avec
compétence, de la liaison, du sens dans une vie qu'ils désertent,
vaincus par la pulsion de mort.*

Diane-Ischa Ross



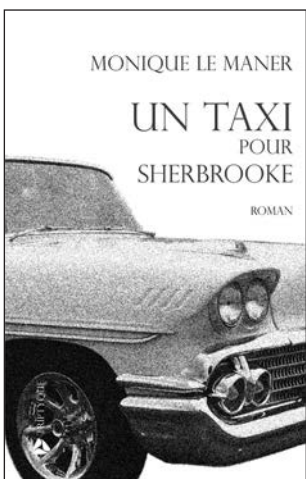
Jean-Marc Beausoleil

Joie de combat

roman, 211 p., 20 \$

Rio, un agent d'immeubles, et Brigitte, la tutrice d'un couple de trisomiques, vivent une aventure torride, jusqu'à ce que Brigitte soit menacée d'expropriation, en bonne partie par la faute de son amant. S'engage alors une bataille politique qui attire des contestataires des plus disparates. La relation de Rio et de Brigitte survivra-t-elle à cette épreuve? Qu'arrivera-t-il aux protégés de Brigitte si elle perd sa maison?

Inspiré d'événements réels qui ont secoué la municipalité de Val-David, *Joie de combat* raconte comment il faut parfois se battre ou disparaître.



Monique Le Maner

Un taxi pour Sherbrooke

roman, 169 p., 20 \$

Une voyante qui ne voit plus grand-chose, une recluse qui décide de voir du pays, un enfant qui n'est plus tout à fait un enfant et un chauffeur de taxi énigmatique aux yeux beaucoup trop bleus. Ils s'appellent Yolande, Mathilde, Léo et Philon. Le voyage commence dans une longue voiture noire qui les mènera de Saint-Jérôme à Sherbrooke... en passant par Chibougamau. Le but de l'expédition: que Yolande la voyante retrouve son don, un don vraiment pas comme les autres. Et le temps presse, de motel en motel, de retard en urgence. Question de vie ou de mort.

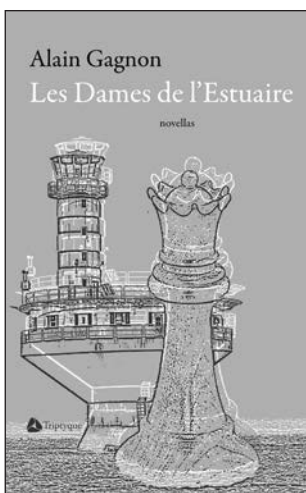


François Leblanc

Zagreb

roman, 170 p., 20 \$

Deux hommes que tout oppose, en apparence du moins. Dans le coin gauche, Roy Berthiaume, un malabar fraîchement sorti de prison après avoir purgé sa peine pour un crime qu'il ne cesse de nier. Dans le coin droit, Bernard Telmosse, représentant désabusé de la loi et l'ordre, qui n'est plus que l'ombre de lui-même après la tragédie qui l'a frappé de plein fouet quatre ans plus tôt. Patient comme le chasseur, le premier attend le bon moment pour se venger. Mais peut-on tuer un homme qui a déjà plus ou moins renoncé à la vie?

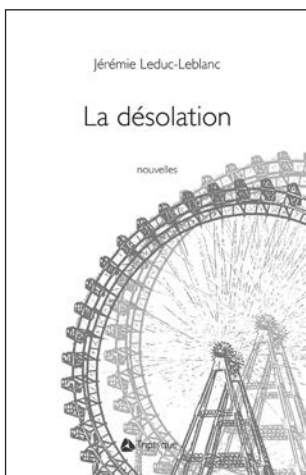


Alain Gagnon

Les Dames de l'Estuaire

novellas, 153 p., 20 \$

L'Estuaire du Saint-Laurent a sans contredit « ma préférence ». Surtout ce tronçon que l'on nomme l'estuaire moyen – de l'île d'Orléans à l'embouchure du Saguenay. S'y mélangent les eaux douces et salées, l'urbanité de la Rive-Sud et le large maritime. Et l'on y aperçoit une multitude d'îles fabuleuses : les Pèlerins, l'île Blanche, l'île Verte, l'île aux Lièvres, l'île aux Grues, les récifs de l'île aux Fraises... De Montmagny à Cacouna, les rivages sont d'une douceur à émouvoir les aboiteaux et les rochers que les eiders, les cormorans, les pluviers et les bécasseaux survolent sous le soleil, dans les brumes ou les crachins.

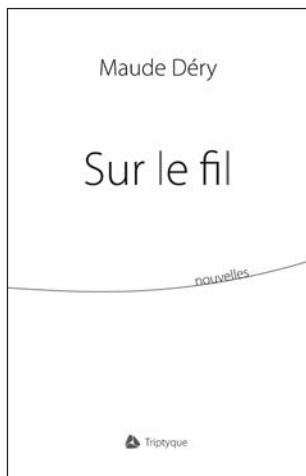


Jérémie Leduc-Leblanc

La désolation

nouvelles, 175 p., 20 \$

Un héros est celui qui, par définition, a l'intelligence d'anticiper les événements et la volonté de prendre son destin à bras le corps. Et si, pour la plupart d'entre nous, il était déjà trop tard? Comment alors qualifier la résignation? Comment exprimer le désarroi face à son propre destin? Et, surtout, quand faut-il préférer l'oubli au souvenir, la fuite à l'action, la sérénité à la violence ou encore l'ordre au désordre? Voilà ce qu'est la désolation pour les hommes et les femmes qui habitent ce recueil de nouvelles. Des êtres trop souvent déracinés, rongés par la solitude et la sensation d'être en trop ou de trop.



Maude Déry

Sur le fil

nouvelles, 103 p., 18 \$

Composé de quinze nouvelles articulées autour du thème de la perte (perte de l'être aimé, d'un parent, d'un enfant, de sa motricité, de sa beauté, etc.), *Sur le fil* met en scène des personnages aux prises avec les tourments de la vie, des hommes et des femmes aux destins brisés qui se débattent avec leur souffrance ; seuls certains parviendront à trouver la force de se relever, tandis que les autres se laisseront dévorer par leurs démons.



Carole Forget
le sol ralentit sous mes pas

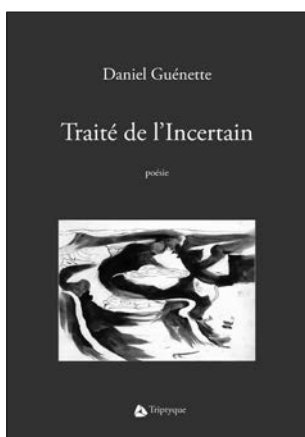
poésie, 65 p., 16 \$

une part du monde
met du temps à mourir en moi
l'enseveli
devient laboratoire d'aspirations

des noms adorés se hasardent

fort-de-france le temple

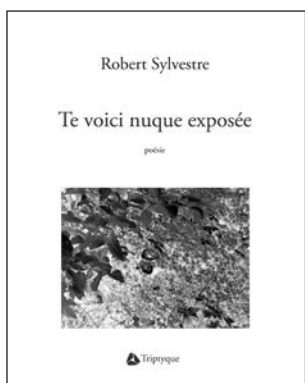
la ligne parfaite des palmes
quand le corps s'incline
à la fenêtre
je vis à l'étranger



Daniel Guénette
Traité de l'Incertain

poésie, 61 p., 16 \$

Dans ce recueil, il est « traité » du thème de l'incertain. Contrairement à ce que l'utilisation du mot pourrait suggérer, l'ouvrage ne correspond en rien à ce qu'est ordinairement un traité. La manière est ici éminemment poétique, et l'auteur n'hésite pas à renouer avec une certaine tradition. Sa poésie chante et exprime des émotions. Elle n'est pas dépourvue de théâtralité. L'expression est plutôt baroque et les passages les plus denses accueillent une certaine dose de fantaisie.



Robert Sylvestre
Te voici nuque exposée

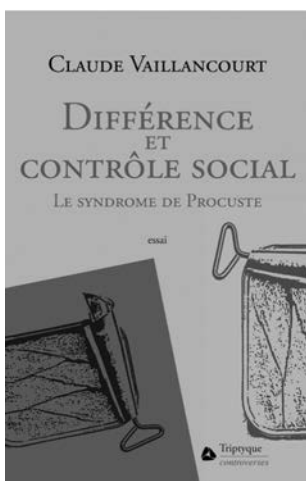
poésie, 52 p., 16 \$

Il peut nous sembler qu'une porte est fermée comme un cœur peut l'être. Des mains chercheuses s'activent cependant, dans les directions contradictoires propres à l'époque. Sous la canicule – voire l'effroi – le mystère demeure et un obscur enchantement.

Va dans le jour.

Va dans le jour.

Garde le Fou par-devers toi.



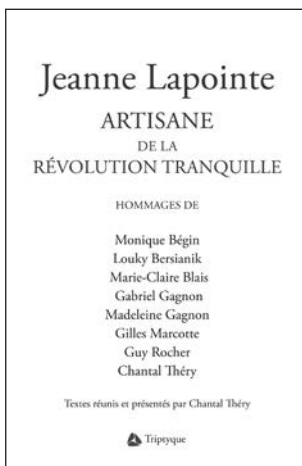
Claude Vaillancourt

Différence et contrôle social

LE SYNDROME DE PROCUSTE

essai, 235 p., 25 \$

Cet essai interdisciplinaire permet de réfléchir à la notion d'égalité, qui ne peut pas être obtenue sans une reconnaissance des différences. L'auteur fait ici un plaidoyer vibrant et original contre l'uniformisation du monde.



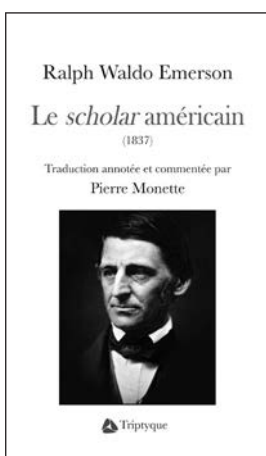
Chantal Théry

Jeanne Lapointe

Artisane de la Révolution tranquille

hommages, 101 p., 20 \$

En 1938, Jeanne Lapointe est la première jeune laïque diplômée de la toute nouvelle Faculté des lettres de l'Université Laval et la première récipiendaire de la médaille d'or (pour ses études de langue française) décernée par le Consulat de France de Québec. Elle sera aussi, en 1940, la première femme professeur au Département des littératures de l'Université Laval et, en 1954, le premier universitaire à publier dans la revue *Cité libre* des articles de critique littéraire.



Ralph Waldo Emerson

Le scholar américain

traduction annotée par Pierre Monette

essai, 131 p., 13 \$

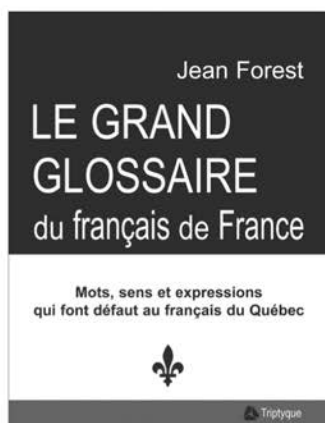
Paru il y a 175 ans, en 1837, *The American scholar* de Ralph Waldo Emerson (1803-1882) est le texte fondateur de l'identité culturelle états-unienne. Accompagnée d'une présentation et de notes abondantes, la présente traduction permet de retracer les voies qu'ont prises les hommes de lettres des États-Unis du XIX^e siècle pour définir l'identité culturelle de leur nation – et peut-être de déterminer ce que pourraient être, aujourd'hui, les voies d'une ouverture de la culture québécoise à ce qui la lie à l'expérience continentale américaine.



Troisième volet d'un triptyque consacré aux particularités du français des Québécois.

Le Grand Glossaire des archaïsmes, régionalismes et autres populismes venus de France recense leurs attestations ou bien dans les dictionnaires généraux et lexiques spécialisés, ou bien dans la littérature française elle-même, et ce, depuis sa naissance au XI^e siècle avec *La Chanson de Roland*.

468 p., 35 \$



ALIBIS

Polar, Noir & Mystère



PRIX ALIBIS 2013
TOUT A UNE FIN
NATASHA BEAULIEU

LE POLAR FUTURISTE
une exploration de
MARIO TESSIER

Des fictions de
Luc DAGENAIS
Maxime HOUDE
Claude LALUMIÈRE
Martine LATULIPPE
Jonathan REYNOLDS

N° 47

L'ANTHOLOGIE PERMANENTE DU POLAR

10 \$

COUPON D'ABONNEMENT

- Je m'abonne pour 1 an : 30 \$ (taxes incluses)
 Je m'abonne pour 2 ans : 57,99 \$ (taxes incluses)

418-837-2098

NOM _____

ADRESSE _____

Tél. / courriel _____

Veuillez commencer mon abonnement au numéro :

Chèque ou mandat à l'ordre de : **Alibis**, 120, côte du Passage, Lévis (Québec) G6V 5S9

M044

www.revue-alibis.com

ex
revue de poésie
it

JE M'ABONNE ET J'ÉCONOMISE

1 an/4 numéros

Régulier.....41,41 \$

Étranger (*Transport inclus*).....69,02 \$

En librairie..... 11,50 \$

(les taxes sont incluses dans les prix)

Téléphone : (514) 721-5389

Internet : <http://www.exit-poesie.com>

Courriel : administration@exit-poesie.com

Je désire m'abonner () me réabonner ()

À partir du numéro en cours () ou du numéro _____

Nom : _____

Adresse : _____

Ville/Province : _____

Code postal : _____ Téléphone : _____

Télécopieur : _____

Courriel : _____

Je paye par chèque () Visa () Mandat ()

N^o : _____ Expiration : _____

Signature : _____

Payable à l'ordre de :

Revue EXIT/ Éditions Gaz Moutarde inc.

C.P. 22125, C.S.P. Saint-Marc, Montréal (Qc), H1Y 3K8

LA REVUE
XYZ
DE LA
NOUVELLE

1985 **1/4 de** 2010
siècle

1 an/4 numéros (ttc)

| INDIVIDU | INSTITUTION |
|----------------|----------------|
| Canada 30 \$ | Canada 40 \$ |
| Étranger 40 \$ | Étranger 50 \$ |

2 ans/8 numéros (ttc)

| INDIVIDU | INSTITUTION |
|----------------|----------------|
| Canada 55 \$ | Canada 75 \$ |
| Étranger 75 \$ | Étranger 95 \$ |

3 ans/12 numéros (ttc)

| INDIVIDU | INSTITUTION |
|-----------------|-----------------|
| Canada 75 \$ | Canada 105 \$ |
| Étranger 105 \$ | Étranger 135 \$ |

Visitez notre site Internet :

www.xyzrevue.com

BULLETIN D'ABONNEMENT

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Code postal _____ Téléphone _____

Courriel _____

Ci-joint Chèque Visa MasterCard _____

N° _____ Expire le _____

Signature _____ Date _____

RETOURNER À : XYZ. LA REVUE DE LA NOUVELLE

11860, rue Guertin, Montréal (Québec) H4J 1V6

Téléphone : 514.523.77.72 • Télécopieur : 514.523.77.33

Courriel : info@xyzrevue.com • Site Internet : www.xyzrevue.com

eStuaire

LE
POÈME EN
REVUE

ABONNEMENT POUR QUATRE (4) NUMÉROS PAR ANNÉE
TRANSPORT INCLUS

| TARIF | RÉGULIER | É.-U. | ÉTRANGER |
|-------|-------------------------------------|----------------------------------|----------------------------------|
| 1 AN | 41,01 ^{\$} | 55 ^{\$} | 65 ^{\$} |
| | INSTITUTION 72,91 ^{\$} | INSTITUTION 75 ^{\$} | INSTITUTION 85 ^{\$} |
| 2 ANS | 72,91 ^{\$} | 90 ^{\$} | 110 ^{\$} |
| | INSTITUTION 132,15 ^{\$} | INSTITUTION 130 ^{\$} | INSTITUTION 150 ^{\$} |
| 3 ANS | 104,81 ^{\$} | — | — |
| | INSTITUTION 191,39 ^{\$} | INSTITUTION — | — |

nom

adresse

code postal

téléphone

télécopieur

courriel

veuillez m'abonner à partir du numéro

ABONNEMENT

EStuaire CP 48774, Outremont (QC) H2V 4V1

MÖEBIUS

ÉCRITURES / LITTÉRATURE

Tarifs d'abonnement (taxes incluses)

4 numéros / 1 an

Individu: • au Canada 1 an: 35 \$ 2 ans: 60 \$
• à l'étranger 1 an: 60 \$ 2 ans: 110 \$

Institution: • au Canada 1 an: 60 \$ 2 ans: 110 \$
• à l'étranger 1 an: 100 \$ 2 ans: 190 \$

La collection complète (environ 115 numéros):

• au Canada individu: 200 \$
institution: 250 \$
• à l'étranger individu: 225 \$
institution: 275 \$

La collection complète et un abonnement d'un an:

• au Canada individu: 230 \$
institution: 305 \$
• à l'étranger individu: 275 \$
institution: 375 \$



Adressez votre chèque ou mandat-poste au nom de:

MÖEBIUS

2200, rue Marie-Anne Est

Montréal (Québec)

H2H 1N1 Canada

Tél. et téléc.: (514) 597-2335

Courriel: triptyque@editiontriptyque.com

Site Web: www.moebius.qc.ca

Nom: _____

Adresse: _____

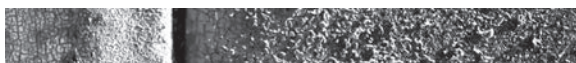
Courriel: _____

Tél. : _____

Je m'abonne à partir du numéro _____

Je désire recevoir la collection complète

Je désire recevoir la collection complète
et un abonnement d'un an



ARTS VISUELS



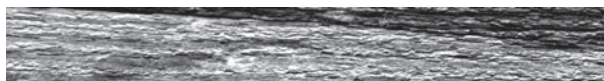
CINÉMA



CULTURE, LITTÉRATURE ET SOCIÉTÉ



CRÉATION LITTÉRAIRE



HISTOIRE ET PATRIMOINE



THÉÂTRE ET MUSIQUE



THÉORIES, ESSAIS ET ANALYSES

La culture en revues

LES REVUES CULTURELLES QUÉBÉCOISES

sodep

Société de développement
des périodiques
culturels québécois

www.sodep.qc.ca



GARANT DES FORÊTS
INTACTES

Tous les numéros de la revue *MCEBIUS* sont désormais imprimés sur du papier 100 % recyclé postconsommation (exempt de fibres issues des forêts anciennes) et traité sans chlore.

L'impression du numéro 138 de la revue *MCEBIUS* a permis de sauvegarder l'équivalent de 6 arbres de 15 à 20 centimètres de diamètre et de 20 mètres de haut. Ces bienfaits écologiques sont fondés sur les recherches effectuées par l'Environmental Defense Fund et d'autres membres du Paper Task Force.

QUÉBEC VILLE INSOLITE

PATRICK NICOL
DANIEL DANIS
JULIE GRAVEL-RICHARD
MARTIN GRANGE
MARTINE DELVAUX
SABICA SENEZ
NATALIE JEAN
ANNIE CLOUTIER
ÉRIC PLAMONDON
HANS-JÜRGEN GREIF
JEAN LEMIEUX
ALAIN BEAULIEU
MICHEL PLEAU
HÉLÈNE MATTE
WILLIAM LESSARD MORIN
EMMANUEL BOUCHARD
JULIA PAWLOWICZ
SONIA ANGUELOVA
RAYMOND CARON
GUY BOIVIN
GILLES PELLERIN

LETTRE À UN ÉCRIVAIN VIVANT
Isabelle Forest à Martine Desjardins

UN NUMÉRO PILOTÉ PAR
MARIE-ÈVE SÉVIGNY

12\$